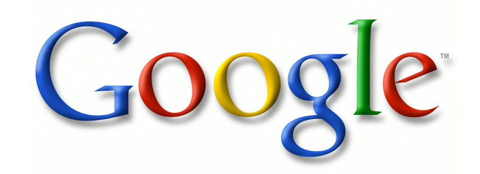
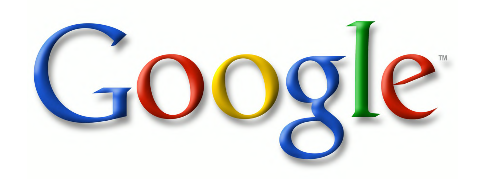
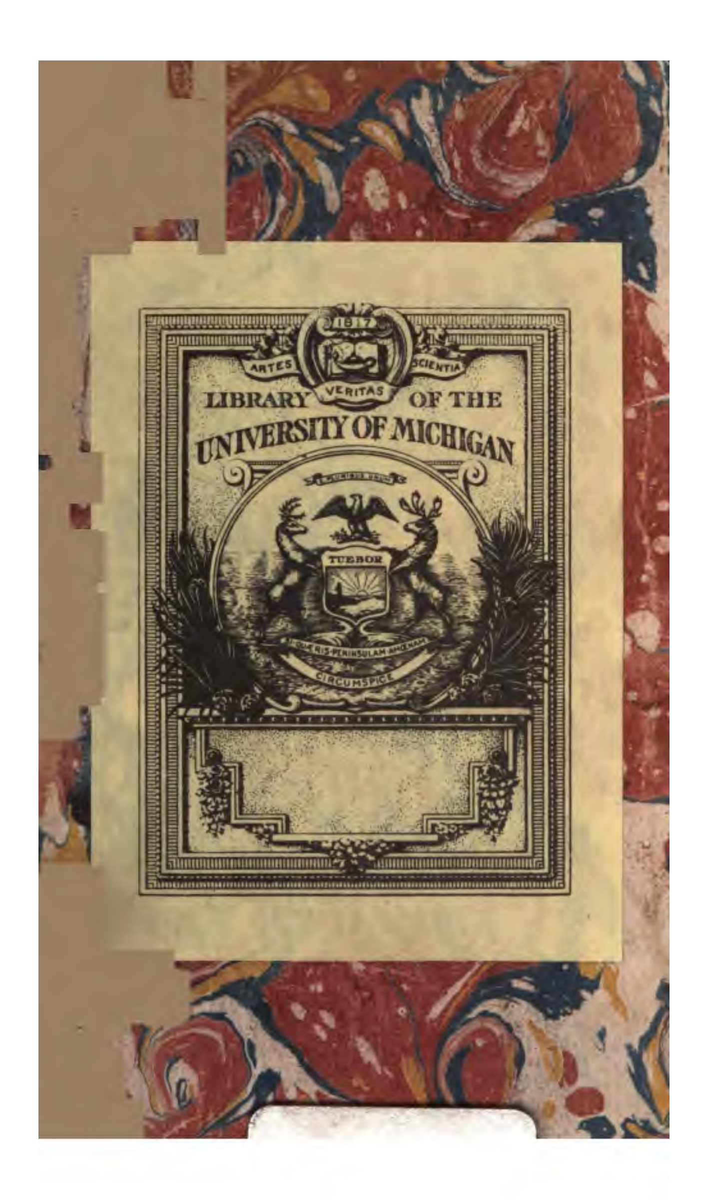
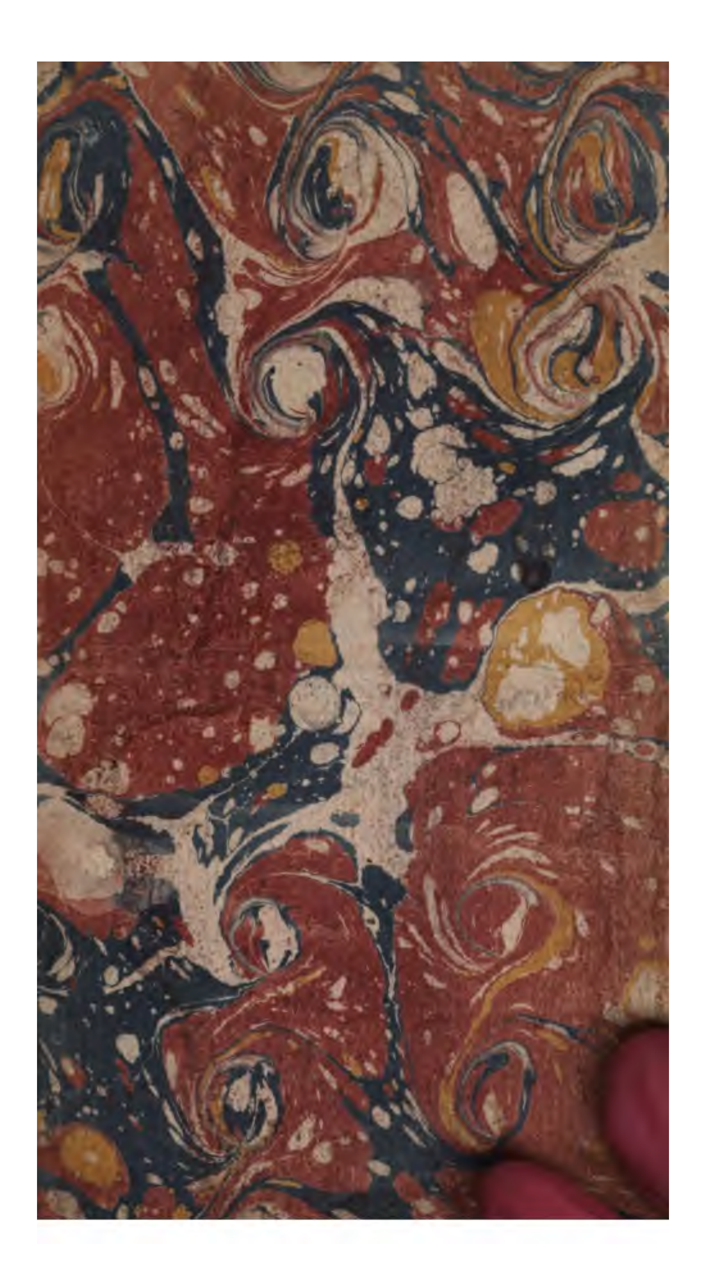

Google

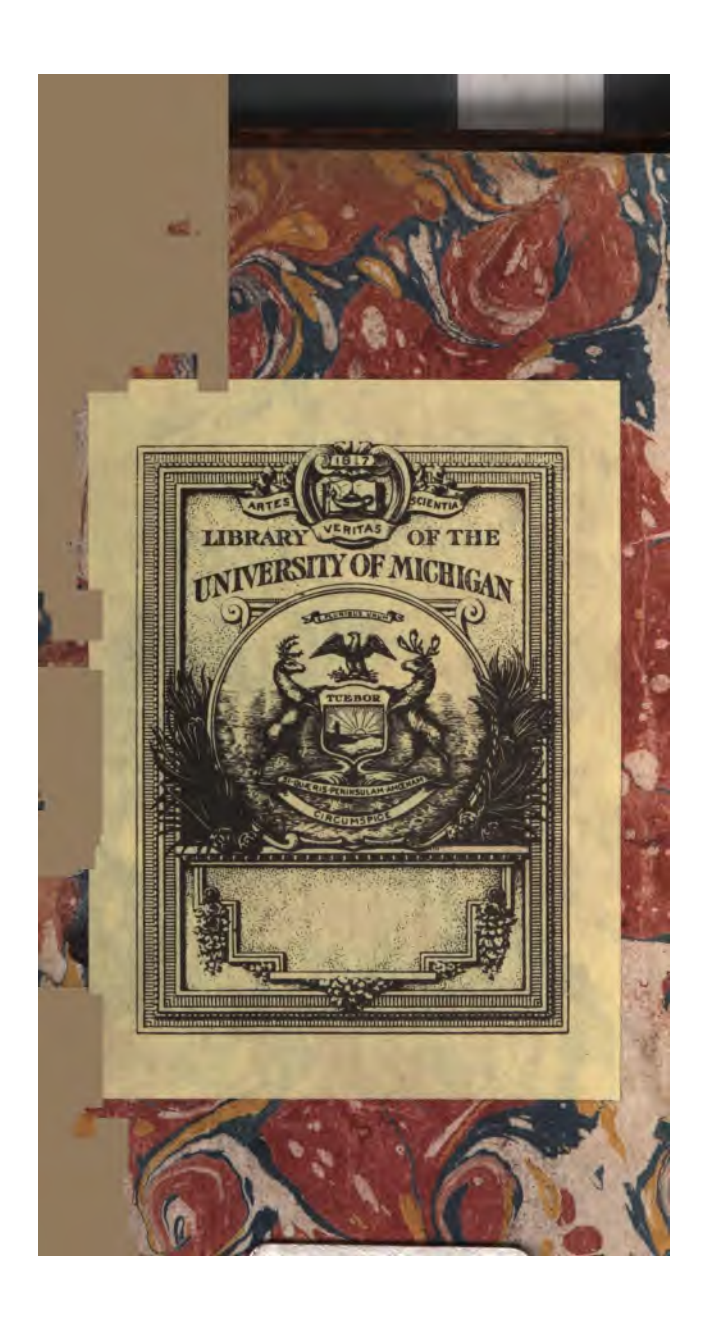

Google


DP
166
.X5
M36
1704
v.1



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE





Michaud XXVII, 82/83

BMGC 153, Sp. 694
BN 107, S. 781

Chompalliers, Jacques
La grande Encyclopédie
XXIII, 312

# HISTOIRE

## DU MINISTERE DU CARDINAL XIMENEZ,

## ARCHEVESQUE DE TOLEDE ET REGENT D'ESPAGNE.

*Par M^r* DE MARSOLIER, *Chanoine de l'Eglise Cathedrale d'Uzez.*

NOUVELLE EDITION

*Corrigée & augmentée par l'Autheur.*

TOME PREMIER.




A PARIS,
Chez GREGOIRE DUPUIS, rue S. Jacques, à la Fontaine d'or.

M. DCCIV.

*AVEC PRIVILEGE DU ROY.*

## AVERTISSEMENT.

IL n'eſt rien de plus ordinaire que de voir à la teſte des nouvelles Editions qu'elles ont eſté revuës, corrigées & augmentées par l'Auteur : le plus ſouvent rien n'eſt moins vrai, l'Auteur n'y a pas meſme penſé. Pourquoi avancer ſi publiquement ce qui n'eſt pas ? c'eſt pour exciter la curioſité des Lecteurs, on croit qu'un livre s'en vendra mieux.

On peut aſſurer le Public qu'il n'en eſt pas ainſi de cette troiſiéme Edition *de l'Hiſtoire du Miniſtere du Cardinal Ximenés*, elle a eſté veritablement revuë & corrigée par l'Auteur, avec toute l'exactitude poſſible, & il y a fait meſme des additions ſi belles & ſi conſiderables, que cette Hi-

ſtoire eſt augmentée de plus d'un quart. Cela n'eſtoit pas difficile à faire ; on ſçait que les premiers Hiſtoriens du Cardinal Ximenez, & particulierement *Alvare Gomez* avoient fait ſa vie beaucoup plus ample que les derniers Auteurs qui l'ont écrite ; on avoit donc laiſſé beaucoup de choſes dont il a eſté aiſé de profiter : à la verité elles n'eſtoient pas eſſentielles à l'Hiſtoire de ce grand homme, mais elles ne laiſſent pas d'eſtre d'un fort grand agrément. La Vie de Ximenez en eſt beaucoup plus belle & plus exacte, la curioſité du Lecteur en eſt plus ſatisfaite, elle n'a plus rien à ſouhaiter.

On peut juger de-là qu'on n'a rien ajouſté d'étranger au ſujet ; car ſi l'on fut tombé dans ce défaut, on auroit fait à la verité cette Hiſtoire plus ample, mais on l'auroit défigurée, & l'on ne

pouroit pas dire que les additions l'ont renduë plus belle & plus exacte , tout tient donc au sujet, tout l'éclaircit, tout l'embellit, & tout ce qu'on a ajousté lui donne un air de nouveauté qui n'estoit pas à négliger dans une troisiéme Edition.

L'on a fait encore quelque chose de plus, on a retouché plusieurs recits : il y en a mesme qu'on a entierement refais; on ne fait pas difficulté d'avoüer à cette occasion que cette Histoire estant le coup d'essai de l'Auteur, il n'estoit presque pas possible qu'il ne lui eust échapé beaucoup de choses, soit pour la pureté & l'exactitude du style, soit pour les graces de la narration. On a remedié à tous ces défauts, & l'on n'a rien épargné pour le faire avec succés.

Deux raisons ont porté l'Auteur à ce nouveau travail : le

bon accueïl que le Public a bien voulu faire à cette Hiſtoire dés qu'elle a paru, & la beauté du ſujet. Il a cru qu'il ne pouvoit trop s'appliquer à mériter l'approbation qu'on lui a donnée, & qu'une auſſi belle Vie que celle du Cardinal Ximenez ne pouvoit eſtre écrite avec trop de ſoin.

Car enfin ( s'il m'eſt permis de repeter icy ce que j'ai déja dit dans le premier Avertiſſement ) on ſçait que la fin de l'Hiſtoire eſt d'inſtruire, mais d'inſtruire agréablement. Pour inſtruire outre la verité qui eſt comme l'ame de l'Hiſtoire, il faut avoir de grandes choſes à dire, il faut qu'elles ſoient dignes d'eſtre tranſmiſes à la Poſterité. Pour inſtruire agréablement il faut de la diverſité dans les évenemens, de la varieté dans les faits que l'on rapporte.

C'eſt ce qui ſe rencontre dans le ſujet dont il s'agit. Le Cardinal Ximenez dont on écrit l'Hiſtoire, eſtoit de ſon tems ce que le Cardinal de Richelieu a eſté preſque de nos jours ; leur genie, leurs grandes qualitez, leur fortune, leur politique, leurs maximes, leurs entrepriſes, leur ſuccés, tout ſe reſſemble. Il eſt vrai que Ximenez avoit je ne ſçai quoi d'auſtere dans les mœurs, de ſevere dans la conduite qui dégeneroit quelquefois en rudeſſe. On le lui a ſouvent reproché. Le Cardinal de Richelieu au contraire avoit beaucoup de politeſſe, l'eſprit plus ſouple, & qui ſçavoit beaucoup mieux s'accommoder au tems & aux circonſtances.

Mais en revanche la ſeverité du Cardinal Ximenez eſtoit accompagnée d'une probité conſtante, égale, incorruptible,

d'un amour tendre pour le peuple, & de cette qualité si rare, mais pourtant si necessaire à tous ceux qui gouvernent, que l'Ecriture appelle la faim & la soif de la justice. D'ailleurs cette fermeté inflexible qu'on lui a reproché estoit éclairée. Il penetroit si bien la liaison des causes & des effets, l'enchaînement des évenemens, le fort & le foible de ceux à qui il avoit affaire, qu'il forçoit ( pour ainsi dire ) les obstacles qui paroissoient les plus invincibles à s'accommoder à la politique.

La naissance & l'éducation de ce grand homme ne contribuerent presque rien à le former tel qu'on vient de le representer, & qu'on le verra dans cette histoire. La famille qui le donna à l'Espagne, quoique prétenduë Noble, y estoit à peine connuë. Il passa la moitié de sa vie dans

une obſcurité qui avoit aſſez de rapport à celle de ſa maiſon. Mais Iſabelle de Caſtille cette Reine ſi habile ne l'eut pas pluſtoſt connu qu'en le choiſiſſant pour ſon Confeſſeur, elle en fit le dépoſitaire de tous ſes ſecrets. Elle l'éleva quelque tems aprés à l'Archeveſché de Tolede, c'eſt à dire à la premiere & à la plus riche dignité eccleſiaſtique de toute l'Eſpagne. Elle l'introduiſit en meſme tems dans le Conſeil d'Etat. Il en fut le Chef par ſa dignité, comme il en eſtoit l'ame par une habileté que perſonne n'égalaſt de ſon tems; & que perſonne n'a ſurpaſſé depuis.

Les grands ſervices qu'il rendit à Ferdinand le Catholique depuis la mort d'Iſabelle forcerent (pour ainſi dire) ce Prince le moins reconnoiſſant de ſon ſiecle à le faire Cardinal, grand Inquiſiteur, & enfin Regent de

Castille pendant le bas âge de ses petits fils Charles-Quint & Ferdinand qui furent depuis tous deux Empereurs.

Les grands Emplois soustenus par les rares qualitez de Ximenez ne pouvoient produire que des actions extraordinaires, & des exemples capables d'instruire les plus grands hommes qui devoient venir aprés lui. Aussi le Lecteur verra dans cette Histoire tout ce que l'on peut attendre d'un Prelat pieux & sçavant, d'un Ministre d'Etat habile, entreprenant, toujours heureux; ( & ce qui surprendra d'autant plus agréablement que le sujet sembleroit le devoir moins promettre ) tout ce qui peut répondre à l'idée d'un excellent General d'Armée capable de faire des conquestes, & plus capable encore de les conserver.

La varieté des faits ne cedera point à la grandeur des évenemens. Les affaires civiles & Ecclesiastiques, les intrigues de Cour, les negociations, les guerres civilles & étrangeres, ce que la paix a de plus doux, ce que la guerre a de plus terrible, tout cela paroistra tour à tour dans cette Histoire. Les Royaumes de Grenade, d'Oran, de Bugie, de Navarre conquis ou conservez, les tumultes appaisez, les soulevemens des Grands réprimez, l'accord fait entre Ferdinand le Catholique, & Philippe Premier son gendre Roy de Castille, l'administration de ce mesme Royaume renduë à Ferdinand malgré le puissant parti de l'Empereur Maximilien; les Synodes tenus pour le rétablissement de la Discipline Ecclesiastique, la Réformation de l'Ordre de saint François, la Fonda-

tion de l'Université d'Alcala, l'Edition de la Bible en plusieurs langues, qui porte encore le nom de *Bible du Cardinal Ximenez*, les manuscrits tant de l'Ecriture sainte, que des plus excellens Auteurs ramassez & imprimez avec une dépence immense, des bâtimens publics dignes de la magnificence d'un Roy, les Sçavans attirez de tous côtez dans la Castille par de grosses pensions, obligeront d'avoüer que quelque avantageux que soit le portrait de Ximenez que l'on vient de faire, il n'est point flaté, & que l'on pouroit mesme y ajouster bien des traits.

Mais ce qui surprendra encore plus agréablement le Lecteur, est le peu de tems qu'il a employé pour venir à bout des plus grandes & des plus difficiles entreprises, dont l'execution à l'égard de tout autre auroit deman-

dé une longue ſuite d'années. Les tumultes de Landalouſie appaiſez, la Navarre conſervée malgré les efforts de Jean d'Albret ſur qui Ferdinand l'avoit uſurpée, la rébellion des Malagains punie, les côtes d'Eſpagne garenties des Corſaires, Bugie, Melille & le Pegnon de Velez défendus contre les furieux aſſauts de Barberouſſe, des Arcenaux de terre & de mer fournis de toutes les choſes neceſſaires à un prompt armement : enfin les dettes de Ferdinand & d'Iſabelle aquittées, & le Domaine Royal dégagé ſans le ſecours des impots, tout cela s'eſt executé en moins de deux ans malgré les traverſes continuelles de ſes ennemis, de Charles-Quint meſme, & de ſon Conſeil, quoiqu'il ne travaillaſt que pour ſon avantage & pour ſa gloire.

Enfin ſi l'on ajoûte à la gran-

deur des évenemens & à leur varieté la ſingularité des faits dont cette Hiſtoire eſt remplie, il n'y aura perſonne qui ne demeure d'accord qu'on ne pouvoit pas choiſir un ſujet qui fut plus digne de la curioſité du public.

C'eſt ce qui a porté tant de grands Hommes à écrire cette belle vie. Alvare Gomez de Caſtro Eſpagnol peut paſſer pour le principal Hiſtorien du Cardinal Ximenez, c'eſt celui qui l'a écrite avec le plus d'étenduë, de choix, de politeſſe & de diſcernement; c'eſt auſſi celui auquel je me ſuis le plus attaché, parce qu'il m'a paru le plus judicieux & le mieux informé de ſon ſujet. Quoique Eugene de Roblez Curé de la Paroiſſe des Mozarabes de Tolede, & Fernand de Pulgar Chanoine de Palencia lui ſoient inferieurs en réputation & en autorité, je n'ai pas

cru les devoir negliger. Les Lettres de PierreMartyr d'Angleria m'ont esté aussi d'un fort grand secours ; elles m'ont appris plusieurs faits curieux de l'Histoire de Ximenez qu'on ne trouve point ailleurs. J'ai encore consulté Ciacconius, son additionateur, Sanderus, Marc de Lisbone ; Barthelemy Cimarelly, Jerôme Garimberti, Aubery Baudier, Hilarion de Cossé, Vvadingue, & Pierre de Quintanilla Religieux Minime qui a fait un Livre exprés de la Conqueste d'Oran.

Enfin comme cette vie a de grandes liaisons avec l'Histoire d'Espagne, de France, d'Italie, d'Affrique, j'ai esté obligé de consulter souvent Mariana, Zurita, Mezeray, Duchesne, & les Voyages d'Affrique de Marmol de la Traduction d'Ablancour.

Tous ces Hiſtoriens ont fourni les Memoires ſur leſquels on a composé cette Hiſtoire, l'on ne s'eſt attaché à aucun en particulier, l'on a pris de tous indifferemment ce que l'on y a trouvé de meilleur, l'on a meſme rejetté quelques faits qui ne paroiſſoient pas ſuffiſamment autoriſez ; ou qui ſe trouvant appuyez du témoignage de quelques Auteurs, ne laiſſoient pas d'avoir quelque choſe de Romaneſque. Tel eſt le fait du Soleil qu'on dit s'eſtre arreſté le jour de la Bataille d'Oran pour rendre la victoire de Ximenez plus complete. Au reſte une des principales vuës qu'on s'eſt propoſée en compoſant cette Hiſtoire a eſté de faire voir qu'on peut eſtre un habile Miniſtre d'Etat, un excellent & heureux Politique, & avoir de la Religion, de la pieté, une probité exacte, de

la bonne foy, de la droiture & un grand amour pour le Peuple & pour la Justice. C'est ce que bien des gens croyoient impossible, & dans la verité on a tant d'exemples du contraire, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que ce sentiment soit devenu presque general. L'exemple de Ximenez suffira pour en détromper. Il a réuni en sa personne toutes les qualitez dont on vient de parler, & la Politique la moins scrupuleuse n'a jamais esté si loin, ni produit de plus grands succez que la sienne, quoique toujours équitable & toujours attachée aux regles les plus exactes de la Religion & de la Pieté. Il seroit à souhaiter qu'on se piquast de suivre un si grand modele, les Ministres en seroient plus estimez, & les peuples beaucoup plus heureux. Je n'ai rien épargné pour rendre cette Edition

plus exacte que les autres, j'espere que le Lecteur en excusant les fautes qui auront pu m'échapper, voudra bien me tenir compte du dessein que j'ai eu de donner quelque chose au Public qui lui pust estre agréable & utile.



# SOMMAIRE
## DU
# LIVRE PREMIER.

*ETat de l'Espagne lors que Ximenez vint au monde. Sa Naissance & son éducation. Il va à Rome. Fâcheuse avanture qui lui arrive en chemin. Histoire abregée des Sçavans qui vivoient alors en Italie. Il obtient une Bulle Expectative pour le premier Bénéfice qui viendroit à vaquer dans l'Archevêché de Tolede: Il revient de Rome peu satisfait de cette Cour. Ses démêlez avec l'Archevêque de Tolede qui le tient long-tems en prison. Prédiction surprenante faite à Ximenez. Il s'accommode avec l'Archevêque de Tolede. L'Evêque de Siguença le fait son Vicaire Général. Guerre contre les Maures. Le Comte de Cifuentes prisonnier de guerre le nomme seul administrateur de tous ses biens pendant sa prison. Il aquite les dettes du Comte, & lui amasse de grosses sommes. Le Comte sorti de prison fait dessein de lui donner des marques d'une reconnoissance pro-*

*portionnée aux ſervices qu'il en avoit reçûs. Ximenez lui en ôte l'occaſion en quittant le monde : Il entre dans l'Obſervance, & ſe fait Religieux de l'Ordre de S. François. Divers jugemens ſur la retraite de Ximenez. Maniere exemplaire dont il vit dans l'Obſervance. Grande réputation de Ximenez. Il fait Profeſſion, & prêche dans Tode avec un ſuccés qui lui fait un grand nombre d'ennemis. Ximenez pour éviter la perſecution qui alloit éclater contre lui ſe retire dans un Monaſtére fort ſolitaire : Il s'y donne tout entier à l'étude de l'Ecriture Sainte. La Reine de Caſtille vient à Tolede. Les recits avantageux qu'on lui fait de Ximenez lui font prendre le deſſein de le choiſir pour ſon Confeſſeur. Il eſt fait Gardien, puis Confeſſeur de la Reine & Provincial de ſon Ordre. Il gagne l'eſtime & la confiance abſoluë de cette Princeſſe. Liaiſon étroite entre Pierre Gonſalés Mendoze, Cardinal, Archevêque de Tolede, & Ximenez. Recit de la Conqueſte du Royaume de Grenade. La guerre commence avec ſuccés. Furieux démêlez entre les deux Rois de Grenade Pere & Fils. Guerre civile entre les Maures. Bataille donnée entre les Eſpagnols & les Maures : Les Eſpagnols remportent une grande victoire. Le jeune Roy de Grenade eſt fait priſonnier : Offres avanta-*

*geuses pour sa délivrance rejettées par le Conseil d'Espagne ; acceptées par l'avis de Consalve qui prévoit que sa délivrance augmentera la guerre civile entre les Maures. Grands avantages que les Rois de Castille & d'Arragon tirent de la division des Maures. Description du Royaume de Grenade. Le vieux Roy de Grenade meurt : L'Oncle du jeune Roy lui succede ; ce qui augmente la guerre civile. Les cruautez énormes exercées par ce Prince font naître une inimitié irréconciliable entre lui & le jeune Roy. Les Rois de Castille & d'Arragon en profitent. Politique admirable de ces deux Princes. Ils s'emparent de la plus grande partie du Royame de Grenade. Quartier de la Ville de Grenade surpris par le jeune Roy : Il s'y maintient malgré les éforts de son Oncle. Propositions de Paix rejettées par le jeune Roy, qui se rend enfin maître de toute la Ville de Grenade. L'Oncle du jeune Roy desesperant du succès de la guerre traite avec les Rois de Castille & d'Arragon. Il propose de se retirer en Afrique. Le Conseil d'Espagne est prest à lui en refuser la permission. Il s'y retire suivi d'un grand nombre des plus vaillans d'entre les Maures. Les Rois de Castille & d'Arragon somment le jeune Roy de leur remettre la Ville de Grenade comme il en estoit convenu : Il le*

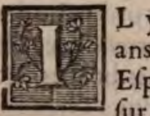
*refuse ; il y est assiegé. La famine oblige les Grenadins de se rendre à composition : Rendition de la Ville de Grenade, qui acheve la conquête de tout le Royaume. Description de cette Ville. Conditions accordées au Roy de Grenade. Le Royaume de Grenade réuni à la Castille. Grands avantages de cette conqueste. Elle procure aux Rois d'Espagne la qualité de Rois Catholiques qui leur est donnée par le Pape Alexandre VI.*





# HISTOIRE
## DU MINISTERE
## DU CARDINAL
# XIMENEZ,
## ARCHEVESQUE DE TOLEDE,
## ET
## REGENT D'ESPAGNE.

## LIVRE PREMIER.



IL y avoit environ trois cens ans que les Gots regnoient en Eſpagne : Ils l'avoient uſurpée ſur les Romains; & tout ce qui eſt renfermé entre la Mer Méditerranée, les Monts Pirenées & l'Ocean, obéiſſoit au Roi Don Rodrigue, lorſ

Mariana hiſt.d'Eſpagne, l. 6. c. 21.

que les Arabes, qui venoient de subjuguer toute la partie de l'Afrique qui s'étend depuis l'Egypte jusqu'à l'Ocean le long de la Mediterranée, en entreprirent la conquête au commencement du
L'an 712. huitiéme siecle.

Les suites de cette fameuse entreprise furent l'établissement d'un grand nombre de petits Etats, sous les titres differens de Royaumes & de Comtez. Plusieurs de ces Etats furent occupez par les Arabes, qui s'estoient divisez entr'eux presque immédiatement aprés les avoir conquis; & les autres par les Chrestiens, qui s'estant retirez vers les parties Septentrionales d'Espagne, s'y estoient maintenus malgré tous les éforts que firent ces usurpateurs pour les en chasser. Il y eut à cette occasion de sanglantes guerres pendant plusieurs siecles; les uns tâchant d'achever leur conqueste, & les autres de recouvrer les païs dont une injuste usurpation les avoit dépouillez.

Mais enfin la révolution ordinaire des Empires, ou plutost la providence de Dieu qui leur a prescrit des bornes, & qui a fixé leur durée, donna l'avantage aux Chrestiens. Les Arabes, à qui l'on avoit donné le nom de Maures, poussez de tous costez se virent reduits au seul

Royaume de Grenade, & furent enfin contraints d'abandonner l'Espagne & de repasser la mer, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Des Païs que les Chrestiens avoient ou conservez ou reconquis, il s'en forma quatre Royaumes : celui de Navarre, celui de Castille, celui d'Arragon, & celui de Portugal, lesquels joints à celui de Grenade faisoient en tout cinq Royaumes considerables, qui partagerent enfin toute l'Espagne.

Les choses estoient en cet état : Jean II. regnoit en Castille, un autre Jean II. dans l'Arragon & dans la Navarre ; dans celle-ci du chef de sa femme Blanche II. qui avoit fait passer la Couronne de Navarre de la Maison de France dans celle d'Arragon : Alfonse V. surnommé l'Africain, regnoit en Portugal, & Mahomet el Azeri dans la partie Meridionale de l'Espagne qui composoit le Royaume de Grenade lorsque Don François Ximenez de Cisneros vint au monde.

Il nâquit à Tordelaguna petite Ville d'Espagne, d'Alfonse Ximenez de Cisneros, & de Dona Mariana de la Torre. On lui donna d'abord le nom de Gonzalés de Cisneros ; mais il le changea depuis lorsqu'il se fit Religieux, en ce- L'an 1437.

lui de François. Les sentimens sont partagez sur la noblesse de sa Maison. Les uns lui donnent une naissance illustre, & le font descendre du Comte Rodrigue de Cisneros qui sauva la vie au Roy Alfonse VI. dans une Bataille qu'il donnoit contre les Maures.

D'autres prétendent qu'il fut le premier Noble de sa race, & qu'il ne dût qu'à son propre merite le rang où on le verra dans la suite de cette Histoire.

Ce sentiment paroist d'autant plus vraisemblable, qu'il est certain que Ximenez pendant sa vie ne passa jamais pour un homme qui eust de la naissance; il n'en faut point d'autre preuve que le discours du General des Cordeliers à la Reine Isabelle, lorsqu'il entreprit de détruire la fortune de Ximenez. On verra dans la suite qu'il lui dit en propres termes que c'étoit un homme sans appui & sans naissance, ce qu'il n'auroit osé avancer si le fait n'eust passé pour constant.

Eugenes de Roblés: Vie de Ximenez.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le pere de Ximenez n'eût jamais d'employ plus considerable que celui d'une Commission sur la levée des Decimes que les Papes avoient accordées aux Rois d'Espagne pendant les guerres de Grenade. Comme son employ l'obligeoit à

demeurer à Tordelaguna, il épousa Dona Mariana de la Torre, fille d'un Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, de l'ancienne Maison de la Torre. Le premier Enfant qui sortit de ce Mariage fut François Ximenez dont j'écris la Vie. Quoy qu'il fust l'aisné de sa Maison, son Pere qui estoit peu accommodé des biens de la fortune, n'eût pas d'abord des vûes fort relevées touchant son éducation; elles se réduisirent toutes à le rendre capable de luy succeder un jour dans son employ, c'est à dire à luy faire apprendre à lire, à écrire & à chiffrer.

C'estoit fait de la fortune de Ximenez, & il eust esté réduit toute sa vie à celle d'un simple Receveur des Decimes si les premieres vûes de son Pere avoient esté suivies. Mais l'extrême aversion que Ximenez témoigna pour cet employ, les grandes dispositions qu'il faisoit paroistre pour les sciences, & son penchant pour l'état Ecclesiastique, obligerent son pere à changer de dessein. Il crut qu'en contraignant le genie de son fils il ne feroit que le gaster & le rendre inutile, que la premiere éducation étant ce qui influe le plus dans tout le reste de la vie, & ce qui détermine d'ordinaire au choix des emplois, il ne réussiroit jamais si l'on

s'oppoſoit à ſon penchant, & qu'il valoit mieux ſeconder ſes inclinations que de les combattre à contre-tems, & apparament ſans ſuccés. L'effet de ces reflexions fut qu'on l'envoya étudier à Alcala de Henarés, & enſuite à Salamanque, qui paſſoit ſans contredit pour l'Université la plus ſçavante de toute l'Eſpagne.

Alvar, Gomez, L. v. I.

Comme le gouſt des belles lettres n'avoit pas encore paſſé dans l'Eſpagne, & qu'on n'y enſeignoit alors qu'une Philoſophie auſſi peu utile que confuſe, & une Theologie ſeche & barbare qui n'eſtoient admirées que de ceux qui ne les entendoient pas, Ximenez aprés avoir avalé la pouſſiere du College, & en avoir ſouffert durant quinze ans tous les dégouſts, n'en ſortit ni fort ſatisfait de lui-meſme, ni fort content du tems qu'il avoit employé à apprendre des choſes qu'il luy faloit oublier, pour ainſi dire, s'il vouloit ſe rendre propre aux fonctions de la vie civile. C'eſt pourquoy, comme il avoit naturellement le gouſt bon, il changea de luy-meſme la methode & l'objet de ſes études. Il s'appliqua à celle de la Juriſprudence civile & eccleſiaſtique, & à celle des langues Orientales.

Mais Ximenez, pour s'estre rendu l'un des plus habiles hommes de toute l'Espagne, n'en estoit pas plus à son aise. Il ne trouvoit aucune ressource ni dans sa famille, dont la pauvreté estoit augmentée par le grand nombre d'enfans qui estoient nez aprés luy, ni dans la liberalité des Grands. Comme ils ne s'occupoient alors qu'à faire la guerre aux Ennemis de l'Etat, & le plus souvent entr'eux, ils ne pouvoient avoir qu'une tres-grande indifference pour les Siences, & tres-peu de consideration pour ceux qui en faisoient profession.

Cette vie obscure & resserrée ne s'accommodoit nullement, ni avec l'ambition naturelle de Ximenez qui n'estoit pas mediocre, ni avec les pressentimens secrets qu'il eût toute sa vie de la grandeur à laquelle il estoit destiné. Il sentit dés-lors du dégoust pour sa patrie, & resolut d'aller chercher ailleurs un établissement qu'il desesperoit de trouver dans la Castille : c'estoit pourtant le lieu où il devoit faire une fortune des plus prodigieuses qu'aucun particulier ait jamais faite.

Mais Ximenez estoit bien embarassé sur les moyens d'executer le dessein qu'il avoit conçu. Il n'avoit ni l'équipage ni

l'argent necessaire pour fournir aux frais d'un long voyage, sa maison se trouvoit dans une impuissance absoluë de luy fournir l'un & l'autre : Il avoit le cœur grand & naturellement ennemi des bassesses qui sont les suites ordinaires de la pauvreté: & il estoit d'ailleurs trop honneste homme pour voyager en Chevalier de l'industrie, quoique ce fust un métier fort ordinaire à ceux de sa nation.

Le seul remede qu'il trouva à cet inconvenient, fut de publier qu'il enseigneroit le Droit à tous ceux qui voudroient le venir entendre. Sa reputation luy attira bientost un grand nombre d'Auditeurs, & en assez peu de tems il fit la somme dont il avoit besoin pour faire le voyage de Rome.

Cette Capitale du Christianisme passoit alors, comme elle fait encore aujourd'huy, pour le lieu du monde où ceux qui avoient embrassé l'état Ecclesiastique pouvoient en moins de tems faire la plus grande fortune, & Ximenez de son costé ne manquoit d'aucune des qualitez qui pouvoient le mettre en credit.

Son voyage fut d'abord assez heureux. Il traversa une grande partie de l'Espagne & tout le Languedoc sans aucun mauvais rencontre; Mais à peine estoit-

il entré dans la Provence qu'il se vit attaqué par des voleurs qui le dévaliserent & luy laisserent à peine l'habit qu'il portoit. Ce contre-tems, qui pensa le déconcerter, n'eut pas pourtant toutes les fascheuses suites qu'il sembloit d'abord luy devoir causer. Il rencontra à Aix, où la necessité à laquelle il estoit reduit l'avoit obligé de s'arrester, un Gentilhomme Castillan qui s'en alloit à Rome comme luy. Ce Gentihomme le voyant triste luy en demanda le sujet. Ximenez luy avoua ingenûment qu'il ne s'estoit trouvé de sa vie dans un estat si fascheux, qu'ayant esté volé, il se trouvoit sans argent, dans un pays étranger dont il ignoroit la langue, & où il n'avoit aucune ressource : que pour comble de malheur il estoit trop avancé pour retourner sur ses pas, & trop éloigné de Rome pour pouvoir continuer son voyage.

Pendant que Ximenez racontoit l'accident qui lui estoit arrivé, il remarqua que le Gentilhomme le regardoit avec cette attention dont on regarde d'ordinaire ceux que l'on croit avoir autrefois connu. Ximenez de son costé s'imagina la mesme chose. Ils ne se trompoient pas ; car aprés s'estre fait quelques questions, ils se reconnurent pour avoir étudié ensemble à Salamanque.

Brunet, c'eſtoit le nom du Caſtillan, qui n'avoit pas oublié la réputation que Ximenez s'y eſtoit acquiſe, fut ravi de l'avoir pour compagnon de ſon voyage. Il lui en fit l'offre; & Ximenez qui n'étoit pas en état de la refuſer, la reçut avec d'autant plus de joye qu'il ſe ſouvenoit que ce Gentilhomme avoit toûjours paſſé pour un parfaitement honnête homme, qu'il eſtoit riche, & qu'ainſi une perſonne de plus ne pouvoit pas lui eſtre à charge.

Comme le voyage leur donna lieu de ſe connoiſtre encore mieux qu'ils n'avoient fait juſqu'alors, il ſe forma entr'eux une liaiſon qui dura tant que Ximenez fut dans une condition privée. Mais ayant eſté depuis élevé à l'Archeveſché de Tolede, au Cardinalat & à la Regence d'Eſpagne Brunet n'eut preſque plus de commerce avec lui. Il faut pourtant avoüer à la gloire de Ximenez que ce changement ne vint pas de lui. Il fut toujours le meſme à l'égard de ſon bienfaiteur; & s'il ne lui fit pas à ſon tour tout le bien qu'il pouvoit lui faire, c'eſt que la vie retirée dont Brunet faiſoit profeſſion, & l'extréme averſion qu'il avoit pour les emplois & le tumulte de la Cour, lui en ôterent juſqu'à la moindre occaſion. Xi-

menez estant arrivé à Rome, n'y trouva pas les choses comme il se les estoit figurées. Il y avoit déja long-tems que les Papes sembloient avoir preferé la puissance temporelle à la spirituelle. Les uns ne s'estoient appliquez qu'à augmenter le domaine qu'ils tenoient de la liberalité des Rois T. Chr. il ne s'estoit point offert d'occasion d'en étendre les bornes qu'ils ne l'eussent embrassée, & les autres n'avoient interrompu ce dessein que pour s'appliquer à d'autres soins qui les touchoient de plus prés, comme estoit l'agrandissement de leur maison.

Sixte IV. qui occupoit alors le Saint Siege, tout pauvre Cordelier qu'il avoit esté, ne songeoit qu'à élever sa maison sur la ruïne de celle de Médicis, les charges & les récompenses n'estoient que pour les parens de Sa Sainteté, ou pour ceux qui pouvoient contribuer à l'établissement de leur grandeur, ou si quelque chose leur échappoit, elle estoit reservée pour ces illustres fugitifs, que la ruïne toute recente des Empires de Constantinople & de Trébizonde, avoit obligez de se retirer à Rome. Les Papes se piquerent de generosité à leur endroit, & leur liberalité en cette occasion mérite d'autant plus d'estre loüée, qu'elle a esté une des principales

causes du rétablissement des belles lettres dans l'Europe. D'ailleurs comme la Monarchie d'Espagne non encore réunie, n'estoit pas à beaucoup prés aussi puissante qu'elle l'a esté depuis, & que celle de Castille ne possedoit pas alors un pouce de terre en Italie, les Castillans y étoient d'autant moins considerez qu'ils y estoient moins connus, & qu'ils n'avoient rien à démêler avec les Italiens.

Des dispositions si peu favorables firent juger à Ximenez que le séjour de Rome ne lui seroit pas fort avantageux. Il en parla en ce sens à Brunet, & lui dit à peu prés les mesmes choses que l'on vient de rapporter.

Ce genereux ami qui ne se trouva pas du sentiment de Ximenez lui dit qu'il ne falloit jamais juger des choses sur les premieres apparences : Que la fortune avoit besoin de tems pour se déclarer: Que quoique le mérite & le sçavoir ne fussent pas autant considerez à Rome qu'il se l'étoit imaginé, lors qu'il ne la connoissoit que par réputation, ils n'y estoient pas si generalement negligez, qu'il n'y eust encore quantité de gens sçavans qui y avoient fait des fortunes considerables : Que Bessarion n'avoit point eu de plus fort partisan que son mérite pour s'élever

au Cardinalat : Que George de Trébizonde n'auroit pas fait une moindre fortune que Bessarion , si la passion qu'il avoit témoignée à contre-tems pour Aristote, ne lui avoit attiré l'inimitié de ce Cardinal, qui n'estoit pas moins passionné pour Platon : Qu'Argyropile, Théodore de Gaze & Calcondille , s'estoient fait des établissemens si considerables en Italie, qu'ils n'avoient aucun sujet de regretter leur patrie que les armes des Turcs les avoient forcez d'abandonner : Qu'aprés tout, quelque accueil que l'on eust fait à ces illustres Grecs, la fortune ne s'étoit pas épuisée en leur faveur : Que le nombre des Latins qui s'estoient avancez par leur sçavoir n'estoit ni moins grand ; ni la fortune qu'ils avoient faite moins considerable que celle de ces Orientaux: Que Platine qui estoit de tres-bas lieu ne devoit qu'à son merite la charge de Bibliothecaire du Vatican ; Qu'Hermolaus Barbarus estoit dans une si haute estime, qu'il n'y avoit point de Dignité Ecclesiastique à laquelle il ne pust prétendre, & qu'on tenoit même pour constant qu'on luy avoit promis le Chapeau; Que l'humeur satyrique de Laurent Valle & ses manieres de parler de la Religion & des Grands trop librement &

Ces lettres, le retour de Brunet qui venoit d'achever ſon voyage d'Italie, & la perſuaſion où Ximenez étoit qu'un plus long ſéjour à Rome ne rendroit pas ſa fortune meilleure, le firent reſoudre de s'en retourner en Caſtille.

Il y étoit à peine arrivé, que l'Archiprêtré du Bourg d'Uceda vaqua par la mort de celui qui en étoit le poſſeſſeur. Le revenu n'en étoit pas conſiderable, mais pluſieurs circonſtances qui faiſoient que ce Benefice étoit fort à ſa bienſéance le porterent à s'en mettre en poſſeſſion en vertu de l'Expectative qu'il avoit apportée de Rome. Il n'eſt pas beſoin de décider s'il n'en prévit pas les fâcheuſes ſuites, ou ſi les ayant prévûës il crut qu'elles n'iroient pas auſſi loin qu'elles allerent en effet, mais il eſt conſtant que cette affaire lui attira celle de toutes les avantures de ſa vie qui lui donna le plus de chagrin.

Don Alfonſe Carillo, Archevêque de Tolede, n'eut aucun égard au prétendu droit, ni aux bonnes qualitez de Ximenez. Il pourvût un de ſes Aumoſniers du même Archiprêtré d'Uceda. L'Aumoſner ne manqua pas de ſe preſenter pour en prendre auſſi poſſeſſion, mais Ximenez qui avoit pris les devans l'en empê-

[illegible]

la maison de l'Archevesché [illegible]
occupée aussi-tost [illegible]
sion.

Mais la voye de la justice n'estoit pas celle que l'Archevesque vouloit prendre. Il sçavoit que les Expeditionaires [illegible] lieu dans l'Espagne; Que le Conseil [illegible]



[illegible] surprit [illegible] en ju- [illegible] qu'elle [illegible] olie à [illegible] la paf- [illegible] le tu- [illegible] le dé- [illegible] cette [illegible] nt de [illegible] uis, [illegible] que [illegible] leur [illegible] une [illegible] re; [illegible] oit [illegible] il [illegible]

Bâle qui le premier les avoit abolies n'y passoit point pour general ; Que ses Decrets n'y avoient point esté reçûs ; Que l'on n'y avoit fait aucun Reglement provisionnel pour en arrester le cours ; Qu'ainsi le Pape estoit dans une possession constante de les accorder & de les faire mettre à execution. Il estoit persuadé d'ailleurs que le Nonce de Sa Sainteté dont le credit estoit alors comme il est encore aujourd'hui fort grand en Espagne, ne manqueroit pas d'intervenir dans cette affaire, & que son intervention auroit d'autant plus de lieu, que l'Expectative dont il s'agissoit estoit peut-estre une des plus favorables qui eust esté accordée ; Qu'enfin quand il auroit assez de credit pour la faire declarer nulle, il n'en faudroit pas davantage pour le brouiller irréconciliablement avec la Cour de Rome dont il lui estoit de la derniere importance de se conserver l'amitié. Ces reflexions le firent resoudre à n'employer que les voyes de fait contre Ximenez. Il le fit enlever d'autorité & mettre en prison dans la Tour d'Uceda.

Ce coup de foudre l'étonna sans l'abatre. Il crut d'abord que plus la violence dont l'on usoit envers lui estoit grande, moins elle seroit de durée. Mais

il fut bien ſurpris quand ſes amis lui apprirent que l'Archevêque, aprés avoir refuſé long-tems d'entendre à aucun accommodement, s'eſtoit enfin declaré qu'il ne conſentiroit jamais à ſon élargiſſement, qu'il n'euſt renoncé dans toutes les formes au droit qu'il pouvoit prétendre ſur l'Archiprêtré. La propoſition eſtoit dure, & elle le parut tellement à Ximenez, qu'il ne put jamais ſe reſoudre à l'accorder. Sa reſiſtance irrita l'Archevêque, & attira à Ximenez une infinité de mauvais traitemens.

Les Hiſtoriens de ſa vie rapportent qu'il reçut en cette occaſion une conſolation qui a quelque choſe d'aſſez ſurprenant. Il y avoit dans la Tour d'Uceda un Prêtre fort âgé qui y eſtoit priſonnier depuis long-tems. Ce bon homme qui ſe connoiſſoit parfaitement en phyſionomie, & qui ſe meſloit peut-eſtre de quelque choſe de plus, ayant remarqué dans celle de Ximenez je ne ſçai quoi de grand & d'heureux, lui prédit poſitivement qu'il ſeroit un jour Archevêque de Tolede. Il ajouta pour appuyer une prophetie ſi extraordinaire & qui avoit alors ſi peu d'apparence, que quand cela arriveroit, il ne ſeroit ni le ſeul ni le premier qui ſeroit paſſé des priſons d'Uceda au troſne

Alvar Gomez Liv. 1.

de la premiere Eglise d'Espagne : qu'on avoit vû dans les mesmes prisons où ils se trouvoient tous deux, Jean Zerezüella frere du fameux Alvare de Lune Grand Connétable de Castille, qui y estoit gardé bien plus étroitement qu'ils ne l'estoient, qui avoit affaire à bien plus forte partie, & qui y avoit esté mis pour un sujet de toute autre importance que le different que Ximenez avoit avec l'Archevesque de Tolede, que cependant cela ne l'avoit pas empesché de parvenir à la mesme Dignité qu'il lui prédisoit.

L'état où estoit Ximenez ne lui permit pas de faire grande reflexion à une prédiction si précise & si peu équivoque; & il lui arriva quelques jours aprés un nouvel accident qui lui en fit perdre tout à fait le souvenir.

L'Archevesque de Tolede qui vouloit en toutes manieres que Ximenez renonçast à son Beneficee, le fit enlever de la Tour d'Uceda, & traduire en la Conciergerie de Santorcas, resolu de lui faire un procés criminel, mais qui ne pouvoit estre fondé que sur des crimes supposez. Une persecution si violente & si injuste redoubla le zele de ses amis, ils n'oublierent rien pour porter l'Archevesque à lui rendre justice, & ils furent

enfin assez heureux pour mettre dans ses interests la Comtesse de Büendia niece de l'Archevesque : c'estoit la personne du monde qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit.

La liberté de Ximenez qu'elle obtint quelque tems aprés n'en fut pas une petite preuve. Elle ne se contenta pas mêmê de la liberté qu'elle lui avoit procurée, elle sçut si bien ménager ses interests, qu'elle porta l'Archevesque à consentir qu'il gardast l'Archiprestré d'Uceda, sans qu'il fust chargé d'aucune pension en faveur de celui que l'Archevesque en avoit pourvu.

Le premier usage que fit Ximenez de sa liberté recouvrée fut de permuter l'Archiprestré avec la grande Chapellenie de l'Eglise Cathedrale de Siguença. Il y fut porté par la grande reputation de Pierre Gonsalez de Mendoza Cardinal, Evesque de Siguença, qui fut depuis Archevesque de Tolede. C'estoit un Prelat d'un merite extraordinaire qui aimoit les gens sçavans, & qui n'épargnoit rien pour les attirer dans son Diocese. Il reçut Ximenez avec tout l'accueil que meritoient ses grandes qualitez, il le retint auprés de lui, & quelque tems aprés il le fit son grand Vicaire, & partagea

avec lui le ſoin de ſon Dioceſe. Ximenez qui eſtoit né pour l'action s'aquita de cette charge d'une maniere qui ſatisfit également le Cardinal qui la lui avoit confiée & le Clergé de ce Dioceſe. Il eſtoit naturellement fier & ſevere comme le ſont tous les Eſpagnols en qui la mélancolie domine comme elle dominoit en lui : Mais ſa priſon & les mauvais traitemens qu'il venoit de recevoir de l'Archeveſque de Tolede, avoient tellement ſuſpendu l'action de ces deux qualitez, qu'il s'acquit en même tems l'eſtime & l'affection de tout le monde. Alfonſe de Sylva Comte de Cifuentes l'un des plus grands Seigneurs de toute la Caſtile, lui en donna une preuve bien ſenſible à l'occaſion que l'on va raconter.

Il y avoit long-tems que les Rois de Caſtille faiſoient la guerre aux Maures, avec beaucoup de ſuccés. Aprés leur avoir enlevé leurs plus belles Provinces ils les avoient ſouvent rendu tributaires. Jean II. dont l'on a parlé au commencement de cette Hiſtoire, les avoit reduits à de grandes extremitez, & il auroit aparament emporté la ville de Grenade qu'il tenoit étroitement aſſiegée, ſi le Grand Connétable de Caſtille Alvare de Lune ne l'avoit perſuadé de préferer un préſent

de douze mulets chargez de figues, dans chacune desquelles il y avoit un double ducat d'or, à la prise de cette importante place. Henry IV. fils de Jean II. avoit continué la guerre avec le même succés; mais les guerres civiles excitées par Alfonse son propre frere l'obligerent d'interrompre ses conquestes. Ferdinand & Isabelle qui succederent à Henry remporterent au commencement de leur regne de grands avantages sur les Maures, & recommencerent une guerre qui ne devoit finir que par la conqueste entiere du Royame de Grenade : mais pendant qu'ils se préparoient à cette fameuse expedition, le Marquis de Cadix crut qu'il devoit profiter de la guerre civile qui s'estoit élevée entre les Maures : Il assemble en diligence les troupes qui s'estoient répandues dans son Gouvernement, & il écrit à ses amis de lui amener le plus de troupes qu'ils pourroient pour une entreprise qui ne pouvoit estre ni plus sûre ni plus avantageuse : La Noblesse des environs y accourt aussi-tost; elle estoit conduite par le Comte de Cifuentes & par Dom Pedro de Sylva son frere. Avec ces troupes faites à la haste il courut tout le territoire de Malagua, marquant toûjours sa route par de longues traces de

L'an 1483.

feu & de ſang, reſolu d'aſſieger Malaga meſme aprés qu'il auroit deſolé la campagne.

Au bruit de cette irruption, les Maures quoi qu'extrémement animez les uns contre les autres, ſuſpendirent leurs animoſitez pour combattre tous enſemble leurs ennemis communs. Des troupes dont ils s'eſtoient ſervis les uns contre les autres ils en composerent une armée également nombreuſe & aguerrie, dont ils donnerent le commandement à Mahomet Boabdil fils du vieux Roi de Grenade. Ce jeune Prince qui ne cherchoit que les occaſions de ſe ſignaler pour répondre à la bonne opinion que les Maures avoient conçuë de lui, ne chercha pas long tems les ennemis ſans les trouver. Les deux armées ſe rencontrerent prés de Lora, les Eſpagnols ſoutinrent le premier choc avec beaucoup de fermeté ; mais au ſecond la Cavalerie des Maures ayant enfoncé l'Infanterie, ce ne fut plus un combat mais un maſſacre. La Cavalerie qui avoit eſté ouverte dés le premier choc fit de vains efforts pour ſe rallier, l'Infanterie des Maures qui n'avoit preſque point combatu l'attaqua de front piques baiſſées, en meſme tems que la Cavalerie qui l'avoit inveſtie l'attaquoit par les flancs & par

la queuë. Le Marquis de Cadix perdit en cette occasion trois de ses freres, deux de ses neveux & presque tous ses parens & ses domestiques; Il ne se sauva de l'Infanterie que ce qu'il plut aux Maures laisser échaper pour porter l'effroy dans les Villes voisines avec les nouvelles de leur victoire. La Cavalerie eut esté traitée de mesme si Boabdil n'eust fait cesser le carnage pour faire des prisonniers. Le Comte de Cifuentes qui se trouva du nombre offrit en vain une grosse somme pour sa rançon; soit que les Maures eussent dessein d'affoiblir les Rois de Castille en retenant une partie de leur Noblesse prisonniere, ou qu'ils voulussent avoir dequoi faire des échanges dans la suite de la guerre, ils s'obstinerent à retenir tous leurs prisonniers, & ne voulurent mettre personne à rançon.

Ce refus obligea le Comte de Cifuentes à nommer un administrateur general des grands biens qu'il possedoit dans l'Evesché de Sigüença pour en avoir soin tant que dureroit sa prison: Quoi qu'il ne manquast ny de parens ny d'amis qui s'en fussent chargez d'autant plus volontiers que de pareils emplois ne sont pas d'ordinaire sans profit, la haute probité de Ximenez qui lui estoit connuë, & son

habileté qu'il avoit éprouvée en d'autres occasions, le porterent à lui confier aveuglément le soin de toutes ses affaires. Ses parens eurent beau lui écrire qu'il ne devoit pas tant se fier à un étranger qu'il ne lui donnast pour adjoint quelqu'un de sa maison; le Comte persista à vouloir qu'il eust seul l'administration de tous ses biens.

Ximenez répondit à la confiance du Comte au delà de ce qu'il avoit esperé. Pendant le peu de tems qu'il eut le gouvernement de ses affaires il acquita une partie de ses dettes; & le Comte estant sorti de prison, outre des sommes considerables qu'il avoit épargnées il lui remit ses biens & ses affaires en beaucoup meilleur estat qu'il ne les avoit reçuës. Le Comte qui n'estoit pas moins genereux que riche, & qui avoit à la Cour un credit proportionné à sa naissance & aux grands services qu'il avoit rendus à l'Etat, avoit dessein de témoigner sa reconnoissance à Ximenez d'une maniere proportionnée à la grandeur de ses services; mais il lui en osta l'occasion en quittant le monde. Il resigna ses Benefices à Bernardin de Cisneros le plus jeune de ses freres, & prit l'habit de Saint François dans les Cordeliers de Tolede.

Alvar. Gomez. l. 1.

Une

Une resolution si extraordinaire surprit également tout le monde, chacun en jugea à sa maniere; les uns crurent qu'elle estoit l'effet de la profonde melancolie à laquelle il estoit sujet : d'autres que la passion qu'il avoit pour l'étude dont le tumulte & les embarras du monde le détournoient, l'avoit porté à chercher cette retraite : Quelques-uns mesme jugeant de cette démarche par ce qui arriva depuis, s'imaginerent qu'il ne l'avoit faite que par un pressentiment secret de la grandeur à laquelle il estoit destiné; que sa bonne fortune l'avoit conduit dans le Cloître; & qu'il n'y fust jamais entré s'il n'avoit prévû qu'il y feroit une fortune qu'il n'eust aparamant jamais faite dans le monde. Il y en eut peu qui se persuadassent qu'une pieté solide eust esté le principal motif de ce nouvel engagement. Ce n'est pas que Ximenez n'eust vescu jusqu'alors d'une maniere assez reglée pour convaincre tout le monde qu'il n'avoit point eu d'autre vûë; mais comme la Reforme n'estoit pas encore bien introduite chez les Cordeliers, ils ne vivoient pas d'une maniere assez édifiante pour faire concevoir cette bonne opinion de ceux qui s'engageoient parmi eux dans un âge aussi avancé que celui de Ximenez. Il faut

avoüer pourtant que la maniere exacte & religieuse dont il vescut dans le Cloître, & la haute pieté dont il y fit toûjours profession, ne laissent aucun lieu de douter que le devotion n'eust la meilleure part à sa retraite.

Mais de tous ceux qui furent surpris de la resolution que Ximenez venoit d'executer, il n'y en eut point qui le fust davantage que le Cardinal de Mendosa qui avoit succedé depuis peu à Alfonse Carillo dans l'Archevesché de Tolede. Il ne se peut rien ajouter à la surprise dans laquelle fut ce Prelat lorsqu'il le vint saluër dans ce nouvel habit; il le méconnut d'abord, quoi qu'il eust esté dans sa plus étroite confidence lors qu'il n'estoit qu'Evesque de Siguença, puis l'ayant reconnu, il parut fort en peine des raisons qui avoient pu le porter à s'engager dans un estat si different du premier qu'il avoit embrassé. Ximenez le satisfit d'une maniere qui lui conserva toute l'estime que ce Prelat avoit conçuë pour lui. Le Cardinal lui fit ensuite des reproches obligeans de ce qu'il avoit privé le Clergé en general & lui-même en particulier d'une personne qui lui pouvoit estre si utile; il le pria d'employer ses grands talens au service de son Eglise; il lui

donna tout pouvoir dans ſon Dioceſe, & l'aſſura qu'il ne laiſſeroit échaper aucune occaſion de lui témoigner ſa reconnoiſſance des ſervices qu'il lui avoit rendus lors qu'il eſtoit Grand Vicaire de Siguença. L'Archeveſque lui tint plus qu'il ne lui avoit promis, car il fut en effet la cauſe ou l'occaſion de la grande fortune que Ximenez fit depuis; & quoi qu'il ne penſaſt pas peut-eſtre alors qu'il ſcroit un jour ſon ſucceſſeur, il eſt certain qu'aprés la Reine Iſabelle il n'y eut perſonne qui contribuaſt davantage à le faire Archeveſque de Tolede. Car pour le reſte de cette grandeur prodigieuſe à laquelle il parvint aprés avoir eſté élevé à la premiere Dignité Eccleſiaſtique de toute l'Eſpagne, il n'en fut redevable qu'à luimeſme.

Ximenez veſcut dans le Noviciat de la maniere du monde la plus exemplaire. Il ne ſe pouvoit rien ajoûter à l'amour qu'il faiſoit paroiſtre pour le ſilence, pour la pauvreté & pour la retraite; & ſa modeſtie & ſon humilité eſtoient telles qu'il ſembloit avoir oublié ce qu'il avoit eſté dans le monde, & toutes les grandes qualitez qui l'y avoient diſtingué.

L'année de ſon Noviciat eſtant finie, il fit Profeſſion dans le Monaſtere de Ta-

lavera. Ce fut alors qu'il changea le nom d'Alfonse qu'il avoit reçû au Baptesme en celui de François pour honorer le Patriarche & l'Instituteur de l'Ordre dans lequel il estoit entré. Sa Profession ne changea rien à sa premiere façon de vie, il n'en fut ni moins exact ni moins retiré; l'étude de l'Ecriture Sainte & des Langues Orientales dans lesquelles ce Livre tout divin a esté premierement écrit faisoit toute son occupation, & il y acquit cette habileté dont il donna depuis de si grandes marques dans l'édition de sa fameuse Bible d'Alcala, dont il fit lui seul la dépense aprés y avoir travaillé plus que personne, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Une vie si édifiante soustenue d'un merite aussi universellement reconnu que le sien, fit juger à ses Superieurs qu'il y alloit de l'honneur de leur Ordre de ne pas laisser tant de talens ensevelis dans l'obscurité d'une cellule. Ils le firent venir à Tolede, & l'occuperent à la Prédication & à la Direction. Il s'acquita d'autant mieux de ces deux emplois, qu'estant tres-habile & tres éclairé il soutenoit ses discours par la vie du monde la plus édifiante. En fort peu de tems il se vit le Predicateur & le Directeur le

plus ſuivi de Tolede, il y eût preſſe à ſe mettre ſous ſa conduite, & la ſeverité meſme dont il faiſoit profeſſion ne ſervit qu'à augmenter la foule de ſes pénitens.

Ce ſuccés lui fit un grand nombre d'ennemis, on parla, on ſe déchaîna contre lui ; on attaqua ſa reputation par des endroits qui lui eſtoient d'autant plus ſenſibles qu'il eſtoit en effet plus éloigné de ce qu'on lui reprochoit.

Ximenez témoigna en public d'autant plus de mépris pour de pareilles calomnies, qu'il eſtoit perſuadé qu'elles n'eſtoient cruës de perſonne. Toute la réponſe qu'il y fit fut de les mépriſer, & il ne prit point d'autre vengeance de ceux qui en eſtoient les auteurs, que de les ignorer ſi abſolument qu'il ne voulut pas meſme ſçavoir leurs noms lors qu'on voulut les lui apprendre. Mais en particulier il en jugea autrement. Il ne crut pas ſe devoir expoſer à une perſecution qui ſeroit aparamant d'autant plus violente & d'autant plus de durée qu'elle eſtoit fondée ſur les intereſts du monde les plus délicats & les plus agiſſans. Il connoiſſoit le genie de ſes perſecuteurs, & il eſtoit perſuadé qu'ils ne lâcheroient jamais priſe juſqu'à ce qu'ils fuſſent venus à bout

de leurs desseins, qu'ils emploieroient toutes sortes de machines pour les faire reüssir, qu'aprés avoir essuyé bien des chagrins & s'estre fait la victime des interests de ses freres, il s'en verroit peut-estre un jour abandonné, & qu'aprés tout ce qui lui pourroit arriver de plus avantageux de tous ces differens, seroit d'en remporter une reputation aussi entiere que celle dont il estoit alors dans une possession incontestable.

Il conclut de toutes ces reflexions, que le meilleur parti qu'il avoit à prendre dans une pareille conjoncture, estoit de se retirer. Il en parla à ses Superieurs; mais comme ils n'avoient pas moins d'interest de le retenir à Tolede, que ses ennemis de l'en faire sortir, ils se trouverent d'un sentiment tout à fait opposé au sien, & ils lui témoignerent qu'ils n'estoient nullement disposez à consentir à sa retraite.

Ils lui representerent sur cela que leur gloire & la sienne estoient également interessées dans la resolution qu'il avoit prise, que si on lui accordoit sa demande, l'on auroit lieu de leur reprocher qu'ils n'avoient pas eu assez de courage pour soutenir un homme dont le merite faisoit tout le crime, que tous ceux qui avoient de l'attachement pour lui & qui

estoient en fort grand nombre & des plus qualifiez de la Ville, deviendroient infailliblement leurs ennemis, fondez sur cette seule raison qu'il n'avoit tenu qu'à eux de le retenir dans Tolede, puis qu'ils n'avoient pour cela qu'à lui refuser la permission d'en sortir, qu'il arriveroit de là qu'ils feroient une double perte, puis qu'en le perdant lui-mesme ils perdroient en mesme tems ce grand nombre de puissans amis que sa seule consideration leur avoit acquis. Ils ajouterent que la persecution dont il se plaignoit ne pouvoit pas estre de durée, que les calomnies qu'on faisoit contre lui se détruisoient d'elles-mesmes, que tout le monde lui rendoit justice, qu'en témoignant un peu de fermeté il reduiroit infailliblement ses ennemis à rechercher son amitié, ou tout au moins à se taire: Qu'aprés tout il n'estoit responsable de sa conduite qu'à eux-mesmes, & qu'il lui devoit suffire qu'ils en fussent contens pour vivre dans Tolede avec autant de tranquillité qu'il avoit fait jusqu'alors.

Ximenez ne repliqua rien à ces raisons, mais comme il estoit extrémement ferme dans ce qu'il avoit une fois resolu, il continua à presser ses Superieurs avec

tant d'inſtance qu'ils furent contraints de lui accorder la permiſſion d'aller demeurer pour quelque tems dans le Monaſtere de Caſtanar prés de Tolede qu'il avoit choiſi pour ſa retraite, & qui eſtoit en effet éloigné de tout commerce : Il n'eſt pas aiſé de marquer preciſément quel fut le veritable motif d'une ſi grande retraite. Les ſentimens furent fort differens ſur ce ſujet : Les uns dirent que c'eſtoit en effet pour ne pas commettre ſa reputation dont il eſtoit jaloux au dernier point, contre des gens qui avoient des moyens d'autant plus ſûrs de la noircir, que leur eſtat & la vertu apparente dont ils faiſoient profeſſion les mettoit plus à couvert du ſoupçon de l'avoir calomnié. D'autres crurent que l'amour de la retraite & la paſſion qu'il avoit pour l'étude furent l'unique motif de ſa ſortie de Tolede, d'autant plus que le Couvent meſme qu'il choiſit eſtoit un lieu fort retiré ſitué au milieu d'un bois de Chaſteigniers, ce qui lui avoit fait donner le nom de Caſtanar. D'autres pretendirent au contraire qu'il avoit cru que s'il s'attachoit davantage à la direction, le profit qui en revenoit au Couvent de Tolede porteroit infailliblement ſes Superieurs à l'y laiſſer toute ſa vie ; qu'ainſi il ſeroit

reduit à travailler toûjours pour les autres sans pouvoir rien faire pour lui-mesme, & que cet emploi deviendroit à la fin un obstacle invincible à son avancement, & une exclusion perpetuelle des charges de son Ordre, qui pouvoient seules alors flatter son ambition. En effet ses Superieurs ne pouvant se resoudre à laisser sans emploi un homme de son merite, ils l'envoyerent au Monastere de la Salceda où les Religieux tout d'une voix l'élurent Gardien de cette Maison.

Ce fût dans cet emploi que les grands talens de Ximenez pour le gouvernement commencerent à paroistre. Rien n'égaloit sa vigilence, son assiduité, sa fermeté; & quoi qu'il fust naturellement severe il sçavoit temperer cette austerité par une condescendance raisonnable qui en lui gagnant le cœur de ses Religieux, ne laissoit rien à desirer en lui pour la pratique la plus exacte de la Regle.

Les choses estoient en cet estat à l'égard de Ximenez, lorsque le Pere Fernand de Talavera Religieux de l'Ordre de S. Jerosme, Evesque d'Avila & Confesseur de la Reine Isabelle de Castille, fût nommé Archevesque de Castille: son éloignement de la Cour ne lui permettant plus d'assister cette Princesse de sa

Pierre Martyr d'Angl. ep. 92. liv. 5.

Direction & de ses conseils, elle se vit dans la necessité de choisir un autre Confesseur. Ce choix n'estoit pas aisé à faire; cette Princesse qui avoit un genie au dessus de son sexe n'estoit pas aisée à contenter, de plus comme sa pieté ne cedoit point à la sublimité de son esprit, la delicatesse de sa conscience la portoit souvent à consulter ses Confesseurs sur les affaires les plus importantes de l'Etat; son Confesseur devenoit par là son principal ministre, ainsi il ne suffisoit qu'il fust assez éclairé pour gouverner sa conscience, il falloit encore qu'il eust assez de capacité pour l'aider dans le Gouvernement de l'Etat. Cette Princesse avoit déja jetté les yeux sur plusieurs personnes, mais elle n'en avoit point trouvé qui eussent toutes les qualitez necessaires pour une charge aussi importante que celle de son Confesseur.

Dans cet embarras elle s'adressa au Cardinal de Mendoza qui avoit beaucoup de part à sa confiance, & le pria de lui choisir lui-mesme une personne qui lui convinst; ce Prelat n'hesita pas un moment à lui proposer le Pere François Ximenez, il le connoissoit mieux que personne, & il avoit éprouvé sa capacité pour les affaires du monde & pour tout

ce qui pouvoit regarder la pieté. Il en fit à la Reine un portrait si avantageux qu'elle eust envie de le voir & de l'entretenir. Le Cardinal l'avertit aussi-tost de se rendre auprés de lui pour quelques affaires qu'il avoit à lui communiquer. Ximenez qui estoit tres-éloigné de soupçonner ce dont il s'agissoit le vint trouver en diligence : le Cardinal l'entretint quelque tems, puis il le mena comme par occasion à l'appartement de la Reine. Cette Princesse qui l'attendoit estoit seule, elle lui fit plusieurs questions, il y répondit avec tant de sagesse & de modestie, il lui parut avoir tant de lumieres, tant de religion & de probité qu'elle resolut deslors de lui donner toute sa confiance.

Cependant elle n'en témoigna rien pour lors, mais peu de jours aprés elle l'envoya chercher & lui dit sans détour qu'elle l'avoit choisi pour son Confesseur. Soit que le Cardinal de Mendoza eust averti Ximenez du dessein de la Reine, ou qu'il l'eust deviné lui-mesme, il n'en parut point surpris, il répondit à la Reine avec beaucoup de modestie qu'elle lui faisoit un honneur qu'il ne meritoit point & dont il se reconnoissoit tres-indigne & tres-incapable, qu'il n'avoit quitté le

monde dans un âge assez avancé que pour travailler uniquement à son salut, qu'il supplioit Sa Majesté de trouver bon qu'il ne s'y rengagea pas, qu'il en connoissoit les dangers, & qu'ils n'estoient jamais plus grands qu'au milieu de la Cour quelque reglée qu'elle pust estre; que la conscience des Rois estoit quelque chose de bien delicat, & qu'il ne pouvoit s'empescher de trembler lors qu'il pensoit à leurs obligations & au compte qu'ils devoient rendre à Dieu de tant de peuples qu'il leur avoit confié; qu'en un mot Dieu l'avoit appellé à la solitude, qu'il la supplioit de trouver bon qu'il n'abandonnât pas sa vocation.

La Reine écouta paisiblement tout ce que Ximenez voulut lui dire: ses refus ne firent qu'augmenter l'estime qu'elle avoit pour lui, & l'envie qu'elle avoit d'estre sous sa conduite. Ainsi quand Ximenez eût cessé de parler, elle lui répondit avec beaucoup de douceur que tout ce qu'il venoit de lui dire ne la convainquoit pas, que Dieu qui l'avoit appellé à la solitude, l'appelloit presentement à la Cour, qu'il se chargeast seulement de sa conscience, & qu'il lui trouveroit une docilité qui dissiperoit tous ses scrupules.

C'est ainsi que Ximenez se vit obligé d'accepter l'emploi que la Reine lui proposoit, mais ce fut à condition qu'il ne seroit point obligé de demeurer à la Cour & qu'il n'y viendroit que pour confesser la Reine.

Il estoit alors âgé d'environ cinquante-six ans, mais il estoit d'une complexion si forte qu'il sembloit estre encore à la fleur de son âge. Sa taille estoit haute, droite & aisée, son corps bien proportionné, sa voix forte & agreable, sa démarche ferme & grave, son visage long & un peu maîgre, son front large & sans rides mesme dans sa vieillesse; ses yeux estoient petits & enfoncez mais vifs & pleins de feu; il avoit le nez long & aquilin, les dents de devant un peu trop avancées, ce qui lui fit donner le nom d'Elephant par ses ennemis, & il joüissoit d'une santé également à l'épreuve des travaux de l'esprit & des fatigues du corps. Alvar Gomez. liv. 7.

Pour l'esprit il l'avoit naturellement grand, élevé & capable de tout, il estoit magnifique & tellement ennemi de l'injustice, qu'aucune consideration ne fût jamais capable de la lui faire dissimuler, ni de l'empescher de la reprimer quand il avoit le moyen de le faire. Sa prudence

& sa penetration estoient si grandes qu'il n'y avoit point d'inconveniens qu'il ne prévist, ni d'expediens qu'il ne trouvast pour faire réussir les avis qu'il avoit ouverts ou appuyez ; c'est ce qui lui acquit depuis cette grande reputation dans le Conseil d'Espagne qui étoit alors sans contredit le plus rafiné de toutes les Cours de l'Europe. Sa fermeté estoit à l'épreuve de tout ce qui a coustume d'ébranler les plus resolus, & c'est par là qu'il réussissoit souvent dans les affaires qui avoient le moins d'apparence de succés. Il estoit lent dans les déliberations, mais l'execution en estoit si prompte qu'il recompensoit avec avantage le temps qu'il avoit employé à deliberer. Il estoit liberal sans faste, sçavant sans affectation, & si exact à tenir les paroles qu'il avoit données qu'il n'en perdoit le souvenir qu'aprés y avoir satisfait. Il aimoit sincerement les gens sçavans mais encore plus les gens de bien, ils trouvoient toûjours en lui un azile & une protection qu'il ne se lassa jamais de leur accorder ; enfin il faisoit profession d'une probité exacte, d'une pieté sans fard & d'un zele pour la Religion qui ne pouvoit estre ni plus agissant ni plus sincere.

Tant de grandes qualitez ne laissoient

pas d'estre meslées de quelques défauts, il estoit fier, dur, ambitieux, trop attaché à son sens, & d'une melancolie si profonde qu'il en estoit souvent à charge à lui-mesme & aux autres, mais soit qu'il eust eu soin de cacher la pluspart de ces défauts ou que le Cloistre lui eust osté les occasions de les faire paroître, l'on ne s'en estoit presque pas apperçû lorsque la Reine de Castille l'appella auprés d'elle pour se mettre sous sa conduite. Mais avant que de passer plus avant il est necessaire pour l'intelligence de cette Histoire de dire en peu de mots quelque chose de la Reine Isabelle.

Elle estoit fille de Jean II. Roy de Castille & de Leon, & de l'Infante Isabelle de Portugal. Elle nasquit dans la L'an
ville de Madrigal & elle y fut élevée pen- 1451.
dant les premieres années de sa vie. Elle herita de toutes les belles qualitez de sa mere sans avoir aucuns de ses défauts; elle estoit belle, modeste & spirituelle, reguliere dans toute sa conduite & zelée pour la Religion: Mais elle estoir fiere, dure & ambitieuse, jalouse de son autorité & capable de tout entreprendre pour s'élever ou pour se maintenir. Deux accidens qui survinrent lors qu'elle estoit encore enfant firent d'abord juger peu

avantageuſement de ſa fortune, elle per
dit le Roy ſon pere qui avoit pour ell
une tendreſſe infinie, & la Reine ſa mer
devint ſi infirme & perdit ſi abſolumen
l'eſprit qu'elle ſe trouva tout-à-fait in
capable de veiller à l'éducation de ſes en
fans. L'Infante Iſabelle fut ainſi comm
abandonnée à elle-meſme dans un tem
où elle avoit le plus de beſoin de ſecours
ſituation dangereuſe qui devoit influe
ſur le reſte de ſa vie, mais qui ne ſervi
qu'à faire éclater ſes grandes qualitez.

De deux freres qu'elle avoit Don
Henry & Dom Alonſe, Dom Henr
qui eſtoit l'aîné ſucceda à ſon pere; c'é
toit un Prince foible & prodigue, toû
jours livré à quelque favori incapable d
ſe gouverner lui-meſme, plus incapabl
encore de gouverner un Eſtat mal affer
mi & qui ne manquoit point d'ennem
au dedans & au dehors. Il épouſa en pre
mieres nopces la Princeſſe Blanche d
Navarre, mais il la repudia aprés dix an
de mariage ſous pretexte qu'elle eſtoi
ſterile: elle ne s'oppoſa point à ſa repu-
diation, mais comme elle n'avoit plus d
meſures à garder avec Henry, elle re-
vela de certains ſecrets qui commence-
rent à le faire paſſer pour impuiſſant
ſon ſecond mariage avec Jeanne Infant

de Portugal ne rétablit pas sa reputation, sept années passées avec elle sans avoir pu en avoir des enfans convainquirent tout le monde qu'il estoit incapable de se faire des successeurs. On regardoit déja Dom Alonse son frere comme son heritier necessaire, lors que la Reine devint grosse & accoucha d'une fille la plus belle (à ce qu'on dit) mais aussi la plus malheureuse Princesse de son siecle. C'est cette Jeanne de Castille dont l'on parlera dans plus d'une occasion dans la suite de cette Histoire. Marian. liv. 12. chap. 15

Le bruit courut aussi-tost qu'Henry ne pouvant non plus avoir d'enfans de sa seconde femme que de la premiere, avoit mieux aimé que Bertrand de la Cüeva son favori suppleast à son deffaut que de passer pour impuissant. L'intrigue de la Reine avec ce favori passa pour constante, & l'on douta d'autant moins que le Roy y eust consenti que la Cüeva dans ce mesme tems fût fait Comte de Ledesma, Duc d'Albuquerque & Grand Maître de l'Ordre de S. Jacques. Tant de graces répanduës sur un seul & pour un pareil sujet rendirent le Roy odieux & méprisable à tous les Grands, ils ne cherchoient qu'une occasion de faire éclater leur mécontentement lorsque ce Prince

la leur fournit en assemblant les Estats & en y faisant reconnoistre la Princesse Jeanne pour unique heritiere de ses Royaumes.

Cette démarche faite si à contre-tems porta les mécontens à se declarer, leur projet estoit de se saisir de la personne du Roy & de faire mourir le favori ; mais il n'est point encore arrivé qu'un secret sçû de tant de gens n'ait point esté éventé. Le Roy averti qu'on en vouloit à sa personne la mit en seureté & fit échoüer les desseins des Conjurez. Ce mauvais succés ne servit qu'à les animer ; le Marquis de Villena Chef de la ligue trouva le moyen de faire entrer le peuple dans son parti, il leva des troupes & l'insolence des rebelles alla jusqu'à déposer le Roy & à mettre en sa place Dom Alonse son frere : des nouvelles si fascheuses tirerent le Roy de son assoupissement, il leve des troupes, & lors qu'on estoit prest d'en venir aux mains, le Marquis de Villena qui ne vouloit rien risquer, proposa un accommodement qui fut accepté. Les principales conditions de ce Traitté estoient, que le Roy oublieroit le passé, qu'il seroit rétabli dans sa premiere autorité, que Dom Alonse épouseroit la Princesse Jeanne, & qu'on feroit le ma-

riage de Dom Pedro Giron frere du Marquis de Villena avec l'Infante Isabelle.

Quoique cette Princesse ne fust alors âgée que de quinze ans, elle avoit l'esprit & le cœur si formez qu'elle ressentit avec une vivacité infinie toute l'indignité du sacrifice auquel on la destinoit pour le mariage projetté avec Pedro Giron ; aussi quand on le lui proposa de la part du Roy, elle répondit avec cette fierté qu'elle conserva toute sa vie, qu'elle avoit pour le Roy son frere tout le respect qu'il avoit droit d'attendre de la plus soumise de ses sujettes & tout le zele qu'on pouvoit desirer d'elle pour le bien & la tranquillité de l'Etat, mais qu'elle ne croyoit pas que les affaires fussent assez desesperées pour que le sang de tant de Rois fust sacrifié à l'ambition d'un sujet & d'un rebelle, que si son refus embarassoit le Roy, il pouvoit s'en décharger sur elle, qu'en tout cas elle ne feroit jamais rien d'indigne de sa naissance. Cependant comme le Roy vouloit absolument la Paix & que le Marquis de Villena pressoit l'execution des Articles, il estoit à craindre que le Roy n'usa enfin de son autorité, la bonne fortune de l'Infante la tira de cet embaras ; Pedro Giron qui avoit esté mandé & qui se rendoit en diligence à la

Cour, tomba malade & mourut en chemin. On ajoute que l'Infante avoit un autre moyen de s'en défaire, & que Beatrix Boradilla ſa gouvernante lui avoit promis de le poignarder elle-meſme ſi la Princeſſe euſt eſté contrainte de l'épouſer.

La mort de Giron rompit tous les projets de Paix dont on a parlé, les mécontens reprirent les armes & s'emparerent de pluſieurs Villes. Leur deſſein eſtoit de mettre Dom Alonſe ſur le Trône, mais ce Prince eſtant mort de peſte ou de poiſon dans ce meſme tems, les mécontens n'en parurent que plus animez, ils ſe ſaiſirent de la perſonne de l'Infante & la firent conduire d'Arevalo où elle eſtoit à Avila dont ils eſtoient les maiſtres. Ils y tinrent une aſſemblée où ils reſolurent de la reconnoiſtre pour Reine à l'excluſion du Roy Henry & ils lui allerent offrir la Couronne.

Iſabelle fit dans cette occaſion une action qu'on ne ſçauroit aſſez loüer, elle ne ſe contenta pas de refuſer la Couronne elle eût la generoſité d'exhorter les mécontens à rentrer dans leur devoir. Elle leur proteſta hautement qu'elle n'avoit aucune impatience de regner, qu'elle obeïroit ſans peine au Roy ſon frere tant

qu'il vivroit, & que la plus grande marque qu'ils lui pouvoient donner de leur affection estoit de rétablir la tranquillité publique & de se soumettre à l'autorité du Roy.

Une si grande moderation surprit les députez & les toucha, on leur fit des propositions de Paix, ils les écouterent, enfin le Traité fut conclu a ces conditions, qu'il y auroit une amnistie dont personne ne seroit excepté, que les mécontens seroient rétablis dans les biens & dans les charges qu'ils possedoient avant les troubles, que l'Infante Isabelle seroit declarée heritiere & Princesse d'Espagne, & que la Reine Jeanne & sa fille seroient renvoyées en Portugal. Le Roy eût beaucoup de peine à consentir à cet article, mais Isabelle à qui il estoit redevable de la Paix le voulut si absolument qu'il fut obligé de le passer. La Paix fut concluë à ces conditions; on prêta de nouveau le serment au Roy & Isabelle fut solemnellement reconnuë seule legitime heritiere du Roy Henry, mais ce fut sous la condition expresse qu'elle ne pourroit se marier sans le consentement du Roy.

On regarda deslors l'Infante comme le plus grand parti qui fust en Europe. Loüis XI. Roy de France qui estoit le

Prince le plus attentif à ses interests la fit demander pour le Duc de Berry son frere, mais ce parti ne se trouva point du goust de la Princesse. Le Marquis de Villena entreprit ensuite de lui faire épouser le Roy de Portugal, mais l'Infante qui n'avoit pas encore oublié l'injure qu'il lui avoit faite lors qu'il avoit proposé Dom Pedro Giron, ne pût se resoudre à recevoir un Epoux de sa main. Enfin elle se détermina d'elle-mesme en faveur de Ferdinand Prince d'Arragon, il n'avoit guere plus de quinze ans & il commandoit déja avec reputation les Armées du Roy son pere en Catalogne.

Le Roy Henry n'approuva point ce mariage, d'un costé il n'aimoit pas la Maison d'Arragon, & de l'autre il favorisoit le Roy de Portugal. Il se formoit tous les jours de nouveaux partis à la Cour touchant le mariage de la Princesse & on entreprit mesme de l'enlever. Cet attentat la fit resoudre à conclurre au plustost son mariage avec Ferdinand, les amis qu'il avoit auprés d'elle lui en donnerent avis & il partit aussi-tost déguisé lui quatriéme, & se rendit à Valladolid, l'Infante l'y reçût & l'Archevesque de Tolede les maria dés le lendemain sans aucune ceremonie. Le Roy trouva fort mauvais

qu'Isabelle eust ainsi disposé de sa personne sans sa participation & mesme en quelque façon contre son gré ; elle lui écrivit pour s'excuser, les lettres du monde les plus respectueuses, mais ce Prince ne lui fit point de réponse.

Il mourut quelque tems aprés sans avoir fait de testament ; les partisans d'Isabelle en prirent tout l'avantage qu'il est aisé de s'imaginer, ainsi malgré les oppositions de ceux qui s'estoient declarez pour la Princesse Jeanne, elle fut reconnuë dans Segovie pour Reine de Castille & de Leon. Ce qu'il y eust de plus remarquable c'est que dans l'hommage qu'on lui rendit on ne fit aucune mention de Ferdinand son époux, il est vray qu'il estoit absent & qu'il estoit alors occupé à tenir les Etats d'Arragon : il ne laissa pas de s'en plaindre, mais on lui répondit que l'hommage qu'on lui devoit rendre n'avoit esté que differé & qu'on n'avoit pu en user autrement, parce qu'avant que d'estre reconnu il estoit necessaire qu'il jurast de conserver les privileges des deux Royaumes. En effet Ferdinand s'estant rendu à Segovie les Estats ne firent aucune difficulté de le reconnoistre pour Roy.

Anton. Nebriss. Decad. I.

Il y eût cependant de grandes contr

tations sur la part qu'il devoit avoir au Gouvernement, enfin l'on convint que dans les Actes publics & sur la Monnoye on mettroit le nom de Ferdinand avant celui d'Isabelle pour ne point déroger à la superiorité qui est duë au mary, qu'au contraire dans l'Ecusson Royal les Armes de Castille seroient à la droite, & celles d'Arragon à la gauche pour conserver la prééminence du Royaume de Castille sur celui d'Arragon. Il fut encore arresté qu'on tiendroit les Gouvernemens des Places au nom seul de la Reine, que les Officiers du Tresor Royal ne prêteroient serment qu'à elle, que les Provisions des Evesches & des autres Benefices des deux Royaumes de Castille & de Leon seroient expediées au nom de tous les deux, mais que la Reine seule en auroit la nomination, que lors qu'ils seroient ensemble ils administreroient la justice en commun, & lors qu'ils seroient separez chacun l'exerceroit dans les lieux où il se trouveroit, mais que les differens des Villes & des Provinces seroient reglez par celui des deux qui auroit auprés de soy le Conseil Royal. L'on fit encore quelques autres Reglemens mais qui estoient moins importans. Ferdinand trouva fort mauvais qu'on donnast ainsi des

des bornes à ſon autorité, il s'en plaignit à la Reine, & lui fit comprendre que ces ſortes de partages ne contribuoient pas à l'union des cœurs. La Reine qui l'aimoit beaucoup plus qu'elle n'en eſtoit aimée, comme il arrive preſque toûjours aux femmes qui ont épouſé des maris beaucoup plus jeunes qu'elles, n'épargna rien pour le contenter, elle lui dit qu'elle demeuroit d'accord qu'il n'étoit pas neceſſaire de ſeparer les droits de ceux dont les cœurs ne pouvoient eſtre trop unis, que ces ſortes de partages dépendoient d'elle dans l'execution, & que s'eſtant donnée à lui elle ne pretendoit pas ſe rien reſerver, qu'en un mot il ſeroit Roy par tout où elle ſeroit Reine. Elle ne laiſſa pas de ſe prévaloir ſouvent de ce Reglement des Etats & d'agir en bien des choſes indépendamment de Ferdinand; quelque ſoin qu'il euſt de lui cacher ſes galanteries elle ne laiſſoit pas de les découvrir, & elle ne manquoit jamais de s'en vanger en faiſant valoir ſon autorité au-deſſus de la ſienne : mais quelque contente qu'elle puſt eſtre de lui elle ſe reſerva toûjours la nomination des Evêchez & Ferdinand n'y eût jamais que tres-peu de part : cela donna lieu ſouvent à de grandes jalouſies d'autorité; cepen-

dant Isabelle n'en relâcha rien de ses droits : c'est ce qu'on pourra remarquer dans la suite de cette Histoire. Telle étoit la Reine Isabelle & tel estoit Ximenez, c'est-à dire l'homme du monde le plus propre à la maintenir par la fermeté de ses conseils dans l'autorité qu'elle avoit eu l'habileté de se procurer.

La Reine ayant declaré le choix qu'elle avoit fait de lui, la Cour regarda ce nouveau Directeur comme elle avoit fait les autres, c'est-à-dire avec une indifference qui supposoit qu'il ne se mesleroit que de ce qui auroit précisément rapport à la conscience de la Reine. Mais cette Princesse estoit trop éclairée pour donner des bornes si étroites à sa confiance, il devint en peu de tems le plus accredité des Ministres d'Etat ; & quoy qu'il n'eust pas d'entrée au Conseil, il est certain qu'il ne s'y concluoit rien d'important qui ne lui eust esté premierement communiqué & qui n'eust esté concerté entre la Reine & lui.

Le Cardinal de Mendoza qui avoit contribué plus que personne au choix que la Reine en avoit fait, conserva toûjours avec lui une liaison tres-étroite, & Ximenez ne manqua pas de se prévaloir de cette union pour augmenter son autorité,

il estoit persuadé qu'un homme qui ne s'en vouloit servir que pour le bien de l'Etat n'en pouvoit jamais trop avoir; le Cardinal qui estoit Chef du Conseil d'Etat de Castille en qualité d'Archevesque de Tolede avoit toûjours desaprouvé le mélange des Chrestiens & des Juifs qui estoit plus commun en Espagne que par tout ailleurs, il avoit souvent proposé au Conseil de remedier aux inconveniens qui en pouvoient naistre, ou plustost comme il estoit persuadé que la Religion Chrestienne n'avoit point d'ennemis plus dangereux, il avoit sollicité ouvertement leur banissement de toute l'étenduë des terres de leurs Majestez Catholiques: des raisons d'Estat l'avoient empesché de l'obtenir, mais comme on en use avec plus d'autorité dans les pais de Conquestes que dans les autres, aussi tost aprés la prise de Grenade il sollicita si fortement le banissement des Juifs, qu'ils furent chassez par un Edit de tout le Royaume de Grenade; une partie obeït, mais il en resta encore un si grand nombre & qui avoient des liaisons si étroites avec les Maures nouvellement assujettis, que le Comte de Tendilla craignant une revolte n'osa presser l'execution de l'Edit sans en écrire à leurs Majestez Catholiques.

Pierre Martyr liv. 5. ep. 92.

Le Cardinal de Mendoza ayant appris que cette affaire devoit estre proposée au Conseil, il crut que s'il pouvoit faire entrer Ximenez dans ses sentimens il lui seroit aisé de persuader la Reine de tenir ferme pour l'execution de l'Edit ; & que si cette Princesse pouvoit estre gagnée le Conseil ne s'y opposeroit pas, puisqu'il estoit si persuadé de la sagesse de la Reine qu'il n'estoit jamais arrivé que ses sentimens n'eussent pas esté suivis.

Sur cette supposition le Cardinal parla à Ximenez de la Lettre du Comte de Tendilla & de l'apprehension où il estoit qu'une politique timide n'empeschast l'entiere execution de l'Edit donné contre les Juifs. Il lui dit les raisons qui l'avoient porté à l'obtenir de leurs Majestez, & lui fit voir de quelle consequence il estoit de ne se point relâcher sur une affaire de cette importance.

Ximenez qui avoit un zele ardent pour tout ce qui pouvoit estre avantageux à la Religion, entra de lui mesme dans les vûës du Cardinal & il ajoûta tant de choses pour appuyer son sentiment, que ce Prelat ne pouvoit assez s'étonner qu'un homme qui avoit eû jusqu'alors si peu de part aux affaires, en sçût plus que lui en matiere de Politique. Le resultat de leur

conference fût que Ximenez n'épargneroit rien pour porter la Reine à tenir ferme pour l'execution de l'Edit, & le Cardinal s'engagea de son costé à en appuyer la proposition de tout son pouvoir lorsqu'elle seroit faite au Conseil.

Ximenez tint au Cardinal la parole qu'il lui avoit donnée, il eût à cette occasion de longues conferences avec la Reine, & il lui fit si bien voir les inconveniens ausquels elle s'exposeroit en se relâchant sur l'execution de l'Edit, qu'elle lui promit d'en parler au Roy & de faire passer cette affaire d'autorité au Conseil si elle y trouvoit de l'opposition. En effet elle y en trouva de fort grandes & le Roy lui-mesme n'estoit pas tout-à-fait de cet avis, la Reine ne laissa pas de l'emporter, mais ce fût à condition que leurs Majestez iroient elles-mesmes sur les lieux faire executer l'Edit, n'y ayant que leur presence qui pût empescher les mouvemens qui ne manqueroient jamais de naistre en leur absence dans Grenade & dans tout le Royaume.

Il n'y avoit pas long-tems que les Rois Catholiques l'avoient conquis sur les Maures, & quand il n'eust pas esté question de l'execution de l'Edit, il est certain qu'il estoit necessaire qu'ils y fissent

quelque sejour pour contenir des peuples nouvellement assujettis & pour travailler à leur conversion. Mais quoique ce voyage eust esté arrestée au Conseil les affaires d'Arragon & de Catalogne ne permirent pas de l'executer si tost, il se passa bien des choses où la fortune de Ximenez eût la plus grande part ; mais avant que de les rapporter comme la Conqueste de Grenade a une liaison particulieree avec la vie & les actions de Ximenez, & qu'elle est d'ailleurs un des plus grands évenemens de son tems, on a crû qu'il estoit du dessein de cette Histoire d'en rapporter le détail qui se passa de la maniere que l'on va raconter.

Depuis que les Conquestes des Maures avoient esté reduites au seul Royaume de Grenade, il n'y avoit point eu de Roy si puissant qu'Alboacen dix-neuviéme Roy de la Maison des Almahares. A son arrivée à la Couronne il trouva son Estat dans une profonde paix à l'occasion d'une tréve qui avoit esté concluë entre les Princes Chrestiens & son prédecesseur. Mais l'esperance d'étendre les bornes de son Estat, & la conjoncture de la guerre qui survint entre Ferdinand & Isabelle Rois de Castille & d'Arragon, & Alfonse Roy de Portugal qui soutenoit les

droits prétendus de la Princesse Jeanne sur la Couronne de Castille, le porterent à la rompre. Il entra donc dans l'Andalousie & dans le Royaume de Murcie avec deux puissantes années, & y fit de si grands ravages, que Ferdinand & Isabelle qui n'estoient pas en estat de lui resister, furent obligez de conclurre avec lui une tréve fort desavantageuse.

Elle fut observée de bonne foy de la part des deux Princes Chrestiens, mais le Roy Maure ayant appris que l'importante place de Zahara estoit mal-gardée à cause de la tréve, il la prit de nuit par escalade, tüa le Gouverneur & amena prisonniers tous ceux qui s'y trouverent.

La prise de cette forteresse jointe à la perfidie du Roy de Grenade toucherent si sensiblement Ferdinand & Isabelle, que quoi qu'aprés la victoire de Toro ils fussent en estat de continüer la guerre contre les Portugais avec de grands avantages ils firent la paix, & accoururent dans l'Andalousie avec leurs troupes victorieuses. La ville d'Alhama que les Maures nommoient le rempart de Grenade, fut d'abord emportée d'assaut, & Ferdinand poursuivant sa pointe entra par là dans la plaine de Grenade. Il fit par deux fois un effroyable degast laissant par tout

de ſanglantes marques de ſa vengeance : Puis laiſſant ſa frontiere bien garnie il s'en retourna victorieux à Cordouë. Alhama fut auſſi-toſt aſſiegée par les Maures qui ne pouvoient ſouffrir que la clef de leur Capitale demeuraſt plus long tems au pouvoir de Ferdinand ; mais ce Prince revenant ſur ſes pas la ſecourut ſi à propos que les Maures furent obligez d'abandonner cette entrepriſe.

Il arriva ſur ces entrefaites que la diviſion ſe mit entre les Maures lors qu'ils avoient le plus de beſoin d'eſtre unis. Le Roy de Grenade qui avoit déja des enfans d'un premier lit, devint tellement amoureux d'une fort belle Chreſtienne Renegate qu'il l'épouſa & repudia meſme pour la ſatisfaire ſa premiere femme qui eſtoit ſa couſine germaine. Zoraïde, c'étoit le nom de la Renegate, qui n'eſtoit pas moins ambitieuſe que belle, & qui eſtoit auſſi cruelle qu'ambitieuſe, ſe voïant des enfans, entreprit de les faire regner au préjudice de ceux du premier lit. Mais comme l'ordre de la ſucceſſion reçû parmi les Maures ne permettoit pas cette préference, elle fit naiſtre tant de ſoupçons dans l'eſprit du Roy qui eſtant devenu aveugle eſtoit auſſi en meſme tems devenu extremement défiant, & l'aigrit

ſi fort contre ces jeunes Princes, qu'il reſolut de les faire mourir. Il en fit faire auſſi toſt l'execution dans la grande Sale de l'Alhambra; mais leur mere qui avoit eſté repudiée ſauva l'aîné & le plus jeune en les faiſant tous deux deſcendre la nuit du haut de la Tour de Comare par une corde faite des voiles & des coifures de ſes femmes. Ils furent reçûs à Cadix par les Aben-Cerrages; ils étoient mecontens du Roy, & ne cherchoient que l'occaſion de venger la perte toute recente de quelques Princes de leur Maiſon que le Roy avoit fait mourir ſous pretexte que l'un d'entr'eux avoit reçû ſa ſœur qui s'eſtoit retirée de la Cour ſans ſon congé, mais en effet parce qu'ils favoriſoient les enfans du premier lit & qu'il les apprehendoit.

La cruauté que le Roy venoit d'exercer ſur ſes propres enfans fut également déteſtée des Grands & du peuple, & elle le rendit ſi odieux, qu'on fit venir l'aîné des deux Princes ſecrettement de Cadix, & un jour que le Roy eſtoit allé changer d'air dans ſes jardins hors de la Ville, il ſe fit un ſoulevement general, & le jeune Prince qui s'appelloit Mahomet Boabdil fut proclamé Roy, pendant que les Aben-Cerrages s'emparoient

de l'Alhambra & qu'ils diſpoſoient toutes choſes pour ſoutenir cette entrepriſe qui devoit apparament avoir de grandes ſuites. Elles furent telles qu'ils les avoient prévûës. Le Roy ne voyant aucune apparence de rentrer dans Grenade à moins qu'il ne fuſt le plus fort, ſe retira par la Valée de Lecrin dans la Forteresſe de Monduchar, d'où par le moyen d'un de ſes freres qui eſtoit fort brave, il fit une cruelle guerre au Prince ſon fils. Cette guerre emporta une infinité de monde de part & d'autre ſans que ces Princes puſſent jamais s'accorder quoi qu'ils préviſſent leur ruine ; elle fût infailliblement arrivée deſlors par eux meſmes, ſi la malheureuſe entrepriſe du Marquis de Cadix que l'on a racontée, ne les avoit obligez de ſe réünir pour quelque tems. Mais leurs diviſions ayant recommencé aprés ce ſuccés avec plus de furie qu'auparavant, elles donnerent lieu aux Rois de Caſtille & d'Arragon de s'en prévaloir ; d'entreprendre la conqueſte du Royaume de Grenade qui eſtoit un obſtacle perpetuel à leurs deſſeins, & de banir de toute l'Eſpagne la ſecte de Mahomet qui y avoit regné pendant prés de huit ſiecles à la honte du Chriſtianiſme.

Cette fameuſe entrepriſe ayant donc

esté arrestée dans le Conseil de Castille, le jeune Roy de Grenade qui en fut aussi-tost averti s'imagina qu'il pourroit tout à la fois soutenir la guerre contre son pere & contre les Chrestiens, il crut même qu'il lui seroit glorieux de les attaquer le premier, & qu'avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs & se fussent mis en campagne, il pourroit faire d'assez grands progrez pour les occuper long-temps à reprendre les places qu'il auroit conquises. C'est pourquoy ramassant tout ce qu'il pût de troupes, il fut mettre le siege devant Lucenne, place du Gouvernement de los Donzéles. Les Historiens Maures racontent que comme il sortoit de Grenade par la porte d'Elvire il lui arriva deux choses qui furent regardées comme des presages asseurez du mauvais succés de son entreprise; l'une fut que la lance de l'Etendart Royal se rompit contre la voute, & l'autre qu'estant arrivé au torrent de Veyre, un Renard passa à travers de ses troupes & tout proche de lui, sans qu'il fust possible de le tuer quoi qu'on lui tirast une infinité de coups. Les Devins qui accompagnoient ce Prince n'oublierent rien pour lui persuader d'abandonner l'entreprise de Lucenne, ou du moins de la remettre à un autre tems.

Mais soit que ce Prince méprisât effectivement de pareils présages, ou qu'il ne crût pas que ses desseins dussent estre suivis d'un succez aussi malheureux qu'ils le furent en effet, rien ne fut capable de l'arrester. Il entra dans le territoire de Lucenne, & y ayant fait un furieux dégast dans les vignes, les blez & les jardins, il fut mettre le siege devant la place.

Au bruit de cette entreprise le Comte de Cabra qui commandoit un corps de troupes choisies dans l'Andalousie, manda au Gouverneur de los Donzéles de le venir joindre avec le petit corps d'armée qu'il avoit composé des garnisons de la frontiere. La jonction s'estant faite, quoi que leurs troupes fussent de la moitié moins nombreuses que celles du jeune Roy de Grenade ils ne laisserent pas de marcher en diligence pour aller secourir Lucenne. Le jeune Roy ne jugea pas à propos de les attendre, il leva le siege avec précipitation, & prit la route de Locha avec quantité de prisonniers & de butin.

Le Gouverneur de los Donzéles estoit d'avis qu'on le laissast retirer sans le poursuivre, & qu'on se contentast d'un succés aussi avantageux que l'estoit celui d'a-

voir contraint une armée Royale une fois plus nombreuse que la leur d'abandonner le premier siege qu'elle avoit osé entreprendre. Mais le Marquis de Cabra qui connoissoit parfaitement le païs soutint au contraire qu'il le faloit poursuivre, que pour peu qu'on se hastast on le joindroit au passage d'une petite riviere assez profonde qui n'estoit qu'à une lieuë & demi de Lucenne, & que si on l'attaquoit dans cette conjoncture embarassante sa défaite estoit infaillible.

La conjecture du Comte de Cabra se trouva veritable : Il suivit de si prés l'armée du Roy de Grenade qu'il l'atteignit lors qu'une partie estoit déja passée de l'autre costé de la riviere ; ainsi les deux armées estant à peu prés égales le Comte ne fit aucune difficulté d'engager le combat, & il le fit avec d'autant plus d'avantage qu'il avoit marché en bataille, & qu'il trouva les Maures en desordre, comme il arrive d'ordinaire aux passages des rivieres lors qu'on ne s'attend pas de combattre. Les Maures au desespoir de perdre leur butin & leurs prisonniers soutinrent le premier choc avec une valeur extraordinaire, & combattirent d'abord en desesperez ; mais comme les Espagnols les attaquoient avec plus d'ordre & de discipline & qu'ils ne leur ce

doient point en valeur, le ſecond choc fut ſi rude, que l'avant-garde qu'ils avoient formée à la haſte eſtant tombée ſur le corps de bataille où eſtoient les priſonniers le deſordre s'y mit ; ainſi n'eſtant plus ſi exactement gardez ils ſe jetterent ſur les armes qu'ils rencontrerent, & ſe mirent à charger les Maures avec toute la vigueur que peut inſpirer le deſir de recouvrer tout à la fois les biens & la liberté. Cet accident qui n'avoit pas eſté prévû acheva de mettre la confuſion parmi les Maures & ne contribua pas peu à leur défaite ; car le Comte, qui ſans en ſçavoir la cauſe s'eſtoit apperçu de leur deſordre, étendit le front de ſa petite armée, les attaqua en meſme temps par la teſte & par les flancs avec tant d'impetuoſité qu'il les pouſſa juſqu'au bord de la riviere où il s'en noya un fort grand nombre. Alors les Maures ne pouvant plus reculer, ils furent enfermez de tous coſtez. Jamais victoire ne fut plus entiere : preſque tous les Maures reſterent ſur la place parce que les vainqueurs ne ſe voulurent point charger de priſonniers ; tous les drapeaux & les étendarts furent pris, le butin & les priſonniers recouvrez, & le Roy lui-meſme fut fait priſonnier ; ce qui ne contribua pas peu à la perte entiere de ſon Royau-

me. Pendant que ces choses se passoient du costé de Lucenne, Ferdinand estant entré avec une grosse armée dans la plaine de Grenade y fit un effroyable degât aussi bien qu'aux environs d'Illora & de Montefrio, & aprés avoir menacé plusieurs places pour obliger les Maures de partager leurs forces, il tomba brusquement sur la forte place de Tachara qu'il emporta d'assaut, & l'ayant fait raser jusqu'aux fondemens, il retourna victorieux à Cordoüe où le Roy de Grenade avoit esté conduit immediatement aprés sa prise.

A peine y estoit-il arrivé qu'il y vint des Ambassadeurs de la part de la mere du Roy prisonnier pour traiter de sa délivrance. Ils estoient chargez d'offrir à Ferdinand & à Isabelle l'hommage perpetuel de la Couronne de Grenade, douze mille ducats de tribut & telle somme d'argent comptant qu'on voudroit prescrire. Quelque avantageuses que fussent ces offres, elles ne le parurent pas assez au Conseil de Castille, & peu s'en falut qu'elles ne fussent rejettées. Il se fondoit sur trois raisons qui paroissoient décisives dans la conjoncture dont il s'agissoit; l'une, qu'on ne pouvoit pas accepter les propositions du Roy de Gre-

nade & lui rendre la liberté, ſans abandonner la conqueſte de Grenade dont l'on avoit fait tant de bruit, puis qu'on ne le pouvoit ſans faire en meſme temps la paix avec lui : l'autre, qu'il n'y avoit point de conditions quelles qu'elles fuſſent qui puſſent égaler l'avantage preſent qu'on pouvoit tirer des diviſions de Grenade pour achever une conqueſte qui importoit ſi fort au repos de toute l'Eſpagne, qu'il s'enſuivoit de là par une conſequence également évidente & neceſſaire, qu'à quelque prix que ce fuſt il ne faloit point faire la paix ni par conſequent rendre la liberté au Roy priſonnier, puiſque l'une eſtoit une ſuite inſeparable de l'autre ; que l'unique reſſource des Maures ſuppoſé l'eſtat preſent de leurs affaires, eſtoit de faire la paix quoi qu'il leur en puſt coûter ; que par des raiſons toutes oppoſées le veritable intereſt de la Couronne de Caſtille conſiſtoit à la rejetter ; qu'enfin ſi l'on avoit à traitter avec le jeune Roy de Grenade, il valoit bien mieux exiger de lui des Villes que de l'argent, qu'il eſtoit en eſtat de ne rien refuſer, & que ce ſeroit autant d'avancé quand l'on voudroit recommencer la guerre & reprendre le deſſein de la conqueſte de Grenade.

Ces raiſons parurent ſi convainquantes à tous ceux du Conſeil, que l'on auroit infailliblement rejetté les offres du Roy de Grenade, ſi la Reine qui n'avoit point encore dit ſon ſentiment n'euſt témoigné qu'elle croyoit l'affaire aſſez importante pour en déliberer plus d'une fois. A la ſortie du Conſeil elle envoya chercher le Cardinal de Mendoza, & lui ordonna de lui dire librement ce qu'il penſoit des propoſitions qui avoient eſté faites de la part du Roy de Grenade.

Le Cardinal lui répondit avec la liberté qui lui eſtoit ordinaire, que puiſque ſa Majeſté lui ordonnoit de lui dire ce qu'il penſoit de cette importante affaire, il lui avoüeroit franchement qu'il lui ſembloit que le Conſeil avoit pris le change dans cette occaſion, qu'il n'y avoit aucun lieu de douter qu'il ne faluſt accepter les offres du Roy de Grenade & lui rendre au pluſtoſt la liberté; que c'étoit le moyen d'entretenir les guerres civiles de Grenade qui ſeules en pouvoient rendre la conqueſte infaillible; que le tems qu'on tardoit à rendre la liberté à ce Prince, eſtoit autant de temps gagné pour le Roy ſon pere qui ne manqueroit pas d'en profiter pour regagner les partiſans de ſon fils, ou pour les accabler par

un dernier effort, ce qui lui feroit d'autant plus aisé qu'estant sans chef il les prendroit dans la conjoncture la plus desavantageuse à ce parti : que la liberté du Prince lui donneroit au contraire une nouvelle chaleur ; que bien loin d'exiger de lui des conditions plus onereuses, il faudroit le laisser aller quand les offres qu'il faisoit ne seroient pas aussi avantageuses qu'elles l'estoient en effet, & que bien loin de l'affoiblir en exigeant de lui des villes à la reddition desquelles son parti ne manqueroit jamais de s'opposer, il faloit lui offrir des troupes pour le mettre en estat de se soutenir plus longtems contre son pere ; que d'en user de la sorte n'estoit pas abandonner la conqueste de Grenade mais se l'assurer, puisqu'on ne manqueroit jamais de prétextes pour recommencer la guerre quand les partialitez des Maures les auroient mis hors d'estat de pouvoir resister.

Les raisons du Cardinal firent sur l'esprit de la Reine tout l'effet qu'il pouvoit souhaiter. Elle les communiqua à Ferdinand, & ce Prince les approuva d'autant plus volontiers, que depuis qu'il avoit esté obligé de consentir à la reünion du Royaume de Grenade à la Couronne de Castille, au cas qu'on en pust achever

la conqueste, il ne portoit plus ce dessein avec tant de chaleur.

Ainsi le Conseil ayant esté assemblé les offres du Roy de Grenade furent acceptées, la liberté lui fut renduë à condition d'un tribut modique qui ne pouvoit l'incommoder, & on lui offrit mesme du secours contre son pere pour conquerir les villes qui s'estoient declarées en sa faveur.

Quoi qu'il fust aisé de s'appercevoir qu'une pareille offre ne pouvoit venir que du dessein que l'on avoit d'entretenir la division dans son Estat pour le conquerir ensuite d'autant plus aisément qu'il auroit lui-mesme contribüé plus que personne à sa desolation, la passion que ce jeune Prince avoit de regner seul la lui fit accepter. Il se rendit ensuite à Grenade accompagné des plus considerables de son parti qui l'estoient venus joindre sur la frontiere; mais il fut bien surpris d'y trouver les esprits autant choquez contre lui qu'ils avoient pris auparavant son parti avec chaleur : l'infamie du traitté qu'il venoit de conclurre avec les Rois de Castille & d'Arragon en estoit la cause, & l'on n'y pouvoit souffrir qu'il eust rendu à perpetuité sa Couronne tributaire de celle de Castille : le mécontente-

ment meſme alla ſi loin que pluſieurs quitterent ſon parti pour prendre celui de ſon oncle, qui eſtoit Generaliſſime des Armées de ſon pere : Il s'appelloit Zagal, & ſes grandes actions lui avoient acquis le nom de Brave, au lieu que le jeune Roy porta toûjours depuis ce tems-là celui de Chianito, c'eſt-à-dire Petit, ou celui de malheureux & d'infortuné.

Les effets répondirent auſſi toſt au mécontentement des Grenadins : quinze Gouverneurs des Places frontieres du Royaume aprés avoir proteſté que leur Roy n'avoit pû conclure ſans eux une paix ſi deſavantageuſe, ramaſſerent tout ce qu'ils purent de troupes & entrerent dans l'Andalouſie pour y faire un dégaſt auſſi grand que celui que Ferdinand avoit fait il n'y avoit pas long tems dans la plaine de Grenade. Mais ſi l'entrepriſe fut pareille le ſuccés fut bien different. Dom Louïs Hernandés Porto-Carrero Seigneur de Palme averti de leur projet marcha au devant d'eux, & les chargea ſi vertement lors qu'ils s'attendoient le moins de rencontrer les ennemis, qu'il les défit avant qu'ils euſſent le tems de ſe reconnoiſtre & de ſe mettre en bataille.

D'un autre coſté le Marquis de Cadix qui ne cherchoit depuis ſa défaite que les

occaſions de réparer l'affront qu'il y avoit reçû, les ayant rencontrez lors qu'ils ſe retiroient avec ce qui leur eſtoit reſté de troupes, leur donna ſi rudement la chaſſe qu'il les contraignit de ſortir de l'Andalouſie aprés y avoir perdu preſque tout leur monde, leurs Enſeignes & leur bagage.

Le Marquis encouragé par ce ſuccés marcha en diligence du coſté de Zara, & y eſtant arrivé de nuit y preſenta l'eſcalade, l'emporta, tua le Gouverneur, fit mainbaſſe ſur toute la garniſon, fortifia la Place, & en ayant chaſſé les Maures la repeupla de Chreſtiens.

Tant de mauvais ſuccés arrivez en fort peu de tems redoublerent la haine des Grenadins contre leur jeune Roy. Quelque innocent qu'il fuſt des pertes qu'ils venoient de faire, ils les lui imputerent toutes, & le firent avec tant d'emportement & de fureur, que ne ſe croyant pas en ſûreté dans Grenade, il la quitta & alla demeurer à Almerie. Zagal averti de ſa ſortie ne manqua pas d'en profiter, il ſe preſenta devant Grenade & il y fut reçû avec de grands témoignages de joye. A peine en fut-il en poſſeſſion que la paſſion de regner ſeul le porta à faire mourir le vieux Roy. Cet attentat

le rendit odieux, & le jeune Roy profitant de la conjoncture, la guerre recommença avec plus de fureur que jamais.

Les Rois de Caſtille & d'Arragon profiterent à leur ordinaire de ces deſordres, [la conjoncture eſtoit trop favorable pour la negliger ;] mais comme il eſtoit à craindre que les Maures ouvrant enfin les yeux ne s'apperçuſſent qu'ils eſtoient ſur le penchant de leur ruïne, & n'obligeaſſent le jeune Roy de ſe reconcilier avec ſon oncle pour s'oppoſer tous enſemble à leurs communs ennemis, ils eurent la précaution de l'avertir qu'ils eſtoient perſuadez qu'il n'avoit pas tenu à lui que la paix qu'il venoit de conclure ne fuſt gardée, qu'ils n'en vouloient ni à lui ni à ceux qui avoient ſuivi, ou qui voudroient à l'avenir ſuivre ſon parti ; qu'ils pretendoient meſme que la guerre ſe fiſt à ſon profit ; qu'ils ne l'euſſent jamais renouvellée ſi la derniere irruption des Gouverneurs de ſes Frontieres ne les avoit obligez à repouſſer la force par la force ; & qu'ils ne la continuëroient qu'autant de tems qu'il en faudroit pour convaincre ceux qui avoient pris le parti de ſon oncle, que leur veritable intereſt conſiſtoit à obſerver la paix qu'il venoit de conclure avec eux.

Ce Prince veritablement malheureux de n'avoir presque point d'autre parti à prendre que de se fier à des ennemis qui avoient juré sa perte, se laissa tellement endormir par les feintes protestations des Rois de Castille & d'Arragon, qu'il les assûra qu'il ne s'opposeroit point à leurs desseins, & que mesme il les aideroit de tout son pouvoir. Ainsi Ferdinand n'ayant plus rien à craindre de ce costé-là, entra du costé de Malaca dans le Royaume de Grenade. Il y fit un dégast incroyable, puis ayant pris d'assaut la petite ville d'Alore il effraya si fort celles d'Alocayne & de Setenil, qu'elles se rendirent; & comme l'hiver approchoit il donna des quartiers à ses troupes, & l'alla passer à Seville.

L'année suivante Ferdinand rentra dans le Royaume de Grenade avec une armée beaucoup plus nombreuse qu'il n'en avoit eu jusqu'alors, & l'ayant partagée en plusieurs corps il attaqua tout à la fois & emporta avec une diligence incroyable plusieurs Chasteaux qui empêchoient l'approche de Ronde. Cette Ville que les Maures croyoient imprenable tant par sa situation naturelle & les fortifications que l'art y avoit ajoutées, que par sa forte garnison composée des meil-

leures troupes de tout le Royaume, fut ensuite sommée de se rendre, & attaquée dans toutes les formes sur le refus qu'elle fit d'accepter les conditions avantageuses qu'on lui offroit. Sa résistance ne fut pas si longue que les Maures l'avoient esperé; car Ferdinand qui apprehendoit qu'elle ne fust secouruë, redoubla si souvent ses assauts, qu'elle fut enfin contrainte de se rendre.

La prise de cette importante Place jetta un si grand effroi dans toutes les Villes voisines, qu'il suffisoit de les sommer pour les obliger de se rendre, & Ferdinand de son costé les traitoit avec tant de bonté & leur accordoit des conditions si avantageuses, que s'estimant plus heureuses de vivre sous sa domination que sous celle de leurs propres Princes, elles s'y soumettoient à l'envi. C'est ainsi qu'il se rendit maistre des dix-neuf Villes des montagnes d'Arraval, des dix-sept de celles de Gausin, des douze de Villalonga, de Maravelle, de Montemajor, de Cortos, & d'onze Places des environs.

Ces succés ausquels Ferdinand luimesme ne s'estoit point attendu lui firent apprehender que le jeune Roy n'en entrast en jalousie; pour l'en empescher sçachant qu'il manquoit d'argent & de troupes,

pes, il lui en offrit, & sçût si bien augmenter ses défiances à l'égard de son oncle, que ne croyant pas avoir de plus dangereux ennemi, il accepta l'argent & les troupes que lui offrit le Roy d'Arragon, & sçût si bien s'en servir contre Zagal qu'il l'empescha toûjours de s'opposer aux progrés de Ferdinand.

Mais il arriva dans ce mesme tems un accident qui redoubla les animositez des deux Princes qui disputoient la Couronne de Grenade; car le nouveau Roy ne pouvant souffrir de compagnon, traita secretement avec quelques Alfaquis d'Almerie, * & les engagea par de grandes promesses à l'introduire de nuit dans la Ville, & à terminer ainsi tout d'un coup la guerre civile, en lui donnant le moïen de prendre & de tuer son neveu. Mais le secret fut mal gardé, le jeune Roy fut averti de cette entreprise, & il en fut si effrayé, qu'au lieu de donner ordre à la deffense d'Almerie, ou du moins d'avertir son frere & les principaux de son parti de pourvoir à leur sureté, il les abandonna à la vengeance de son oncle, s'enfuit presque tout seul, & s'alla jetter entre les bras de Ferdinand.

* Docteurs de la Loy de Mahomet.

A peine ce Prince estoit-il sorti d'Almerie que son oncle y entra par une por-

te que les Alfaquis qui estoient de son intelligence lui livrerent ; & comme avant que d'y entrer il avoit donné tous les ordres necessaires pour s'emparer des portes & des postes les plus avantageux de la Ville il courut droit à la forteresse. La consternation y estoit si grande à cause de la fuite du Roy qui l'avoit abandonnée sans pourvoir à sa deffense, qu'il y entra sans aucune résistance. Mais il fut bien surpris lors qu'il apprit que son neveu qu'il croyoit en son pouvoir s'estoit sauvé ; la fureur où il entra à cette nouvelle ne se peut bien comprendre que par les suites de cette fuite ; elle le rengageoit dans une cruelle guerre civile qu'il croyoit terminée par la seule prise de son neveu qu'il avoit cruë infaillible. Elle l'obligeoit de partager une Couronne qu'il croyoit posseder seul ; elle le rendoit ennemi irreconciliable d'un Prince avec lequel il eust pû s'accommoder ; enfin elle lui attiroit sur les bras non seulement les armes de son neveu, mais encore celles des Rois de Castille & d'Arragon beaucoup plus redoutables, & exposoit enfin un Estat à la conservation duquel il avoit tant d'interest, à la derniere de toutes les desolations.

Ces suites fâcheuses que ce Prince pe-

mettroit dans toute leur étenduë, le firent entrer dans une si grande fureur qu'il tua de sa propre main le plus jeune des freres du jeune Roy de Grenade qui s'estoit retiré dans Almerie aprés qu'on l'eût dérobé à la cruauté de son pere qui le vouloit faire massacrer comme les autres.

La mort de ce jeune Prince n'appaisa pas la fureur de son oncle, il passa le reste de la nuit à prendre des mesures & à donner les ordres pour se saisir de tous les partisans du jeune Roy qui estoient en fort grand nombre dans la Forteresse & dans la Ville, & ses ordres furent si bien executez, qu'il n'en échappa aucun. Le nombre & la qualité de ces malheureux qui estoient tous des plus grands Seigneurs d'entre les Maures ne toucherent point le nouveau Roy : il les condamna tous à la mort, & cet Arrest fut executé avec tant d'exactitude, que personne ne se pût sauver de ce massacre qui fut également détesté des partisans & des ennemis du nouveau Roy.

La nouvelle de cette sanglante execution produisit dans l'esprit du jeune Roy un ressentiment qui ne pouvoit estre ni plus vif ni plus profond. Il détesta hautement la cruauté de son oncle; il s'engagea par les sermens les plus horribles

à poursuivre sans relâche la vengeance de la mort de son frere & de tous ceux de son parti qui avoient peri dans le massacre d'Almerie, & à ne jamais faire la paix avec son oncle, quelque avantageuse qu'il la lui pust offrir. Il les garda depuis si religieusement, que quelques propositions d'accommodement qu'on lui pust faire de la part de son oncle, il n'en voulut jamais accepter aucune : il acheva par cette obstination de donner le coup fatal à la ruine de Grenade qu'il ne pouvoit sauver que par une réunion generale de tous les Maures ; ce qui ne se pouvoit faire sans une paix sincere, ou du moins feinte avec son oncle. En effet elle fut proposée : tous les amis du jeune Roy l'en solliciterent avec chaleur, & son oncle qui avoit eu plus de tems qu'il ne lui en faloit pour faire reflexion que le massacre d'Almerie lui avoit fait autant d'ennemis irréconciliables que ceux qu'il avoit fait égorger avoient d'amis & de parens, n'oublia rien pour l'y porter ; mais ce jeune Prince n'écouta que son ressentiment, & ne consultant que sa vengeance, au lieu de profiter de cette occasion qui lui eust conservé sa Couronne, ou qui du moins en eust retardé la perte, publia un Manifeste, où palant en

Roy aussi absolu qu'il l'estoit peu, il declaroit son oncle & tous ses partisans ennemis de l'Estat si dans le tems qu'il leur prescrivoit ils ne mettoient les armes bas, & ne le reconnoissoient pour leur Roy legitime qui seul avoit eu droit de succeder au Roy son pere.

L'oncle du Roy qui estoit persuadé qu'une Couronne se deffendoit mieux par les armes que par des écrits, ne jugea pas à propos de répondre à ce Manifeste; mais supposant qu'il pouvoit estre Roy par la mesme raison que son neveu avoit pretendu le pouvoir estre du vivant de son pere, il leva une puissante armée & marcha du costé des frontieres de l'Andalousie, pour prévenir les desseins de Ferdinand & de son neveu qui assembloient de puissantes troupes pour entrer dans le Royaume de Grenade. Il eût d'abord un succés qui lui fit bien augurer de la suite de cette guerre, mais qui ne fut pas secondé de la fortune; car ayant rencontré le Comte de Cabra qui battoit la campagne avec un camp volant de quatre mille chevaux, il sçut l'investir si à propos que ce Comte eut bien de la peine à se sauver presque tout seul, aprés avoir laissé la plus grande partie de son monde sur la place.

Les Maures firent autant de bruit de cette victoire que s'ils eussent défait & taillé en pieces toute l'armée chrestienne. Mais Ferdinand qui sçavoit de quelle importance il estoit de ne pas laisser acrediter les armes de ses ennemis & décrediter les siennes, reprima bien-tost leur joye en emportant tout à la fois les fortes places de Cambil & d'Haraval, qui servoient de rempart aux Maures contre la ville de Jaën. Sabra fut ensuite emportée d'assaut, & Locha qui passoit pour imprenable, fut contrainte aprés une longue résistance de se rendre à composition; les villes d'Illora, Moclin, Montefrio & de Colometa eurent le même sort, & les garnisons en ayant esté changées, Ferdinand alla joindre la Reine de Castille qui l'attendoit à Cordouë, laissant le reste de ses troupes sous le commandement du jeune Roy de Grenade.

Les Maures de son parti le voyant à la teste d'une armée aguerrie, accoururent de tous costez se ranger sous ses Enseignes; & ce Prince qui ne s'estoit jamais vû de meilleures troupes ni de plus nombreuses, resolut de s'en servir pour quelque grand exploit qui pust rétablir ses affaires; mais le malheur qui l'accompagnoit par tout rendit tous ses desseins

inutiles : il n'épargna rien pour engager son oncle au combat, mais il ne put jamais l'y contraindre : il attaqua plusieurs places, mais ce fut inutilement, & il ne put en emporter aucune : il tâcha de corrompre plusieurs Gouverneurs de places & de débaucher une partie des troupes de son ennemi, mais ce fut sans succès; ainsi rebuté de tant de tentatives inutiles, voyant son armée à demi ruinée par les longues marches qu'il lui avoit fait faire par des pays rudes & presque entierement ruinez, il prit une resolution desesperée, qui fut d'aller attaquer Grenade où l'on ne l'attendoit pas, de l'emporter ou d'y perir. Mais jugeant bien que la force ouverte ne lui reüssiroit pas, il partit sans communiquer son dessein à personne, & marchant par des chemins rudes & détournez, il arriva au commencement de la nuit du costé de l'Albayzin ; c'est un quartier de la ville de Grenade entierement separé du reste, & qui a ses murs, ses retranchemens & ses fortifications separées, de sorte qu'elle paroist plustost une Ville particuliere jointe à Grenade, qu'une partie de cette grande Ville.

Le jeune Roy qui y avoit encore des partisans, & qui y avoit menagé des in-

telligences, laissa le reste de ses troupes à quelque distance de la Ville, & s'approchant des portes accompagné seulement de cinq ou six de ses meilleurs Officiers, il sçût si bien cajoler le Corps de garde, & ses partisans qu'il avoit avertis de sa venuë agirent en mesme temps avec tant de chaleur, qu'on le reçût avec toutes ses troupes dans l'Albayzin ; ainsi sans avoir perdu un seul homme il se vit maistre d'une partie de la Ville de Grenade d'où il fit dessein de ne point partir qu'il ne se fust rendu maistre du reste. Mais comme il estoit aisé de juger que dés que la nouvelle de la surprise de l'Albayzin seroit répanduë dans Grenade, son oncle ne manqueroit pas de le venir attaquer avec toutes ses forces, il employa le reste de la nuit à se retrancher, & à disposer toutes choses pour une vigoureuse défense.

Les choses estoient en cet estat dans l'Albayzin, lorsque la nouvelle se répandit dans Grenade du changement qui y estoit arrivé pendant la nuit ; elle fut en mesme tems portée à l'Alhambra où l'oncle du Roy faisoit sa résidence : Il en partit aussi-tost pour aller chasser son neveu de l'Albayzin;mais il y trouva plus de résistance qu'il ne pensoit, & il fut re-

poussé avec perte. L'on se battit de la sorte pendant cinquante jours sans donner quartier à personne ; mais enfin le jeune Roy prévoyant qu'il ne pouvoit éviter à la fin d'estre forcé s'il n'estoit puissamment secouru, envoya demander du secours aux Rois de Castille & d'Arragon.

Le Conseil estoit d'avis qu'on le lui refusast sous des prétextes qu'il n'estoit pas difficile de trouver, & qu'au lieu d'affoiblir l'armée par des détachemens, qu'on l'employast toute entiere à accabler ces deux Princes, qui s'estoient imprudemment renfermez dans l'enceinte d'une même Ville. Mais le Grand Consalve sans le conseil duquel la Reine ne faisoit plus rien, fut d'avis qu'il ne falloit pas si-tost lever le masque, qu'il restoit encore trop de places à conquerir qu'on ne pouvoit pas laisser derriere ; qu'il falloit secourir le jeune Roy, mais si foiblement, que ce secours ne servit qu'à l'empescher d'estre accablé. Son avis fut suivi. Dom Fadrigue Henriquez fut chargé de la conduite du secours qui ne pouvoit estre plus foible. Il ne consistoit qu'en cinq cens Arquebusiers qui furent jettez dans l'Albayzin, aprés quoi Dom Fadrigue se retira avec le reste de ses troupes.

Le jeune Roy qui attendoit un plus grand secours en fit des plaintes, mais on le satisfit en lui répondant qu'un plus grand nombre de troupes eût incommodé les habitans de l'Albayzin qui estoient obligez de les loger, & les eût infailliblement portez à un soulevement; qu'on lui envoiroit de tems en tems de pareils secours, & mesme de plus grands s'il en estoit besoin; & que cependant Ferdinand avec une puissante armée feroit une si forte diversion, que son oncle seroit obligé de sortir de Grénade pour s'opposer à ses progrez, & qu'il lui seroit aisé de profiter de cette conjoncture.

En effet Ferdinand à la tête d'une puissante armée marcha aussi-tost du costé de Veles Malaga, & l'assiégea dans les formes. Le bruit de ce siége produisit dans Grénade tout l'effet que Ferdinand avoit prévû; la Ville s'en émut, en sorte que les Alfaquis *, & tout ce qu'il y avoit de gens de considération dans Grénade qui appréhendoient une sédition, se rendirent à l'Alhambra. L'oncle du Roy leur ayant aussi-tost donné audiance, ils lui representerent fortement que pendant qu'ils disputoient la Couronne ils la laissoient perdre, que les Chrêtiens profitoient de leurs divisions, qu'aprés s'être

* Docteurs de la Loy de Maho-

emparez d'une partie du Royaume ils avoient assiégé Veles, & qu'en la perdant, il perdroit bien-tost Malaga, & que la perte de Malaga entraineroit infailliblement avec elle celle du reste de l'Etat, que son neveu estoit maistre de l'Albayzin où il le tenoit en échec avec les forces des ennemis; tandis qu'ils s'emparoient à leur aise de tout le Royaume sans que personne s'y opposast, qu'ils le conjuroient au nom de toute la Ville d'avoir compassion de l'Etat qui estoit sur le penchant de sa ruïne, & de faire paix ou tréve avec son neveu, quand mesme il devroit relâcher quelque chose de ses prétentions, pour pouvoir tous ensemble repousser leurs ennemis qui avoient conjuré leur perte, & qui en viendroient bien-tost à bout si leurs divisions ne finissoient enfin par une bonne paix.

L'oncle du Roy répondit en peu de mots, que comme personne n'avoit plus d'interest que lui à la conservation de la Couronne de Grénade, il n'y avoit aussi personne qui ressentist plus vivement que lui le danger où elle estoit de se perdre, qu'il n'avoit entrepris la guerre que pour soûtenir le choix qu'ils avoient fait de lui en le préferant à son neveu qui n'avoit en effet aucune des qualitez neces-

ſaires pour gouverner l'Etat dans des conjonctures auſſi fâcheuſes que celles où il ſe trouvoit depuis long tems, qu'il les prenoit eux-meſmes à témoin qu'il n'avoit rien épargné pour le porter à un bon accord, qu'il eſtoit encore dans la meſme diſpoſition, & qu'ils pouvoient eux meſmes l'aller trouver, & lui faire de ſa part toutes les propoſitions qu'ils jugeroient à propos, & qu'il leur donnoit ſa parole de les ratifier auſſi-toſt que ſon neveu les auroit acceptées.

Les Députez de Grénade ſe chargerent volontiers de cette négociation, ils ſe rendirent tous enſemble dans l'Albayzin, & repreſenterent au jeune Roy à peu prés les meſmes choſes qu'ils venoient de repreſenter à ſon oncle. Il eſt certain que la paix ou la tréve eſtoient pour le jeune Roy de la derniere neceſſité, parce que ſes affaires eſtoient en beaucoup plus mauvais état que celles de ſon oncle; cependant ſoit qu'il priſt avantage de la démarche qu'on faiſoit en lui demandant la paix, & qu'il cruſt que c'eſtoit une preuve certaine du mauvais état des affaires de ſon oncle, ou que la haine & la vengeance l'aveuglaſſent, ou que la fatalité de Grénade qui eſtoit ſur le point de perir l'entraînaſt dans le meſme précipice, il

répondit que son oncle estoit un rebelle & un usurpateur avec lequel il ne pouvoit traiter avec bienséance, & que quand mesme il le pourroit faire, les perfidies & les cruautez dont il avoit usé envers lui-mesme, & envers tous ceux de son parti, ne lui permettoient pas de prendre jamais aucune confiance en lui.

Les Députez persuadez que l'unique ressource de l'Etat consistoit dans la paix ou dans la tréve, ne se rebuterent pas pour avoir fait une tentative inutile, ils retournerent à l'audience, mais aussi inutilement que la premiere fois ; enfin voyant qu'ils ne pouvoient vaincre les défiances du jeune Roy, ni le porter à aucun accommodement avec son oncle tant qu'il prétendroit partager avec lui la Couronne de Grénade ; ils lui offrirent qu'il la lui céderoit toute entiere, & l'assurerent qu'en cas de refus ils estoient assez forts pour l'y contraindre.

Jamais le jeune Roy n'avoit eu plus belle occasion de rétablir ses affaires, on lui offroit tout ce qu'il pouvoit souhaiter de plus avantageux & ce qu'il lui estoit impossible d'avoir par toute autre voye que celle de la negociation, & il n'y avoit aucun des Députez qui ne crût qu'une offre aussi considerable que celle

qu'ils lui faiſoient ne lui fiſt enfin ouvrir les yeux à ſes veritables intereſts. Cependant ce Prince par une obſtination la plus à contre-tems qui fuſt jamais, & dont l'on ne peut rendre de raiſon plus vraiſemblable que les ordres ſecrets de la Providence qui avoit reſolu la perte de ce malheureux Eſtat, & qui diſpoſoit toutes choſes pour l'execution de ce deſſein, refuſa leurs offres, & ils furent bien ſurpris lors qu'il leur répondit que la Couronne de Grenade lui appartenoit par le droit inconteſtable de la ſucceſſion, que l'uſurpation que ſon oncle en avoit fait ne lui avoit acquis aucun droit, que quand il ne la lui cederoit pas, elle ne ſeroit pas moins à lui, qu'il eſperoit eſtre bien toſt en eſtat de lui arracher par force ce qu'il lui retenoit contre toute ſorte de juſtice, que la ceſſion forcée qu'il ſeroit contraint de lui faire ne lui oſteroit ni l'envie de regner ni celle d'exciter de nouveaux troubles à la premiere occaſion favorable qui s'en preſenteroit, que quand même il ſe pourroit réſoudre à vivre en particulier où il s'eſtoit vû Roy, il ne lui rendroit ni ſon frere ni ſon pere, ni tant de Seigneurs qu'il avoit fait maſſacrer avec une cruauté qui juſqu'alors n'avoit point eu d'exemple parmi

les Maures, quoique ſon frere & ces Seigneurs n'euſſent point fait d'autre crime que celui d'avoir tenu ſon parti ; qu'enfin il s'eſtoit engagé par les ſermens les plus ſaints à venger leur mort, & à n'entendre jamais à aucun accord avec ſon oncle, & qu'il eſtoit reſolu de tout riſquer pluſtoſt que de les violer d'une maniere ſi indigne d'un Roy, dont non ſeulement les ſermens mais les moindres paroles devoient eſtre inviolables.

Une réponſe ſi peu attenduë ayant fait juger aux Députez qu'ils n'obtiendroient jamais du Roy ni la paix ni la tréve, ils prirent congé de lui, & s'en retournerent à Grenade fort mal ſatisfaits de leur negociation, mais fort contens chacun en particulier du bon acueil qu'ils avoient reçû de ce Prince ; il n'avoit rien épargné pour ſe les acquerir, & le ſuccés fit voir que les careſſes qu'il leur avoit faites n'avoient pas eſté inutiles, car ce furent eux qui contribuerent le plus à le faire recevoir dans Grenade quelque tems aprés.

Cependant les nouvelles y eſtant venuës que Velés reduit à l'extremité eſtoit ſur le point de ſe rendre, les Alfaquis, qui avoient un fort grand credit parmi le peuple, retournerent à l'Alhambra, & firent tant d'inſtances à l'oncle du Roy

de la ſecourir, que ce Prince ne pouvant réſiſter à leurs importunitez, ou pluſtoſt apprehendant qu'ils ne fiſſent ſoulever le peuple contre lui ſi cette Place eſtoit emportée faute de l'avoir ſecouruë, reſolut de marcher en perſonne pour en faire lever le ſiege. Ainſi aprés avoir pris toutes les précautions poſſibles pour mettre la forteresse de l'Alhambra à couvert de ſurpriſe, & renforcé les troupes deſtinées à l'attaque de l'Albayzin, il partit avec cinq ou ſix mille chevaux, & plus de vingt mille hommes de pied.

Quelque précaution qu'il euſt priſe pour rendre ſa marche ſecrette, Ferdinand qui eſtoit informé par ſes eſpions de tout ce qui ſe paſſoit parmi les Maures en fut averti, & ſe tint ſur ſes gardes. Cependant la diligence du Prince Maure fut ſi grande, qu'il parut à la vûë du camp de Ferdinand lors qu'on le croyoit encore fort éloigné. Il eſt certain que s'il l'euſt attaqué bruſquement ſans lui donner le tems de ſe reconnoiſtre, la défaite des Chreſtiens eſtoit infaillible, mais le peu de tems qu'il mit à déterminer par où il attaqueroit leurs retranchemens les ayant raſſurez, ils ſortirent en bon ordre au devant de lui, pendant qu'une partie reſtoit dans les li-

gnes pour s'opposer aux sorties de la garnison.

Cette démarche à laquelle les Maures ne s'estoient point attendus les étonna, & Hurtado de Mendoza s'en estant apperçu, poussa l'avant-garde qu'il commandoit comme s'il eust voulu engager le combat. Il n'en falut pas davantage pour mettre le desordre parmi les Maures ; au lieu de faire ferme ils reculerent, & leur avant-garde estant tombée sur le corps de bataille, elle y mit le desordre. Mendoza profitant de cette conjoncture, changea la feinte en verité & les attaqua tout de bon. Les Maures continuerent de lâcher le pied, & depuis ce tems là ce ne fut plus une retraite reglée mais une veritable fuite. C'estoit fait de toute cette armée, si Ferdinand qui n'avoit pas eu le tems de faire reconnoistre le païs, apprehendant de s'engager & de tomber dans quelque embuscade, n'eust arresté l'ardeur de ses troupes & fait sonner la retraite. La perte ne laissa pas d'estre fort considerable du côté des Maures, & l'effroy y fut si grand, que plusieurs des mieux montez piquerent jusqu'à Grenade, & y porterent la nouvelle de l'entiere défaite de l'armée.

D'un autre côté l'oncle du Roy pas

une faute encore plus grande que celle qu'il avoit faite en abandonnant Grénade, au lieu d'y retourner pour raſſurer toutes choſes par ſa préſence, ſe retira avec le reſte de l'armée à Almugneçar, mais ne s'y croyant pas en ſûreté, il paſſa à Almerie, & de là à Guadix.

Ces fauſſes démarches eurent tout le mauvais ſuccés dont elles pouvoient eſtre ſuivies, car les partiſans du jeune Roy ſçurent ſi bien profiter de l'abſence de ſon oncle, & cabalerent en ſa faveur avec tant de bonheur, qu'on lui livra Grénade, l'Alhambra & toutes les fortereſſes.

Il en uſa à peu prés comme ſon oncle avoit fait à Almerie, c'eſt à dire qu'il fit égorger devant lui tous ſes partiſans. Il dépêcha enſuite à Ferdinand & Iſabelle pour leur donner avis de tout ce qui s'étoit paſſé; il demandoit en meſme tems la ſûreté pour tous les Maures de ſon obéïſſance, & les prioit de donner ordre qu'il ne leur fuſt fait aucun tort, & meſme de leur laiſſer le paſſage & le commerce libres par toutes les terres de ſon obéïſſance. Afin que ſa priére euſt plus d'effet, il confirma le traité ſécret qu'il avoit fait avec eux, il portoit expreſſément qu'en cas qu'ils puſſent ſe rendre maîtres des Villes d'Almerie, de Baça & de Guadix

où ſon oncle s'eſtoit retiré, il leur livreroit trente jours aprés la Ville de Grénade en lui accordant quelques lieux de retraite où il puſt vivre ſelon ſa qualité ; c'eſtoit ſigner lui-meſme ſon abdication & la reddition de tout le Royaume : mais ſoit qu'il jugeaſt la priſe de ces Villes impoſſible, ou qu'il cruſt qu'en cas qu'elle arrivaſt, il ne manqueroit pas de défaites pour éluder ce qu'il avoit promis, ou qu'en effet la haine irréconciliable qu'il portoit à ſon oncle lui fit croire qu'il ne pouvoit trop payer la vengeance que les Chreſtiens l'aideroient à tirer de lui, il eſt certain qu'il promit poſitivement de livrer Grénade aux conditions qu'on vient de rapporter.

Les Rois de Caſtille & d'Arragon eſtoient trop éclairez pour ne pas voir les ſuites avantageuſes d'un pareil traité, on lui accorda tout ce qu'il voulut, l'on fit tout ce qu'il déſiroit, & l'on déclara même aux Villes du parti contraire, que ſi dans ſix mois elles ne le reconnoiſſoient pour Souverain, les Princes Chrétiens en feroient la conqueſte pour eux meſmes.

Cependant Velés ſe voyant ſans eſpérance d'aucun ſecours, ſe rendit à compoſition ; & quoique la campagne fuſt fort avancée, l'on ne laiſſa pas d'entre-

prendre le siége de Malaga : Cette Ville se défendit avec une vigueur qui fit souvent desesperer de sa prise, mais enfin elle fut obligée de se rendre. La perte de cette place entraîna celle de quantité d'autres, ce qui rendit les Princes Chrestiens maistres de toute la partie Occidentale du Royaume de Grénade.

L'année suivante Ferdinand qui songeoit à finir une guerre qui duroit depuis si long tems , entra du costé de l'Orient avec la plus puissante armée qu'il eust eu jusqu'alors ; il s'attacha d'abord au siége de Baça qui passoit pour la plus forte place de tout le Royaume de Grénade, & l'emporta enfin aprés un long siége, parce qu'elle n'avoit pas esté suffisamment pourvûë des munitions nécessaires à sa défense.

La prise de cette place fit juger à l'oncle du Roy qu'une plus longue résistance seroit inutile , & qu'il ne devoit pas attendre qu'il fust entiérement dépouillé pour faire son accommodement avec les Rois de Castille & d'Arragon , il envoya donc leur offrir de leur rendre Almerie , Guadix , & généralement toutes les places qui le reconnoissoient pour Souverain,pourvû que ces Princes de leur côté lui accordassent un établissement di-

gne du rang qu'il tenoit depuis si long-tems parmi les Maures.

Les deux Rois Chrestiens lui accorderent tout ce qu'il voulut, & il leur remit de bonne foy toutes les places de sa dépendance, aimant mieux les voir entre leurs mains qu'en celles de son neveu avec lequel il estoit persuadé qu'il ne pourroit jamais faire un bon accord. Mais enfin s'ennuyant de vivre en particulier où il s'estoit vû Roy, il leur demanda permission de se retirer en Afrique avec tous ses trésors & tous les Maures qui le voudroient suivre. Cette proposition qui n'estoit point comprise dans le traité qu'il venoit de faire embarassa le Conseil des deux Rois; comme l'on y estoit persuadé que ce Prince ne demandoit cette permission qu'afin d'aller solliciter du secours & de revenir ensuite dans le Royaume de Grenade plus fort qu'il ne s'y estoit jamais vû, tous les avis allerent d'abord à la lui refuser; mais la Reine qui ne quittoit plus le camp depuis la prise de Malaga, & qui avoit toûjours le grand Consalve avec elle, voulut avoir son avis avant que de rien résoudre sur une affaire de cette importance.

Consalve qui n'estoit pas du conseil, & qui ne sçavoit pas ce qui s'y estoit passé,

fut en cette occasion comme en beaucoup d'autres d'un sentiment tout opposé à celui de ceux qui y avoient opiné. Il dit qu'il ne sçavoit pas quelles pouvoient estre les vûës du Prince Maure en se retirant en Afrique; mais que s'il y alloit pour y chercher du secours, il étoit persuadé qu'il le feroit inutilement; que les affaires des Maures d'Afrique n'estoient guére moins brouillées que celles des Maures d'Espagne; qu'ils estoient assez occupez chez eux sans s'embarasser des querelles de leurs voisins; & que s'ils avoient esté en état de se mêler de celles de Grenade, ils n'auroient pas attendu si tard à le faire: Que le Prince Maure estoit vaillant & inquiet; que ceux qui suivoient son parti estoient les plus braves de leur nation; qu'ils ne pourroient jamais s'empescher de se révolter à la prémiere occasion favorable qui s'en présenteroit: Que plus il en sortiroit d'Espagne, moins il resteroit d'ennemis & de personnes mal affectionnées, dont l'on auroit éternellement à se défier: Que le Prince Maure demandoit ce qu'il eust fallu en bonne politique exiger de lui s'il ne l'eust pas demandé, & qu'il feroit assurément beaucoup moins de mal en Afrique qu'il n'en feroit en Espagne s'il

y restoit : Que lorsqu'il en seroit une fois sorti, l'on n'auroit plus affaire qu'au jeune Roy de Grenade, qui n'avoit ni assez de valeur ni assez de conduite pour se soûtenir contre les troupes victorieuses de Sa Majesté : Qu'enfin les affaires estoient si avancées, & la consternation si grande parmi les Maures, que l'on auroit infailliblement achevé la conqueste de tout le Royaume de Grenade, avant que l'oncle du Roy fust en état d'y amener du secours, quand mesme il seroit assez heureux pour en obtenir.

La Reine proposa l'avis de Consalve à Ferdinand, & ce Prince ne se contenta pas de l'approuver, mais il ajoûta qu'il estoit lui seul plus éclairé, & qu'il pénetroit mieux les véritables interests de l'Etat que tout le Conseil ensemble, ainsi la demande du Prince Maure y ayant esté proposée une seconde fois, l'avis de Consalve passa tout d'une voix, & le Prince partit quelques jours aprés avec trois ou quatre mille Maures des plus riches & des plus grands Seigneurs du Royaume pour ne jamais revenir en Espagne.

Il n'y avoit plus rien à conquerir que la ville de Grenade, & quelques autres petites Places aux environs qui s'estoient

maintenuës à l'abri de cette grande Ville. Pour en achever la conqueste, Ferdinand & Isabelle envoyerent au Roy de Grenade le Comte de Tendilla. Il estoit chargé de représenter à ce Prince, que les Rois de Castille & d'Arragon avoient executé le dernier Traité qu'ils avoient conclu ensemble : Que les Villes d'Almerie, de Baça & de Guadix estoient en leur pouvoir : Que les Princes Chrestiens avoient fait mesme quelque chose de plus en contraignant le Prince son oncle de sortir du Royaume de Grenade pour se retirer en Afrique : Qu'il estoit juste que de son côté il leur remist la ville de Grenade comme par le mesme Traité il s'étoit obligé de le faire : Qu'en ce cas il avoit ordre de lui offrir quatre millions de maravedis de pension, avec tous les lieux de la Taa d'Andarax & leurs revenus pour sa résidence & pour sa subsistance.

Le Roy répondit que son dessein avoit toûjours esté d'executer de bonne foy le dernier Traité qu'il avoit conclu avec les Rois de Castille & d'Arragon; mais qu'il y avoit si peu de tems qu'il estoit rétabli dans Grenade, qu'il n'avoit pas encore pû s'y rendre assez absolu pour en disposer conformément au Traité ; que la liaison

étroite

étroite qui avoit toûjours esté entre lui & les Princes Chrestiens, l'avoit rendu suspect; que ses actions estoient éclairées, & que le peuple se tenoit sur ses gardes; Que le moindre soupçon que l'on auroit qu'il eût dessein de rendre Grenade, suffiroit pour lui faire perdre la liberté, & peut-estre mesme la vie; qu'ainsi il estoit de l'interest de ses maistres de lui laisser tout le tems dont il avoit besoin pour s'assurer de Grenade: Que de précipiter trop l'execution de ce dessein estoit le moyen infaillible de le faire manquer; qu'on pouvoit cependant se reposer sur sa foy, & que quand il en seroit tems il n'oublieroit rien pour l'execution de sa parole, sans qu'il fust besoin de l'en solliciter.

La réponse du Roy de Grenade satisfit aussi peu les deux Rois, que le Comte de Tendilla qui la leur avoit fait sçavoir par un Exprés. On lui dépêcha aussi-tost le mesme courier avec de nouveaux ordres de soliciter incessamment la reddition de Grenade; & comme l'on soupçonna que le Roy n'estoit pas content des premieres offres qu'on lui avoit faites, on lui ordonna de lui en faire de nouvelles, & mesme de lui offrir qu'il porteroit toute sa vie la qualité de Roy de Grenade, &

qu'on le laiſſeroit joüir de tous les honneurs de la Royauté.

A ces nouvelles inſtances le Roy de Grenade fit la meſme réponſe qu'aux premieres, & ces delais ayant eſté pris pour un refus, les Rois de Caſtille & d'Arragon reſolurent de faire une nouvelle Armée & d'aſſieger Grenade dans toutes les formes. Le Roy de Grenade qui l'avoit prévû, n'attendit pas qu'on l'attaquaſt. Il commença la guerre le premier, en ſollicitant à la révolte les peuples d'el Pucherra, des montages & de la vallée de Lecrin. Ses deſſeins furent d'abord ſuivis de quelque ſuccés, car il aſſiegea & prit les fortes Places d'Alhendin & de Marchenne. Mais la fortune peu accoutumée à le favoriſer lui tourna bientoſt le dos. Ferdinand ne ſe fuſt pas plûtoſt mis en campagne, qu'il remit ſous le joug tous ceux qui s'eſtoient revoltez, reprit toutes les Places dont le Roy Maure venoit de s'emparer, & le réduiſit luimeſme à ſe renfermer dans Grenade.

L'hiver qui ſuivit cette glorieuſe campagne, fut employée aux préparatifs du ſiege; & dés que le printems fût arrivé, Ferdinand envoya le Marquis de Villaina avec trois mille chevaux, & dix mille hommes de pied pour ruiner toutes les

petites places des environs de Grenade & desoler toute la campagne, afin que les Grenadins ne pouvant faire la recolte accoûtumée, fussent plus aisément réduits par la famine. Ce fut encore dans cette vûë qu'on obligea les peuples des villes que l'on venoit de ruïner, & la plus grande partie des habitans de la campagne, à se retirer dans Grenade, afin que les vivres & les munitions estant plustost consommez, la ville fust aussi plustot contrainte de se rendre.

Mais comme Ferdinand ne doutoit pas que les Grenadins ne s'opposassent de tout leur pouvoir à ces executions militaires, il suivit lui-mesme avec le reste de l'Armée. Elle estoit composée de sept mille chevaux & de trente mille fantassins presque tous vieux soldats. Outre Ferdinand qui estoit lui-mesme un habile General, elle estoit remplie d'un grand nombre d'Officiers experimentez qui s'étoient presque tous distinguez dans les guerres précedentes. Le fameux Consalve de Cordouë estoit de ce nombre; c'est lui qui par ses grands exploits merita depuis le surnom de grand Capitaine.

Le Marquis de Villaina ayant executé sa commission vint rejoindre le gros de l'Armée. Alors toutes les troupes estant

réünies, l'on força le chemin creux & le Pont de Tablatte, & toute l'Armée étant entrée par là dans la plaine de Grenade, campa à une lieuë de cette Ville, resoluë de n'en point partir qu'elle ne l'eust contrainte de se rendre. L'on travailla aussi-tost aux retranchemens. A peine furent-ils achevez, que la Reine de Castille vint au camp avec les Princes ses enfans, resoluë de n'en point partir que la Ville ne fust prise. Le motif d'une pareille résolution estoit de rompre les mesures de Ferdinand; Il avoit consenti à la réünion du Royaume de Grenade à la Couronne de Castille, mais il l'avoit fait avec tant de répugnance, qu'il y avoit lieu de craindre que si on le laissoit le maistre de l'Armée, il ne fist cette grande conqueste à son profit. L'on pretend mesme qu'il le tenta, & que sans Consalve qui rompit ses desseins, il en seroit venu à bout. Quoi qu'il en soit, la nuit qui suivit le jour de l'arrivée de la Reine, le feu s'estant mis à sa Tente, la consuma avec plusieurs autres qui estoient autour. Cet accident fut cause qu'on bastit des hutes de terres couvertes de tuiles, avec des ruës comme dans une ville; & chaque corps ayant pris soin de fortifier son quartier, il se fit du camp une Ville fermée

de tours & de murailles avec un fossé profond & quatre ruës principales qui répondoient aux quatre portes ; le camp par ce moyen devint également assuré & contre le feu & contre les sorties presque continuelles que faisoient les assiegez. Cette nouvelle ville que l'on nomma depuis Sainte Foy, fit perdre courage aux Maures, qui virent par là une résolution constante de ne point quitter le siege que la Ville ne fust prise.

Leur dessein estoit d'attirer Ferdinand hors de ses retranchemens, & de l'obliger à remettre la décision de cette affaire à un combat general ; mais ce sage Prince qui étoit persuadé que la famine sans rien risquer, le rendroit à la fin maistre de la Place, ne voulut rien confier au hazard.

Sa conjecture ne fut pas vaine, car aprés que le siege eût duré huit mois & dix jours, depuis le vingt-sixiéme d'Avril de l'année 1491, jusqu'au deuxiéme de Janvier de l'année 1492, aprés que les Maures eurent fait plusieurs tentatives inutiles pour forcer le camp de Ferdinand & pour l'attirer à la campagne, aprés avoir éprouvé pendant plusieurs mois tout ce que la famine a de plus terrible ; enfin se voyant sans vivres, sans ressource, sans secours & sans aucune esperance d'en

avoir, ils furent contraints de rendre Grenade à composition.

Aprés que l'on eust disputé pendant prés de deux mois des conditions de cette fameuse réduction, l'on convint enfin que le Roy & le peuple de Grenade remettroient de bonne foy aux Rois de Castille & d'Arragon dans l'espace de quarante jours l'Alhambra, la ville de Grenade & toutes ses dépendances : Qu'à l'avenir les Maures tant de la ville que du reste du Royaume, ne reconnoistroient point d'autres Souverains que la Reine de Castille & ses successeurs : Que pour sureté de cet accord l'on donneroit en otage la veille de la reddition, cinq cens otages d'entre les enfans & les freres des principaux de la Ville pour estre au pouvoir des Rois de Castille & d'Arragon l'espace de dix jours pendant qu'ils prendroient possession des Forteresses & de la Ville, & qu'ils y mettroient des troupes & des munitions.

Les deux Rois Chrestiens de leur côté promirent tant pour eux que pour leurs successeurs, de prendre sous leur protection tous ceux d'entre les Maures qui voudroient rester en Espagne; de les considerer & cherir comme leurs autres sujets; de ne consentir jamais qu'il leur

fust fait aucun tort ni aucun déplaisir, ni que l'on agist contr'eux autrement que par les formes ordinaires de la justice, & de les maintenir dans la joüissance des biens, des droits & des privileges dont ils avoient esté en possession jusques alors: Que pour ceux qui ne voudroient pas vivre en Espagne, il leur seroit permis de disposer comme il leur plairoit de tous leurs biens tant meubles qu'immeubles, & qu'on leur fourniroit des vaisseaux pour les transporter en Affrique. L'on accorda au Roy en particulier tout ce qui lui avoit esté offert par le Comte de Tendilla, excepté la qualité de Roy & les honneurs dûs à la Royauté.

Le jour estant venu que le Roy de Grenade devoit remettre l'Alhambra & les autres Forteresses, le Cardinal Mendosse Archevesque de Tolede, accompagé de la pluspart des Officiers & d'un grand nombre de Noblesse, & suivi des meilleures troupes & de quantité d'artillerie, partit pour en aller prendre possession au nom de la Reine de Castille. Tout se passa fort paisiblement & de bonne foy. Le Cardinal s'estant saisi de tous les postes fit arborer sur les plus hautes tours la Croix que l'on portoit devant lui & les étendars de Castille. A cette vûë l'Armée

Chreſtienne qui n'eſtoit qu'à demie lieuë de la Ville, témoigna ſa joye par quantité de décharges, & par toutes les marques de réjoüiſſances que l'on a coûtume de donner dans ces occaſions. En meſme tems Ferdinand & Iſabelle marcherent vers la Ville pour en aller prendre poſſeſſion. Lors qu'ils en furent proche ils rencontrerent le Roy de Grenade qui en ſortoit. Il voulut mettre pied à terre pour les ſalüer, mais ces Princes ne le voulurent point ſouffrir ; ils lui rendirent au contraire, mais pour la derniere fois, tous les honneurs qu'ils lui euſſent pû rendre s'il avoit encore eſté maiſtre de tout le Royaume de Grenade. Ils ſe ſéparerent ainſi aparament fort ſatisfaits les uns des autres. Ce Prince dépoüillé fut prendre poſſeſſion des lieux qui lui avoient eſté aſſignez pour ſa réſidence, & les deux Rois Chreſtiens entrerent dans Grenade dont ils ne pouvoient aſſez admirer la beauté.

Cette Ville eſtoit alors au plus haut point de ſa gloire & de ſa magnificence: Il y avoit plus de trois cens ans que les Rois de Grenade travailloient à l'envi à l'embellir. Le ſeul Mahometh Alamar, qui fit baſtir l'Alhambra qui ſervoit de Fortereſſe à la Ville, & de Palais aux

ierte
rt. ep.
l. 5.

Rois de Grenade, & qui estoit le plus bel édifice & le mieux fortifié de toute l'Europe, y fit de si prodigieuses dépenses, qu'on crut qu'il avoit trouvé le secret de faire l'or. Elle estoit sans contredit la plus grande Ville de toute l'Espagne, son enceinte estoit de quatre grandes lieuës de circuit, ses murailles estoient à peu prés d'une mesme structure, & l'on y avoit ajoûté à une distance égale les unes des autres plus de mille tours ornées de crenaux qui ne servoient pas moins à l'embellir qu'à la fortifier. L'on y comptoit soixante & dix mille maisons, & plus de trois cens mille habitans. On la divisoit alors en quatre principaux quartiers, l'Alhambra, Grenade, l'Albayzin & l'Antequerula, ainsi nommée parce que cette partie de la Ville fut premierement habitée & bastie par des Maures venus d'Antequerra. Comme elle est toute située sur plusieurs coteaux, & que le païs des environs est fort beau, elle a les plus beaux aspects du monde. D'ailleurs quoi qu'elle soit située dans la partie la plus meridionale de toute l'Espagne, l'air y est si sain à cause de sa pureté & du grand nombre de rivieres, de sources & de fontaines qui arrosent tout le païs, que les Maures avoient coûtume de dire que le

Paradis estoit situé dans cette partie du Ciel qui répond sur cette Ville. A present Grenade aussi-bien que le Royaume qui en porte le nom, ont bien changé de face, car au lieu qu'autrefois le dernier estoit rempli d'un grand nombre de Villes, de Bourgs, de Chasteaux & de Villages, l'un & l'autre est aujourd'hui ruïné & presque tout dépeuplé; ce n'est pas que Ferdinand & Isabelle ayent rien épargné pour maintenir cette belle conqueste dans tout l'éclat où ils l'avoient trouvée: ce fut dans cette vûë qu'Alexandre VI. à leur sollicitation establit dans Grenade un Archevesché & une Université, qui a encore aujourd'hui de la réputation; mais les frequentes revoltes des Maures, & le banissement general qui en fut fait de toute l'Espagne en 1609. l'ont réduite en l'estat où on la voit aujourd'hui, c'est à dire, fort peu semblable à ce qu'elle estoit lorsque Ferdinand & Isabelle en firent la conqueste.

Cependant les Rois de Castille & d'Arragon estant entrez dans cette belle Ville d'une maniere qui avoit quelque chose de l'air des anciens triomphes, ils y firent observer la Capitulation avec tant de soin, donnerent si bon ordre à la Police de la Ville, & sçûrent si bien caresser

la Noblesse & le peuple, que les nouvelles en estant portées par tout le Royaume, chacun se soumit de bon cœur à ces nouveaux maistres, & s'il resta quelque regret du changement arrivé dans cet Etat, ces peuples le sçûrent si bien cacher qu'il n'en parut presque rien du vivant de Ferdinand & d'Isabelle qui les avoient conquis, qu'en une seule rencontre qui n'eût pas de suite, comme on le rapportera dans la continuation de cette Histoire. Ainsi par la valeur de Ferdinand & la prudence d'Isabelle la Religion Chrestienne fut rétablie dans toute l'Espagne, la Secte de Mahomet en fut banie aussi bien que la domination des Maures qui y avoient regné prés de huit cens ans, & Ferdinand & Isabelle acquirent pour eux-mesmes & pour leurs Successeurs la qualité de Rois Catholiques *, qui leur fut donnée par le Pape Alexande VI.

* Alexandre VI qui estoit Espagnol de nation, leur donna cette qualité, aussi tost aprés la prise de Grenade, à l'exemple des Rois de France, qui portent depuis tant de siecles celle de Rois Tres-Chrestiens.

Si ce Tître fut demandé ou non, c'est ce qu'il n'est pas aisé de decider. Quoi qu'il en soit, le projet de la Monarchie universelle le suivit de prés. L'Espagne quoi qu'assez mal située pour un tel dessein, en devoit estre le centre & supposoit sa réunion entiere sous une seule Couronne, ou par la voye de l'alliance, ou par celle dont on se servit depuis. La com-

modité de la Sicile ne promettoit rien moins que la conqueste de l'Italie : Des mariages bien ménagez y pouvoient joindre, & y joignirent depuis en effet les dix-sept Provinces des Païs-Bas, les dix Provinces hereditaires, & mesme l'Empire. L'Angleterre par la mesme voye sembloit ne pouvoir échapper. Et la conqueste des Indes venuë tout à propos, fournissoit l'or necessaire pour l'execution de tant de grands desseins. Mais par malheur pour l'Espagne la France située au milieu de tant de pieces détachées, a rompu des mesures si bien prises, & a réduit ce grand projet à une belle idée. Cependant les Rois d'Espagne n'en ont pas moins conservé la qualité de Rois Catholiques qu'on leur donnera dans la suite de cette Histoire.

Aprés la prise de Grenade les Rois Catholiques garderent assez exactement aux Maures tout ce qui leur avoit esté promis ; mais comme les Juifs n'avoient pas esté compris dans le Traité, ils furent banis de la ville de Grenade & de tout le Royaume de la maniere qu'on l'a raconté. Une partie obéït à l'Edit qui les banissoit du Royaume de Grenade, l'autre s'appuyant sur les liaisons d'interest & de commerce qu'ils avoient avec les Mau-

res, s'obstina à y demeurer : ce fut pour les en chasser entierement que les Rois Catholiques résolurent d'y aller faire quelque séjour.

Mais avant qu'ils pussent executer ce dessein, la fortune qui avoit commencé à se declarer pour Ximenez, fit tant de choses en sa faveur, qu'on commença à ne plus douter qu'il ne devint un jour le premier homme de toute l'Espagne. En effet peu de tems aprés que la Reine l'eust choisi pour son Confesseur, le Chapitre de son Ordre s'estant assemblé & le Provincial s'estant démis de sa Charge, il fut élû d'un commun consentement pour la remplir. Ximenez acquit dans l'exercice de cette Charge une réputation extraordinaire de prudence, de pieté & de conduite ; les vertus Religieuses dont jusqu'alors il avoit fait profession estant dans un grand jour n'en parurent qu'avec plus d'éclat. Il alloit à pied dans tous ses voyages, acccompagné du seul François Ruys qu'il choisit pour son compagnon. C'estoit un Religieux d'un esprit vif, d'une santé vigoureuse, d'une gayeté modeste & d'un excellent naturel, il estoit mesme sçavant pour le tems, il écrivoit fort bien & fort viste, & il avoit l'esprit du monde le plus propre à se former ai-

sément aux plus grandes affaires. Il eût pour Ximenez un attachement inviolable, & il le servit mesme dans les occasions les plus importantes durant tout le cours de sa vie. Ximenez dans ses voyages ne prit jamais d autre précaution pour sa subsistance que celle de l'aumône qu'il demandoit lui-mesme, quoique selon l'usage plustost que selon l'esprit de sa Regle il eust pû s'en dispenser.. C'étoit cependant un métier qu'il entendoit fort mal, & le plus souvent aprés avoir mandié tout le jour de porte en porte à peine rapportoit-il un morceau de pain. François Ruys lui reprochoit quelquefois agreablement sa malhabileté à faire la queste : *Chacun a ses talens*, lui disoit-il, *vous n'estes pas fait pour mandier, pour peu que vous vous obstiniez à le faire vous nous ferez mourir de faims je l'entends bien mieux que vous, si vous voulez me laisser faire & ne point vous en mesler, nous ne manquerons de rien.*

Ximenez dans ses voyages ne se contentoit pas de ne vivre que d'aumosne, il estoit toûjours fort grossierement vestu, ce qui pourtant ne rabbatoit rien de l'air grand & majestueux qu'il avoit naturellement. Quelques affaires qu'il eust il ne se dispensoit jamais des exercices

reguliers. Quand il estoit dans quelque Maison de son Ordre il ne mangeoit jamais hors du Refectoire ; & quelque fatigué qu'il fust il ne souffroit point qu'on lui servist rien de particulier, de mieux apprefté ni en plus grande quantité qu'aux autres. Que si contre ses deffenses tres-expresses on lui servoit quelque chose d'extraordinaire (comme il écrivoit quelquefois qu'on ne se croyoit pas obligé de lui obeïr si exactement en ce point) il l'envoyoit sur le champ aux Malades du Monastere, ou s'il n'y en avoit point, à ceux du lieu où le Monastere estoit situé. Il demeura si ferme dans cette pratique qu'il abolit enfin par son exemple les festins que les Cordeliers avoient coûtume de faire à leurs Provinciaux.

En visitant ainsi les Maisons de son Ordre, Ximenez arriva à Gibraltar aux extremitez de l'Espagne. Comme ce lieu est fort proche de l'Affrique, & que delà on découvre aisément cette partie du Monde, la vûe d'un si beau païs qui n'estoit pour lors habité que par des Mahometans, le toucha vivement ; s'il n'eust consulté que son zele il y seroit passé dés lors pour faire part à ces Infidelles des richesses de l'Evangile : mais comme il ne sçavoit pas si Dieu l'appelloit à un mi-

nistere si sublime, & qu'il estoit persuadé qu'il travailleroit en vain s'il n'y estoit pas appellé, il resolut de consulter sur ce dessein quelque personne qui fust capable de lui faire connoistre la volonté de Dieu.

Il y avoit assez prés de là une de ces Filles devotes que les Espagnols appellent *Beates*, renommée par ses revelations & dont on racontoit des choses extraordinaires; Ximenez la fut trouver, il lui découvrit le projet qu'il avoit fait de passer en Affrique, & la pria de lui dire le lendemain ce que Dieu lui auroit inspiré là dessus. Cette fille le détourna de ce voyage, elle lui dit que Dieu le reservoit à de grandes choses & qu'il serviroit l'Eglise en Espagne beaucoup plus utilement qu'il ne pourroit faire en Affrique. Ximenez n'insista pas davantage, & resolut d'attendre que Dieu lui fist connoître plus clairement ce qu'il demandoit de lui.

Il estoit dans cette disposition lorsque la Reine lui envoya des ordres positifs de revenir en Castille; il obéït, mais à peine fût-il arrivé à la Cour qu'il se vit obligé de suivre les Rois Catholiques qui alloient en Arragon tenir les Estats, & qui s'avancerent ensuite jusqu'à Barcelone pour y negocier plus commodément

avec Charles VIII. Roy de France, la restitution des Comtez de Rousillon & de Cerdagne dont on parlera au commencement du Livre qui suit. Ce fût là que Ferdinand pensa perdre la vie par un accident que l'on va raconter, & que Mariana rapporte au livre vingt-sixiéme, chap.4. de son Histoire d'Espagne.

Un jour que le Roy Catholique estoit occupé à rendre lui-mesme la justice à ses sujets, selon la loüable coûtume qui estoit encore alors en usage & qui s'est depuis insensiblement abolie; comme il sortoit du Palais accompagné d'une foule de Courtisans & de Magistrats, un Païsan nommé Cannamarés qui s'estoit caché derriere une porte par où le Roy devoit passer, sortit subitement, tira l'épée & le frappa entre le col & les épaules. Le coup fut si violent, que s'il n'eust esté affoibli par un Collier d'or que le Roy portoit ordinairement, il ne pouvoit éviter d'estre tué sur la place. Le Roy qui se sentit frappé ne perdit rien de sa presence d'esprit ordinaire; ainsi s'estant apperçû que ceux de sa suite alloient se jetter sur l'assassin pour le poignarder, il les en empescha & se contenta d'ordonner qu'on le mist en prison

dans le dessein de lui faire avoüer ses complices, parce qu'il ne doutoit point qu'une action si hardie ne fust l'effet d'une conspiration contre sa personne : On porta ensuite le Roy dans un Appartement du mesme Palais ; la nouvelle de cet attentat s'estant répanduë dans la Ville, tout le peuple prit les armes & courut vers le Palais en demandant où estoit le Roy, & qu'on lui livrast les auteurs de la conspiration. On l'appaisa en lui disant que l'assassin estoit arresté & qu'on alloit l'obliger par les tourmens à découvrir ses complices.

Le premier soin du Roy, aprés qu'on eust visité la blessure & qu'on y eust mis le premier appareil, fut de faire avertir la Reine de l'accident qui venoit de lui arriver, & il ordonna mesme qu'on l'assurast que sa blessure estoit legere.

Le premier mouvement de la Reine la portoit à se rendre auprés du Roy, mais Ximenez qui estoit alors auprés d'elle, lui representa que dans une pareille conjoncture on devoit tout craindre & ne rien negliger, qu'il falloit mettre le Prince Dom Juan son fils en seureté, faire appareiller les Galeres pour s'en servir en cas de besoin, & pourvoir à la deffen-

se de la Ville & à faire rentrer le peuple dans sa premiere tranquilité. Ces ordres ayant esté donnez, la Reine se rendit auprés du Roy & voulut que Ximenez l'y accompagnast ; le premier appareil ayant esté levé, la blessure du Roy parut dangereuse, la fievre survint, & pendant quelques jours on desespera de sa guerison.

Pendant que ces choses se passoient au Palais on interrogea l'assassin ; comme on estoit persuadé que son attentat estoit l'effet d'une conspiration contre la personne du Roy, on n'oublia rien pour lui faire avoüer ses complices : mais on fut bien surpris lorsque l'on reconnut à n'en pouvoir douter, que l'assassin estoit un fol qui s'estoit imaginé que la Couronne d'Arragon lui appartenoit, que Ferdinand l'avoit usurpée sur lui & qu'il la retenoit injustement. *Si j'avois pû*, dit-il, *l'attaquer par une guerre juste je l'aurois fait, mais comme il a seduit tous mes sujets, j'ay esté contraint à me faire justice moi-mesme ; je n'ay pris conseil de personne & je n'en avois pas besoin, puisque mes droits à la Couronne sont évidens & qu'il n'y a rien de plus naturel que de vouloir rentrer dans la possession d'un Royaume dont*

*on a esté injustement dépoüillé.* Comme on ne pût tirer autre chose de ce malheureux par les preuves ni par la question, le Roy fut d'avis qu'on le renvoyast sans le punir. Mais Ximenez qui ne le quittoit point representa si vivement les consequences d'une pareille indulgence, que ce malheureux fut enfin condamné à estre tiré à quatre chevaux; tout l'égard qu'on eût à sa folie fût qu'il fut étranglé avant que d'estre livré à un si cruel supplice. La convalescence du Roy le suivit de prés, la Cour retourna en Castille, & Ximenez commença de travailler au grand projet de la Réforme de l'Ordre de S. François, qu'il executa depuis avec une prudence & une fermeté qui ne peut estre assez loüée.

Ximenez en faisant la visite des Monasteres de son Ordre, y avoit reconnu des déreglemens & des abus dont il avoit esté tres-vivement touché. La pauvreté si essentielle à l'Ordre de S. François en avoit esté bannie, la proprieté avoit pris sa place, & les Conventuels qui possedoient presque tous les Monasteres d'Espagne, aprés avoir acquis de grands biens dans les Villes & à la Campagne, joüissoient de grands revenus, & avoient bâti

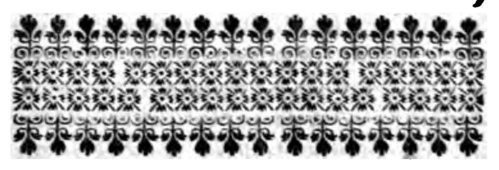
dans toute l'Eſpagne des Couvents riches & magnifiques. Les richeſſes en avoient banni la ſimplicité, l'humilité & cette pauvreté qui eſt comme le fondement de l'Ordre de S. François ; les deſordres qui ſont les ſuites de l'abondance & de l'oiſiveté y avoient prévalu, & le mal eſtoit devenu ſi grand, que les Rois d'Eſpagne meſme avoient ſouvent tenté mais inutilement d'y remedier.

On attribuoit un dereglement ſi general ( car l'Ordre de S. François n'eſtoit pas le ſeul qui s'en reſſentoit ) à une peſte qui avoit deſolé l'Europe quelque tems auparavant, & qui avoit fait en Eſpagne plus de ravages que par tout ailleurs. La contagion ayant penetré dans les Cloiſtres , elle contraignit les Religieux de les abandonner , ils fuyoient un mal contre lequel il n'y avoit point d'azile ; la peſte ceſſa enfin , mais les Monaſteres ſe trouvant deſerts , on ſe crut obligé pour les repeupler de recevoir indifferemment & ſans examen tous ceux qui ſe preſentoient , on reçût ainſi quantité de mauvais ſujets, ils acheverent de pervertir ceux qui ne s'eſtoient pas trouvez aſſez forts pour reſiſter au commerce du monde , aux occaſions & aux

impressions du mauvais exemple. Rien ne paroissoit plus difficile que de remedier à des maux si grands & si inveterez. Ximenez ne laissa pas de l'entreprendre, & il y réussit comme on le pourra voir dans le Livre suivant.

*Fin du premier Livre.*





# SOMMAIRE DU LIVRE SECOND.

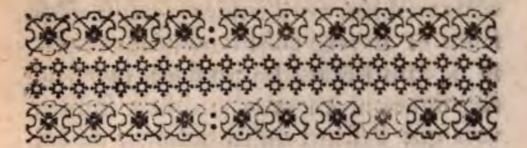
*AVis importans également Chrestiens & Politiques, donnez par le Cardinal de Mendoza à leurs Majestez Catholiques. Le Cardinal meurt. Ximenez est nommé par la Reine de Castille à l'Archevesché de Tolede. Il le refuse. Le Pape l'oblige à l'accepter. Sa maniere de vie Religieuse & édifiante au commencement de son Episcopat. Les Evêques & les Grands de Castille sont également choquez de la simplicité & de la pauvreté dont il fait profession. Le Pape l'oblige à vivre avec plus d'éclat. Tout change chez lui, & il change lui-mesme d'une maniere qui a peu d'exemples. Les Cordeliers découvrent qu'il a dessein de les réformer. Ils se soulevent contre lui, & ne lui pouvant nuire ils déchirent sa réputation par*

*les calomnies les plus atroces. Ximenez n'en rabat rien de son premier dessein. Il porte la Reine Catholique à demander pour lui au Pape la Commission de réformer tous les Ordres Religieux de Castille. Le Pape la refuse, sur ce qu'il l'avoit déja accordée au General des Cordeliers. Le General arrive en Castille. Il entreprend de ruiner la fortune de Ximenez. Il se commet sur cela avec la Reine, d'une maniere qui l'oblige de sortir d'Espagne sans avoir executé sa commission. Grands demeslez de Ximenez avec Bernardin de Cisneros son frere, Religieux de l'Observance. Ils se reconcilient & se broüillent de nouveau. Bernardin attente à la vie de l'Archevesque, & le laisse pour mort. Mauvais succés de cette entreprise. Punition de Bernardin. Ximenez ne pouvant obtenir son congé de la Reine est obligé de prendre possession de son Eglise par Procureur. Les Députez du Chapitre de Tolede arrivent pour le complimenter. Il se broüille avec le Chapitre. Fascheuses suites de ces démeslez. Le Chapitre député à Rome contre l'Archevesque. Il fait arrester son Député & le retient long-tems prisonnier. Accommodement du Chapitre avec Ximenez exactement gardé de part & d'autre. Le fameux Jean Manuel conclud le double Mariage de l'Infant avec*

*avec l'Archiducheſſe des Païs-Bas, & de l'Archiduc avec la Princeſſe Jeanne de Caſtille ſeconde fille de leurs Majeſtez Catholiques. Ximenez en fait la ceremonie, & part pour Tolede pour y prendre en perſonne poſſeſſion de ſon Egliſe. Deſcription de Tolede. Grandeur des Archeveſques de Tolede. Magnifique entrée de Ximenez. Sa conduite à l'égard du Chapitre, des Magiſtrats, du Peuple. Grandes charitez faites par Ximenez. Il fait la viſite de la ville de Tolede. Magnificence de Ximenez. Il fait rebaſtir le Chœur de la Cathedrale. Difficultez qu'il y trouve. Il les ſurmonte toutes avec ſa prudence ordinaire. Juſtice ſevere exercée par Ximenez à l'égard des Magiſtrats. Il trouve le moyen d'acquiter les dettes de la Ville & d'en augmenter le revenu. Il la purge des uſuriers & des lieux infâmes. Il rétablit les Colleges & les Hôpitaux. Il entreprend la Réformation de ſon Diocéſe. Elle eſt interrompuë par des lettres de la Reine qui l'obligent de partir de Tolede. Diſcours qu'il fait au Chapitre à ſon départ. L'Archeveſque & le Chapitre ſe ſéparent avec toutes les marques d'une parfaite intelligence. Il arrive à Alcala. Il y tient ſon premier Synode Diocéſain. Diſcours touchant, fait par Ximenez à l'ou-*

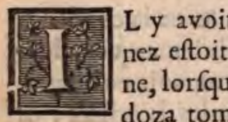
*verture du Synode. Il n'y fait aucune Ordonnance que de l'avis & du consentement du Clergé. Reglemens Synodaux faits par Ximenez.*





# HISTOIRE
## DU MINISTERE DU CARDINAL XIMENEZ, ARCHEVESQUE DE TOLEDE, ET REGENT D'ESPAGNE.

## LIVRE SECOND.



IL y avoit deux ans que Ximenez estoit Confesseur de la Reine, lorsque le Cardinal de Mendoza tomba malade de la maladie dont il mourut.. Les Rois Catholiques ayant appris le danger où il estoit, le furent visiter. Ce fut un honneur qu'ils rendirent autant à son merite & aux ser-

vices qu'il leur avoit rendus, qu'à ſa naiſſance & au rang qu'il tenoit dans l'Egliſe & dans l'Etat. La confiance qu'ils lui témoignerent en cette occaſion fit bien voir que l'eſtime qu'ils faiſoient de lui avoit du moins autant de part à cette viſite que toute autre conſideration. Car aprés lui avoir fait connoiſtre de la maniere du monde la plus obligeante la part qu'ils prenoient à ſon mal, la Reine ordonna à tout le monde de ſortir de ſa chambre, & s'eſtant aſſiſe avec Ferdinand proche de ſon lit, elle lui dit que l'apprehenſion qu'ils avoient de le perdre les obligeoit de profiter du reſte d'une vie qui avoit toûjours eſté ſi utile à l'Etat, & qu'ils le conjuroient dans cette vûë de leur donner avec ſa ſincerité ordinaire tous les avis qu'il croiroit leur eſtre avantageux.

Pierre Mart. ep. 143.

Le Cardinal, aprés avoir remercié leurs Majeſtez de l'honneur qu'ils lui faiſoient de le viſiter, & de la confiance qu'ils vouloient bien lui marquer, leur dit que l'eſtat où il ſe trouvoit ne lui permettant pas de diſſimuler la verité, & que ne pouvant pas d'ailleurs ſe diſpenſer de leur obeïr & de répondre à l'honneur qu'elles lui faiſoient de le conſulter, il les prioit de trouver bon qu'il leur don-

naſt deux avis qu'il eſtimoit également importans à la gloire & au repos de l'Etat, & d'attribuer à ſon zele pour leurs Majeſtez la liberté dont il ſeroit contraint d'uſer en les donnant. Le premier eſtoit de faire la paix avec le Roy de France, & quand ils l'auroient faite, de la garder inviolablement. Le ſecond, de marier le Prince d'Eſpagne leur fils avec la Princeſſe Jeanne qui s'eſtoit retirée en Portugal.

Le Cardinal qui ſe trouvoit ce jour-là un peu mieux, ajoûta pour appuyer le premier avis, que la conqueſte du Royaume de Grenade exigeoit abſolument que l'on entretint un grand nombre de troupes dont l'on puſt au beſoin former tout d'un coup une puiſſante Armée; que les conqueſtes ne ſe conſervoient que par les meſmes moyens dont l'on s'eſtoit ſervi pour les faire : Que quelque bonne mine que fiſſent les Maures, ils ne pouvoient ſouffrir que tres-impatiament de ſe voir privez de leurs Rois naturels, & d'eſtre aſſujettis pour toûjours à la Couronne de Caſtille ; Qu'à la premiere occaſion favorable qui ſe preſenteroit ils ne manqueroient pas de ſe revolter : Que le ſeul moyen de les en empeſcher eſtoit de les mettre dans l'impuiſſance de le faire ;

Que l'Oncle du Roy de Grenade estoit en Affrique; qu'il y sollicitoit continuellement de puissans secours, & qu'il les pressoit d'autant plus vivement, qu'il sçavoit bien que l'autorité de leurs Majestez parmi des peuples nouvellement conquis ne pouvoit estre que tres-mal affermie : Qu'à la verité l'estat des affaires d'Affrique ne lui avoient pas permis de les obtenir jusques alors, mais qu'il ne faloit qu'un moment pour changer les choses de face ; Que ce Prince avoit emporté de grands tresors ; qu'il avoit la réputation d'estre brave ; qu'il n'en faloit pas davantage pour faire déborder en Espagne un nouveau deluge de Maures, qui aprés avoir reconquis le Royaume de Grenade, ne seroient que trop suffisans pour pousser les conquestes plus loin, & reduire peut-estre la Castille à des extrémitez contre lesquelles l'on ne pouvoit trop se précautionner ; Qu'il s'ensuivoit de là qu'il faloit demeurer armé & tenir sur pied de bonnes troupes ; mais que bien loin de les mener à l'extrémité de l'Espagne contre un Prince Chrestien où elles seroient absolument inutiles pour la conservation du Royaume de Grenade, il en faloit mettre une partie dans le cœur de ce Royaume, & l'autre sur

les frontieres, afin de tenir de tous costez les Maures en bride & d'estre en estat de s'opposer aux secours qui pourroient venir d'Affrique.

Le Cardinal, qui avoit toûjours fait profession d'une pieté tres-sincere ; & qui en estoit encore plus vivement penetré dans le danger où il se trouvoit, ajoûta à ces raisons de politique : Qu'il ne faloit point attribuer aux forces humaines mais à la protection que Dieu avoit accordée aux Armes de leurs Majestez, le succés surprenant de la guerre de Grenade : Qu'il estoit à craindre que si au lieu de continuer à les employer contre les Infidéles, l'on s'en servoit contre le Fils aisné de l'Eglise, ce secours venant à manquer, l'on ne perdist contre les François la gloire & la réputation que l'on avoit acquise contre les Maures : Qu'au moindre échec que leurs troupes recevroient sur les frontieres d'Espagne, la revolte des Maures & la perte du Royaume de Grenade estoient infaillibles, & que quelques avantages qu'on pust obtenir contre le Roy Tres-Chrestien, ils n'égaleroient jamais la perte que feroient l'Eglise & l'Etat si l'Empire des Maures se rétablissoit en Espagne.

Il ajoûta, en s'adressant à Ferdinand,

que le recouvrement qu'il prétendoit faire par les armes des deux Comtez de Roussillon & de Cerdagne, n'estoit ni juste ni de saison; qu'il n'estoit pas de saison, parce que comme il venoit de le faire voir, l'estat des affaires ne permettoit pas qu'on employast ailleurs des troupes absolument necessaires pour la conservation du Royaume de Grenade. Qu'il n'étoit pas juste non plus, qu'il sçavoit mieux que personne que le feu Roy d'Arragon son pere avoit engagé les deux Comtez dont il s'agissoit, au Roy de France Loüis XI. pour trois cens mille écus d'or qu'il lui avoit prestées dans le plus grand besoin où il se fust jamais vû: Que le Contract d'engagement portoit à la verité que le Roy d'Arragon pourroit les retirer dans neuf ans à compter du jour du Contract, en remboursant le principal & les interests; mais qu'il portoit aussi que s'il ne le faisoit pas pour quelque raison que ce pust estre dans le terme prefix, il n'y seroit plus reçû, & que la proprieté du Roussillon & de la Cerdagne demeureroit acquise au Roy de France: Que le feu Roy avoit laissé passer ce terme sans parler de les retirer: Que quoi qu'en vertu du Contract sans autre formalité le Roy de France fust devenu proprietai-

re des deux Comtez, il n'avoit pas laissé par une pure abondance de droit de faire sommer par un Heraut le Roy d'Arragon de retirer les Comtez : Que ce Prince ne l'ayant pas fait, le Roy Tres-Chrestien les avoit réünis à sa Couronne & les avoit laissez en mourant au Roy Charles VIII. son fils unique & son successeur : Qu'il y avoit neuf ans que ce Prince en estoit paisible possesseur : Que conjointement avec son pere il y avoit trente ans qu'il en joüissoit sans contestation: Qu'un si long terme les ayant rendus aussi inalienables que les autres Provinces de France, la guerre qu'il feroit pour les recouvrer ne pouvoit estre juste: Qu'ainsi il estoit persuadé que leurs Majestez ne pouvoient mieux faire que de conclure une bonne paix avec sa Majesté Tres Chrestienne, & la garder inviolablement.

Il faut supposer ce que nous avons dit dans le Livre précedent touchant la naissance de Jeanne de Castille qu'Henry IV. avoit reconnuë pour sa fille, quoique le public fust persuadé que la Reine l'avoit euë de Bertrand de la Cüeva.

Le Cardinal de Mendoza qui avoit esté témoin oculaire de tout ce qu'on a raconté, le supposa manifestement dans

G v.

l'avis qu'il donna aux Rois Catholiques de marier l'Infant leur fils avec la Princesse Jeanne : Il soûtint ensuite que c'estoit l'unique moyen d'assurer le repos de la Castille, & d'éviter une guerre qui ne pouvoit que lui estre tres-funeste, si cette Princesse épousoit quelque puissant Prince qui fust en état de faire valoir les droits qu'elle prétendoit avoir à cette Couronne, ou qu'elle en eust des enfans qui aparemment ne seroient pas d'humeur à négliger les prétentions de leur mere. Il ajoûta, en s'adressant à la Reine, que c'estoit le seul moyen qu'elle avoit de reparer le tort qu'elle pourroit avoir fait à cette Princesse sans s'en faire à elle-mesme. Que le respect dû à la Majesté Royale avoit empesché de vérifier l'impuissance prétenduë du feu Roy son frere, comme on l'auroit pû faire à l'égard d'un particulier, qu'il avoit maintenu que la Princesse Jeanne estoit légitime : Qu'il avoit persisté dans cet aveu au lit de la mort, & que ce moment fatal qui oblige de découvrir les véritez les plus cachées, n'ayant pû porter ce Prince à changer de sentiment, le moins qui pouvoit en résulter en sa faveur, estoit de douter si elle estoit legitime : Que le doute dans les occasions de cette impor-

tance obligeoit de prendre le plus ſur, c'eſt à dire de lui rendre juſtice ; que cela ſe feroit en la mariant avec le Prince d'Eſpagne : Que ce mariage réparoit le tort qu'on auroit pû lui faire : Qu'ainſi il croyoit qu'il eſtoit de la derniere importance de le conclure au pluſtoſt, & de l'executer dés que l'âge du Prince d'Eſpagne pourroit le permettre.

La liberté dont le Cardinal avoit uſé en appuyant les deux avis que l'on vient de rapporter, déplut également à leurs Majeſtez Catholiques. La Reine qui ne pouvoit ſouffrir qu'on révoquaſt en doute la juſtice de ſes droits ſur la Couronne de Caſtille en fut ſi choquée, que quelque cas qu'elle euſt fait juſques alors du Cardinal, elle ne fit pas difficulté de dire depuis, que ſa derniere maladie lui avoit alteré l'eſprit. Mais comme elle avoit ſes vûës, elle jugea à propos de diſſimuler, & lui demanda avec la meſme tranquillité que ſi elle n'en euſt point eſté offenſée, s'il n'avoit pas encore quelque avis à lui donner touchant ſon ſucceſſeur.

Le Cardinal, qui apparemment avoit eſté prévenu par cette Princeſſe à qui il devoit tout ce qu'il eſtoit, & qui croyoit n'avoir plus rien à ménager avec Ferdinand, répondit que puiſque Sa Majeſté

lui ordonnoit de lui dire son sentiment sur ce point qui n'estoit pas des moins importans au repos de l'Etat, il ne pouvoit s'empescher de lui dire, que l'Archevesque de Tolede estant comme Primat d'Espagne le Chef du Clergé; la premiere personne du Royaume aprés les Princes du Sang en qualité de Grand Chancelier de Castille, & le plus riche particulier de toute l'Espagne; il estoit de la derniere consequence de n'élever à cette dignité qu'une personne, du zéle & de la fidélité duquel l'on seroit bien assuré: Qu'il y avoit pour cet effet deux inconveniens également à éviter; l'un d'y nommer un étranger quel qu'il pust estre: Que les Loix fondamentales de l'Etat s'y opposoient formélement; & que d'ailleurs les Castillans ne souffriroient jamais que contre les Privileges de leur Nation, cette grande dignité fust occupée par un homme qui ne seroit pas de leur pays: Que cet inconvenient évité, il falloit bien se garder de tomber dans un autre, qui consistoit à en pourvoir une personne de qualité, comme l'on avoit fait jusques alors, mais qu'il y falloit élever un homme de mérite, & dont la capacité & les talens supléassent à la naissance. La raison qu'il en rendit, fut que les Grands & la No-

blesse de Castille avoient besoin d'estre humiliez ; qu'ils en avoient usé jusques alors à l'égard de leurs Rois avec une insolence qui ne pouvoit plus se dissimuler : Que le peuple gémissoit sous le joug de ces petits tirans: Que le plus doux moïen, & en mesme-tems le plus éficace de les ranger à leur devoir estoit de les affoiblir en rompant l'union étroite qu'ils conservoient depuis si long-tems avec le Clergé ; & que cela arriveroit infailliblement si l'on donnoit un Chef à ce premier corps de l'Etat, qui n'eust aucune liaison avec eux ni par sa naissance ni par ses alliances.

Ces dernieres paroles du Cardinal toucherent si vivement le Roy Catholique, que quoiqu'il fust le plus dissimulé de tous les hommes, il eut toutes les peines du monde à s'empescher de le témoigner ; en effet ce Prélat venoit de choquer directement par ce dernier avis le plus délicat de tous les interests qu'il eust pour lors à ménager. Il y avoit long-tems qu'il souhaitoit avec la plus forte passion de procurer l'Archevesché de Tolede à l'un de ses batards qui estoit Dom Alonze Archevesque de Saragosse, & il n'avoit rien épargné pour y disposer l'esprit de la Reine. Il avoit en cela un double interest ;

il consistoit à procurer un puissant établissement sans qu'il lui en coûtast rien à un fils qui lui estoit cher, & à se rendre à peu prés aussi absolu dans la Castille qu'il l'estoit dans l'Arragon, ce qu'il croyoit ne lui devoir pas estre difficile, quand il auroit mis à la teste du Clergé & du Conseil d'Etat une personne puissante, & qui seroit aussi aveuglément dans ses interests, qu'il avoit lieu de l'espérer de l'Archevesque de Saragosse. Cependant comme il estoit étranger, & qu'il ne cédoit en qualité qu'aux Princes du Sang, le Cardinal venoit de lui donner l'exclusion formelle, & la maniere dont la Reine lui avoit paru recevoir cet avis, lui donnoit lieu d'appréhender qu'elle ne s'obstinast à l'executer. Il estoit occupé de ces pensées qui se presentoient en foule à son esprit, lorsque la Reine qui ne cherchoit qu'un pretexte pour éluder les sollicitations qu'il lui pourroit faire en faveur de l'Archevesque de Sarragosse, demanda au Cardinal s'il ne connoissoit point quelqu'un qui eust toutes les qualitez qu'il venoit de lui marquer. Le Cardinal qui estimoit effectivement Ximenez autant qu'il le meritoit, & qui peut-estre agissoit de concert avec la Reine, lui répondit qu'il

ne croyoit pas qu'il y en eust dans toute l'Espagne qui les possedast dans un degré plus éminent que le P. Ximenez Confesseur de sa Majesté.

Il alloit s'étendre sur ses loüanges ; mais la Reine qui avoit tout ce qu'elle s'estoit proposé, & qui estoit outrée d'ailleurs de l'avis que le Cardinal lui avoit donné touchant le mariage du Prince d'Espagne, se leva en lui disant, qu'un plus long entretien ne pourroit qu'augmenter son mal. Elle sortit aussi-tost, le Roy la suivit, & le Cardinal mourut quelques jours aprés.

Cette mort donna lieu à une infinité de brigues que firent tous les Grands de Castille pour mettre l'Archevesché de Tolede dans leur maison ; mais il n'y en eut point de plus forte que celle du Roy Catholique en faveur de l'Archevesque de Saragosse. Cependant il n'y en avoit point à qui la Reine fust plus éloignée de le donner. Elle haïssoit generalement tous les batards du Roy Catholique, mais elle avoit encore plus d'aversion pour D. Alonse que pour les autres, par la seule raison qu'il estoit fils de la Comtesse d'Eboli, qui estoit celle de toutes les maistresses du Roy qu'elle avoit le plus irréconciliablement haïe : Dailleurs

comme elle n'estoit pas moins habile que Ferdinand elle avoit penetré ses desseins; & comme elle estoit infiniment jalouse de l'autorité qu'elle s'estoit reservée comme proprietaire de la Castille, elle n'avoit garde de faire des démarches qui y pussent donner atteinte en donnant lieu au Roy de la partager avec elle, ainsi quoi qu'il pust faire en faveur de l'Archevesque de Saragosse, elle persista toûjours dans le dessein de ne le point nommer à l'Archevesché de Tolede: elle parut d'abord le vouloir donner à Jean de Velascaçar, Religieux d'un grand merite & qui estoit allié aux premieres maisons d'Espagne; ensuite elle jetta les yeux sur le Jurisconsulte Oropesa, elle supposoit qu'estant fort âgé il ne garderoit cette dignité qu'autant de tems qu'il faudroit pour en approcher son Confesseur. Enfin elle se détermina en faveur de Ximenez, & elle executa ce dessein d'une maniere qui a quelque chose d'assez singulier pour n'en omettre aucune circonstance: Voicy comme la chose se passa.

La Reine ayant destiné à Ximenez l'Archevesché de Tolede, non seulement elle ne lui communiqua pas la resolution qu'elle avoit prise, elle en fit un fort grand secret à tout le monde, & parti-

ticulierement au Roy Catholique : Elle craignoit qu'il ne la traversast du costé de Rome où il pouvoit beaucoup sur l'esprit d'Alexandre VI. qui estant Aragonois de nation estoit né sujet de Ferdinand. Elle en fit pourtant expedier le Brevet par les Secretaires d'Estat ordinaires ; mais afin qu'on ne pust penetrer son dessein, elle fit laisser en blanc le nom du pourvû, & le remplit elle-mesme de celui de Ximenez. Elle envoya aussitost à Rome pour l'expedition des Bulles; &. les ayant reçûës un jour de Carême que Ximenez estoit prest de partir de Madrid avec son compagnon pour aller assister selon sa coûtume à l'Office de la Semaine Sainte dans un Couvent de son Ordre, la Reine l'envoya querir. Elle l'entretint quelque tems de choses indifferentes, puis tirant tout d'un coup de sa poche les Bulles du Pape : Voyez, « lui dit-elle, ce que mande Sa Sainteté « par ces lettres que je viens de recevoir ? « Il les prit avec beaucoup de respect, & lût le dessus qui portoit : *A nostre Venerable Frere François Ximenez, élû Archevesque de Tolede.* Il fut d'abord extraordinairement surpris, mais revenant à soi il se contenta de baiser ces Lettres sans les ouvrir, & les rendant à la Reine,

*Madame*, lui dit-il, *ces Lettres ne s'adressent pas à moi*. Il se retira aussi-tost & partit pour son voyage.

La Reine qui connoissoit parfaitement son merite & sa capacité, & qui estoit persuadée qu'il ne lui manquoit aucune des qualitez necessaires pour soûtenir la premiere dignité de l'Eglise d'Espagne; fut tout à-fait édifiée de lui trouver l'esprit aussi humble qu'il estoit grand. Elle dépêcha aussi-tost aprés lui plusieurs Seigneurs de la Cour pour tâcher de lui persuader de recevoir cette importante charge. Mais estant arrivez à son Couvent ils ne l'y trouverent pas, il avoit passé outre & continuoit son chemin en grande haste, lors qu'il fut rencontré par ces mesmes Seigneurs qui l'avoient suivi, & qui estant bien montez n'eurent pas beaucoup de peine à joindre un homme qui marchoit à pied, qui estoit chargé d'habits pesans; & qui estoit affoibli par le jeûne du Carême que l'on pratiquoit encore en ce tems là avec une austerité toute autre que l'on ne fait aujourd'hui.

Ils n'épargnerent rien pour lui persuader de se rendre au choix que le Pape & la Reine avoient fait de lui. Mais soit que Ximenez qui faisoit profession de la pieté la plus scrupuleuse, se crût

veritablement indigne de l'Archevesché de Tolede, ou qu'il fust persuadé que sa resistance seroit vaine, & qu'il le recevroit enfin avec d'autant plus de gloire qu'il auroit fait plus de difficulté de l'accepter, tous leurs efforts furent inutiles; & il falut un commandement exprés du Pape pour l'obliger d'accepter une charge qui faisoit l'objet de l'ambition des plus grands Seigneurs du Royaume.

Il fit mesme quelque chose de plus; car lors qu'il falut donner son consentement, il ne le fit qu'à deux conditions; l'une que pour quelque consideration que ce pust estre il ne quitteroit jamais l'Eglise de Tolede qu'on le forçoit, pour ainsi dire, d'épouser: L'autre, qu'il ne consentiroit jamais qu'on imposast un sol de pension sur cet Archevesché l'un des plus riches de toute la Chrestienté, ni qu'on donnast la moindre atteinte aux libertez & aux immunitez de son Eglise. La Reine lui promit tout ce qu'il voulut; mais cela n'empescha pas que le Roy Catholique, qui ne se croyoit pas obligé par les promesses de la Reine, & qui n'estoit pas fort scrupuleux à garder les siennes, ne fist depuis la mort de cette Princesse tous ses efforts pour y donner atteinte; mais il rencontra un Prelat fer-

me qui l'obligea à garder les paroles qu'on lui avoit données. L'acceptation que fit Ximenez de l'Archeveſché de Tolede, fut auſſi-toſt ſuivie de ſon Sacre. Il ſe fit avec toute la magnificence poſſible dans une Egliſe de ſon Ordre à Taraçone: Elle eſtoit parée des plus riches meubles de la Couronne, tous les Grands de Caſtille & d'Arragon y accompagnerent leurs Majeſtez Catholiques & lui baiſerent les mains l'un aprés l'autre à l'imitation du Roy & de la Reine qui, ſuivant la coutume de ce tems-là, leur en avoient donné l'exemple.

C'eſt ainſi que Ximenez fut élevé à la premiere dignité Eccleſiaſtique de l'Eſpagne, & l'on peut meſme dire de la Monarchie, car enfin l'autorité de l'Archeveſque de Tolede eſt preſque égale dans l'Egliſe & dans l'Etat. Dans toutes les affaires qui ſe traittent au Conſeil il opine immediatement aprés le Roy; il eſt Grand Chancelier & Primat d'Eſpagne, & l'on ne fait rien d'important ſans le conſulter, ſes revenus ſont ſi conſiderables quil paſſe pour le plus riche particulier du Royaume. Tant que l'élection a eu lieu ce ſiege a toûjours eſté rempli par des hommes d'une grande naiſſance ou d'un merite extraordinaire. C'eſtoit mê-

me l'usage du tems des Gots, & c'est en partie ce qui a donné lieu à tant de Conciles qui ont esté tenus à Tolede. Les Maures ayant esté chassez des deux Castilles, Alphonse VI. qui avoit conquis sur eux la ville de Tolede, y rétablit la Primatie par l'autorité du S. Siege, il rendit à cette Eglise ses anciens revenus, il y ajoûta plusieurs Fiefs, un grand nombre de Benefices, & mesme une partie du Domaine des Rois qu'il venoit de reconquerir. Ces liberalitez rendirent cette Eglise si riche & si considerable que les Rois de Castille & d'Arragon briguoient comme à l'envi l'Archevesché de Tolede pour les Princes leurs enfants; enfin les Archevesques furent si puissans que leur grandeur devint suspecte aux Rois de Castille. Ce fut ce qui porta le Cardinal de Mendoza à donner à la Reine le conseil dont on a parlé.

Quoique par son élevation à l'Archevesché de Tolede Ximenez fust devenu l'un des plus riches Prélats de la Chrétienté, il ne changea presque rien à sa premiere façon de vie, soit qu'il ne voulust pas passer tout d'un coup d'une extremité à l'autre, ou qu'il fust persuadé que les Evesques d'Espagne accoutumez à vivre avec beaucoup de magnificence,

lui fourniroient bien-tost par leurs plaintes l'occasion de changer de conduite, sans qu'on lui en pust faire aucun reproche, ou que lui estant de la derniere importance de ménager l'estime de la Reine, il attendit que cette Princesse qui aimoit l'éclat, le pressast elle-mesme de vivre d'une maniere plus magnifique.

Ainsi, quoique par tout où il accompagnoit la Reine, on eust soin de lui retenir toûjours de grands appartemens, il ne se reservoit en effet qu'une chambre dont les murailles estoient toutes nuës & sans tapisserie en yver comme en été; il y faisoit mettre pour tous meubles une table sans tapis, deux chaises, un lit de trois ais sur trois traiteaux, une paillasse piquée sans matelas & sans draps. Il se couchoit & se levoit toûjours sans vouloir estre servi de personne; il ne portoit point de linge, & ne quittoit jamais l'habit de son Ordre, pas mesme la nuit pour se reposer: outre les jeûnes prescrits par l'Eglise, qu'il observoit avec beaucoup d'austerité, il pratiquoit avec exactitude ceux qui estoient ordonnez par la Regle & les Constitutions de son Ordre, les autres jours il gardoit inviolablement tout ce que l'Eglise prescrit touchant la temperance & la fru-

galité des Evesques. On ne lui servoit d'ordinaire qu'un seul plat de viande des plus communes, & si l'on s'avisoit de lui servir quelque chose de plus delicat & de mieux apresté, il l'envoyoit aussi-tost aux malades du lieu sans y toucher.

Outre quelques seculiers qu'il jugea necessaires pour les bas offices de sa maison, il ne prit pour ses Aumôniers & ses Chapelains qu'un assés bon nombre de Religieux de son Ordre des plus graves & des plus pieux, il recitoit avec eux l'Office divin & faisoit tous les exercices qu'il avoit coûtume de faire dans le Cloistre. Son dessein encore estoit de s'en servir pour l'accompagner dans les visites qu'il avoit resolu de faire dans tout le Diocése de Tolède dés qu'il seroit en estat d'aller prendre lui-mesme possession de cette premiere Eglise d'Espagne, & pour confesser, prescher & faire toutes les instructions qu'il jugeroit necessaires à l'édification du peuple : Son écurie consistoit en une mule dont il se servoit quelquefois pour se soulager dans ses voyages qu'il faisoit toûjours à pied comme tous ceux qui l'accompagnoient : c'estoit-là toute sa maison, tout son équipage & tout son train. Il ne voulut pas seulement entendre parler de Chambelans, de Maî-

Alvar Gomez. Liv. 1.

tres d'Hostel, d'Ecuyers, de Gentils-hommes, de Pages & de Laquais, quoique tous ces Officiers eussent esté ordinaires aux Archevesques de Tolede ses prédecesseurs. Il parloit au contraire avec un extrême mépris de cette pompe séculiere, & disoit hautement qu'un Evesque qui se reconnoissoit Ministre de Jesus-Christ pauvre, devoit faire gloire d'imiter sa pauvreté, & non pas disputer de la vanité & du faste avec les Grands du monde.

Pour ce qui est de son revenu, toutes les dépenses superfluës estant retranchées, & le bien de ce riche Archevesché estant administré avec beaucoup d'économie, aprés en avoir pris ce qui estoit necessaire pour sa personne & pour sa maison, il employoit le reste à secourir un nombre presque infini de pauvres.

Si Ximenez eust toûjours continué à vivre de la sorte, il seroit encore aujourd'hui la regle des plus saints Evesques, comme il passe, sans contredit, pour le modele des plus grands politiques; mais la verité qui doit faire le principal caractere de l'Histoire, oblige d'avoüer qu'il se fit en lui un changement des plus extraordinaires. Ximenez qui dans toutes ses actions n'avoit jusqu'alors paru occupé

que

que des ſentimens de la pieté la plus exacte, ne parut plus rempli du moins à l'exterieur que des idées qui tendoient à ſa propre grandeur & à l'agrandiſſement de la Monarchie d'Eſpagne. Il ne ſe ſouvint preſque plus de la mediocrité de ſa naiſſance, il ne parut plus ſi attaché aux devoirs de l'eſtat Religieux qu'il avoit embraſſé, & ne s'occupa pas autant qu'il le devoit de ceux de l'Epiſcopat dont il devoit faire toute ſa gloire. Le ſoin des affaires politiques prit la place de ces ſaintes occupations. L'ambition parut ſa paſſion dominante, & il n'égala pas ſeulement ſes prédeceſſeurs en magnificence, mais il les ſurpaſſa de beaucoup; ce n'eſt pas qu'on lui puiſſe reprocher aucun de ces défauts groſſiers qui ont deshonoré tant de grands hommes, au contraire il fit toûjours profeſſion d'une haute probité; il aima la juſtice juſqu'à l'excés, & l'appuya toûjours de toute ſon autorité; il ne ſe laſſa jamais d'eſtre le protecteur des pauvres, des gens de bien & de tous ceux qu'il ſçavoit eſtre injuſtement opprimez: l'on ne peut pas meſme nier qu'il n'ait fait de fort grandes choſes pour la gloire de l'Egliſe & de la Religion. Mais tout cela ſe faiſoit avec un air de faſte & de grandeur qui faiſoit bien

connoiſtre qu'il ne travailloit que pour la ſienne, & qu'il n'avoit point d'autre deſſein que celui de s'immortaliſer. On peut dire qu'il y a réüſſi mieux que perſonne, puiſqu'il paſſe encore aujourd'hui pour le plus grand génie & le plus heureux politique qui ait jamais gouverné l'Eſpagne.

Mais le changement dont on vient de parler n'arriva pas tout d'un coup : voici quelle en fut la cauſe ou le prétexte. La maniere dont Ximenez continuoit de vivre aprés ſon élevation à la premiere Dignité Eccleſiaſtique de l'Eſpagne, déplut également aux Grands & aux Eveſques qui ſe trouvoient alors à la Cour. Comme le choix que la Reine en avoit fait y avoit été fort mal reçû de tous les Grands qui avoient prétendu à l'Archeveſché de Tolede, ils ne manquerent pas d'interpreter toutes ſes actions en mauvaiſe part & d'en faire la peinture du monde la plus odieuſe; ils publierent auſſi toſt qu'il n'avoit d'un Eveſque que le ſul nom, & qu'il n'avoit pas meſme voulu en prendre l'habit; ils appellerent la frugalité de ſa table une meſquinerie honteuſe; l'épargne qu'il faiſoit de ſon revenu pour les pauvres, l'effet d'une avarice ſordide; ſon exactitude dans les exercices de ſa

charge, un avilissement de l'Episcopat ; & enfin sa modestie & sa moderation, une lascheté & une bassesse.

La Reine voyoit avec peine que la malignité des Grands de Castille se servist de ces vains prétextes pour obscurcir un mérite qu'elle connoissoit mieux que personne. Elle n'ignoroit pas que tous ces reproches retomboient tacitement sur elle, puisque tout le monde sçavoit qu'elle n'avoit consulté qu'elle-même pour faire le choix de Ximenez qu'on s'efforçoit de faire passer pour extravagant. Mais comme elle connoissoit parfaitement l'extréme attachement qu'avoit l'Archevesque de Tolede à ses propres sentimens lorsqu'il les croyoit conformes à la justice & à la pieté, elle appréhenda de se commettre inutilement si elle entreprenoit de lui persuader de vivre d'une maniere un peu plus conforme à l'usage & aux coûtumes de son siécle. L'expédient qu'elle prit dans cette conjoncture fut d'en écrire au Pape, & de le prier d'ordonner à Ximenez de vivre d'une maniere un peu plus conforme à celle de ses prédecesseurs, dont plusieurs avoient passé pour de tres-grands Evesques, quoiqu'ils eussent donné quelque chose à leur Dignité de Primats de toute l'Espagne.

& qu'ils eussent esté tres-éloignez de la vie pauvre & resserrée dont Ximenez faisoit profession.

Le Pape qui avoit beaucoup plus des sentimens d'Alexandre le Grand, dont il avoit affecté de prendre le nom, que de ceux de saint Pierre dont il estoit le successeur, ne manqua pas d'écrire à Ximenez un Bref tout à fait conforme aux intentions de la Reine. Il contenoit en substance, que quoiqu'il condamnast comme lui ces Prélats qui paroissoient plustost des Gouverneurs de Province, que des successeurs des Apostres ; il souhaitoit pourtant qu'il se souvinst qu'estant Archevesque, & Archevesque de Tolede, il y avoit quelque bienséance à garder pour soutenir la Dignité du premier Evêque de toute l'Espagne ; que la vie pauvre dont on lui avoit écrit qu'il faisoit profession y estoit mal propre ; que ses prédecesseurs, entre lesquels il y avoit eu de fort grands Evesques, n'avoient pas vécu de la sorte ; qu'il devoit se souvenir que nous n'estions plus au tems de ces grands Saints dont la sainteté estoit soutenuë par les miracles ; que les Chrétiens des derniers siécles estoient devenus foibles, qu'ils avoient besoin de quelque chose qui frapast leurs sens, pour rendre

Il est datté du 15. Septemb. 1496.

aux Evesques tout le respect qui est dû à leur caractere ; qu'il avoit appris avec douleur qu'on avoit pris sujet de sa maniere de vivre de le décrier par toute l'Espagne, & de l'accuser d'une conduite basse & injurieuse à son caractére ; que ces reproches retomboient sur la Reine Catholique, qui l'avoit choisi, & sur lui-même qui avoit approuvé & confirmé son choix ; qu'enfin de peur qu'en laissant à sa disposition de quitter ou de continuër sa premiere façon de vie, il ne prist le parti de la continuër, il l'avertissoit de la changer, & de vivre à l'avenir d'une maniere plus conforme au rang qu'il tenoit dans l'Eglise & dans l'Etat.

Ximenez qui estoit apparemment plus embarrassé que personne du genre de vie qu'il avoit embrassé, & qui n'attendoit peut estre qu'un prétexte pour le quitter, obeït sans delai aux ordres du Pape, tout changea chez lui en fort peu de tems, ses meubles, son train, sa table, tout devint magnifique, & s'il n'égala pas la magnificence de ses prédecesseurs, il ne s'en éloigna pas beaucoup : ce reste de modération, qui regardoit particulierement ses habits & sa personne ne dura que jusqu'à la mort de la Reine Catholique. Depuis ce tems-là il s'abandonna tout à fait à son genie,

Alvar. Gomez liv. 1.

qui estoit naturellement magnifique ; il traita tous les Grands de Castille avec la derniere hauteur, & parut toûjours beaucoup plus occupé du dessein de se faire craindre, que de celui de se faire aimer.

Cependant sa faveur augmenta à proportion du rang où il avoit esté élevé. La Reine ne mit plus de bornes à sa confiance, ni à l'autorité qu'elle lui donna. Comme il estoit Chef du Conseil d'Etat, il y estoit maistre absolu de toutes les Déliberations ; & quoique la Reine parust disposer de toutes choses, c'estoit en effet Ximenez qui en avoit la disposition. Enfin il devint si necessaire à cette Princesse, que ne pouvant obtenir d'elle la permission d'aller prendre possession de son Eglise, il fut obligé de la faire prendre par des Procureurs qu'il envoya exprés sur les lieux.

Il leur donna pour Adjoins des gens d'une sagesse & d'une fidelité reconnuë. Il les chargea de faire prester le serment en son nom à tous les Gouverneurs & à tous les Officiers commis pour l'administration de la Justice Ecclesiastique & Seculiere, de les confirmer ou mesme de les changer, s'il y avoit des plaintes contre-eux qui fussent bien verifiées, il leur recommanda sur toutes choses d'agir de

telle ſorte que tout le monde puſt eſtre perſuadé de l'extrême amour qu'il avoit pour la juſtice, de ſon zele pour la Diſcipline de l'Egliſe & pour tout ce qui pourroit contribuer à la felicité publique. Il s'attacha de ſon coſté à bien convaincre la Cour qu'il n'accorderoit jamais rien à la recommandation, & que la voye du merite eſtoit la ſeule par où l'on pourroit parvenir aux charges & aux dignitez qui dépendoient de lui. Ce fut ce qui donna lieu à l'hiſtoire que l'on va raconter.

De toutes les charges qui dépendent de l'Archeveſque de Tolede, la plus conſiderable pour l'honneur & pour le revenu eſt le Gouvernement de Carçola composé de pluſieurs Villes & Villages. Dom Rodrigue Ximenez Archeveſque de Tolede l'avoit conquis ſur les Maures, & le Roy Ferdinand III. l'avoit uni au Domaine de cette Egliſe l'an 1231. Le Cardinal de Mendoza en avoit pourvû Dom Pedro Hurtado de Mendoza ſon frere qui en eſtoit en poſſeſſion; il eſtoit tel qu'il faloit eſtre pour obtenir toutes choſes de Ximenez, il faiſoit profeſſion de la plus haute probité, & tout le pais le loüoit de ſa moderation & de ſa juſtice; de plus comme le nouvel Archeveſque

devoit toute son élevation au Cardinal son frere, il n'y avoit point d'apparence que Ximenez voulust lui oster son Gouvernement pour le donner à un autre; cependant par une défiance à contre-tems il pria ses parens de s'adresser à la Reine, & d'obtenir d'elle une recommandation ou plustost un ordre à l'Archevesque de le continuer dans sa charge. La Reine leur permit de l'aller demander de sa part à Ximenez. Ils y furent, ils lui parlerent du merite de leur parent, & ils le firent ressouvenir des obligations qu'il avoit au Cardinal de Mendoza, mais ils ajoûterent en termes un peu trop forts, que la Reine vouloit qu'Hurtado fust confirmé dans son Gouvernement, & qu'elle n'entendoit pas qu'il fust donné à un autre.

Ximenez comprit aussi-tost que s'il ne desacoûtumoit le monde de ces sortes de recommandations qui valent des commandemens, il n'auroit jamais rien à sa disposition, & qu'en donnant ainsi tout ce qui dépendroit de lui, on ne lui en auroit que peu ou point du tout d'obligation; cela ne convenoit point aux vûës qu'il avoit de se faire des creatures. Ainsi quoique son premier dessein eust esté de favoriser Dom Hurtado, il répondit qu'il sçavoit mieux que personne les intentions

de la Reine, qu'en lui donnant l'Archevesché de Tolede elle lui avoit laissé la disposition libre de tout ce qui en dépendoit; qu'il lui rendroit compte de toutes choses, que cependant il avoit ses vûës pour le Gouvernement de Caçorla comme ils avoient eu les leurs. Ceux à qui il fit cette réponse en furent extrémement choquez, ils furent aussi-tost la rapporter à la Reine; ils tascherent de l'irriter contre lui en l'accusant d'ingratitude & d'une arrogance insupportable dans un homme qui seroit encore dans l'obscurité d'une Cellule si la Reine ne l'en avoit tiré. Cette sage Princesse les écoûta sans s'émouvoir, & comme elle estoit persuadée de l'attachement de Ximenez, elle ne témoigna jamais que la liberté dont il avoit usé lui eust déplu.

La Cour n'en usa pas de mesme, l'on parla du peu d'égard qu'il avoit eu pour la recommandation de la Reine comme d'une insolence punissable, & il n'y eut personne qui ne regardast deslors Ximenez comme un homme inflexible, de la fierté duquel on auroit beaucoup à souffrir.

Quelque tems aprés l'Archevêque estant allé au Palais, il y rencontra Dom Hurtado, il remarqua qu'il se détournoit pour

ne le pas saliier & qu'il taschoit d'éviter sa rencontre; il le suivit, le salüa, & haussant la voix il l'appella Gouverneur de Caçorla, puis s'approchant de lui il lui dit: *Presentement que je puis disposer de vostre Gouvernement je vous y rètablis avec joye, je n'ay pas voulu que d'autres que moy eussent part à la justice que j'estois résolu de vous rendre, je suis bien aise de trouver en vous un honneste homme & un ami, & de suivre mon inclination en satisfaisant à ma conscience. Continuez à servir le Roy, le public & vostre Archevesque comme vous l'avez fait jusqu'à present, & soyez persuadé que la grace que je vous fais est la moindre que je voudrois vous faire.*

Il lui parla ensuite avec tant de reconnoissance des obligations qu'il avoit au feu Cardinal de Mendoza son frere, & avec tant de veneration pour sa memoire, qu'il effaça entierement la mauvaise opinion que Dom Hurtado avoit conçuë de lui, il fût toûjours tres attaché à l'Archevesque, & l'Archevesque l'aima & l'estima toute sa vie.

Ximenez fut ensuite trouver la Reine, il lui dit qu'il avoit satisfait à ses intentions, qu'il venoit de donner à Dom Hurtado le Gouvernement de Caçorla, & qu'il avoit crû qu'en rendant ce qu'il

devoit à la recommandation de Sa Majesté, Elle ne trouveroit pas mauvais qu'il fist les choses d'une maniere qui convinst à sa dignité. La Reine lui répondit qu'il lui avoit fait plaisir, & que Dom Hurtado avoit un merite qui ne permettoit pas de le negliger. Cette démarche fit cesser les murmurs de la Cour, mais elle n'empescha pas qu'on ne regardast Ximenez comme un homme severe & sans égards, & qui ne permettoit pas qu'on donnast des bornes à son autorité.

Dans le changement que Ximenez avoit fait à sa premiere façon de vie, il n'avoit pas jugé à propos de renvoyer dans leurs Couvens les Religieux de son Ordre qu'il avoit logez dans son Palais, & qui faisoient partie de sa famille; il ne fut pas long-tems sans avoir lieu de s'en repentir: sa severité l'en fit haïr, & cette haine pensa lui coûter la vie.

Ces Religieux s'estoient imaginez qu'en quittant leurs Convens pour loger dans le Palais de l'Archevesque, ils y vivroient plus à leur aise, & y joüiroient d'une liberté plus grande qu'ils n'en pourvoient esperer en continuant de vivre sous la conduite de leurs Superieurs ordinaires. Ils avoient mesme supposé que quand il leur faudroit souffrir quelque

choſe de l'humeur ſevere de Ximenez, qu'ils connoiſſoient entierement oppoſé au libertinage dont ils ſe flattoient, ils en ſeroient avantageuſement recompenſez par la part qu'il ne manqueroit jamais de leur donner aux affaires publiques, & aux Prelatures de Caſtille. Sur cette ſuppoſition ils avoient déja partagé entr'eux les meilleurs Eveſchez du Royaume, & les plus moderez croyoient faire beaucoup de ſe contenter des premieres charges de leur Ordre.

Il arriva cependant tout le contraire de ce qu'ils s'eſtoient imaginez: Ximenez les obligea de vivre dans ſon Palais d'une maniere plus exacte & plus retirée qu'ils n'auroient fait dans les Couvens les mieux reglez. Bien loin de leur donner part aux affaires publiques, il ne leur communiquoit pas meſme les ſiennes, & il paroiſſoit ſi éloigné de les tirer de leur eſtat pour les élever aux Prelatures de Caſtille, que lors qu'il en avoit vaqué quelqu'une, perſonne n'avoit eſté aſſez hardi pour lui en faire la propoſition. Il vivoit d'ailleurs avec eux d'une maniere ſi ſerieuſe & ſi reſervée, qu'aucun n'oſoit prendre en ſa preſence la moindre de ces petites libertez qui ſont ſi ordinaires parmi les Religieux.

Leurs esperances ainsi frustrées, ils tomberent dans un desespoir qui ne se peut mieux exprimer que par les effets funestes qu'il produisit. Leur mécontentement commença à éclater par des plaintes & des murmures, ces murmures furent suivis d'assemblées secrettes, & ces assemblées de complots. Mais ils ne furent pas long-tems sans s'appercevoir que toutes les mesures qu'ils pourroient prendre pour se veeger de Ximenez seroient inutiles s'ils ne trouvoient le moyen d'engager tous les Cordeliers de Castille dans leur ressentiment.

Ils le chercherent long-tems inutilement, & ils desesperoient déja de reüssir contre un Ministre si éclairé & dont l'autorité estoit si bien affermie, lors qu'ils découvrirent tout à propos que Ximenez qui connoissoit mieux que personne le besoin qu'avoit l'Ordre de Saint François d'une bonne reforme, avoit en effet formé le dessein de la procurer. Ils sçûrent de plus que son projet alloit jusqu'à faire l'union des Cordeliers Conventuels avec les Observantins, c'est à dire, à dépoüiller les premiers de leurs revenus, & à les soumettre à des austeritez ausquelles ils n'avoient point pretendu de s'engager quand ils avoient fait Profession; Que

pour venir plus facilement à bout de l'un & de l'autre, il avoit déja pris des mesures pour se faire nommer par le Pape Commissaire General pour la reforme de l'Ordre de Saint François dans les Etats de leurs Majestez Catholiques, & ils ne doutoient point qu'il n'en vînt aisément à bout si la Reine en faisoit la demande, comme il estoit indubitable qu'elle la feroit, si Ximenez qui avoit un pouvoir absolu sur l'esprit de cette Princesse, lui en faisoit la moindre instance.

Il n'est pas aisé de sçavoir comment ils purent découvrir tant de particularitez, Ximenez estant de tous les Espagnols qui sont naturellement secrets, le plus caché & le plus impenetrable. Quoi qu'il en soit, ce dessein de Ximenez n'eut pas plustost esté publié dans les Maisons de l'Ordre, qu'au seul nom de reforme tous les Cordeliers se soûleverent: Les plaintes & les emportemens contre Ximenez devinrent la matiere ordinaire de leurs entretiens, ils ne parloient à leurs devots & à leurs devotes que de son orgueil & de son ambition qu'ils pretendoient estre sans bornes; de ses entreprises qu'ils traittoient d'insoutenables, de son ingratitude à l'égard de son Ordre qu'ils publioient avoir esté jusqu'à le

décrier à la Cour & à faire perdre à la Reine l'estime & la bonne volonté qu'elle avoit pour lui ; ils exageroient ensuite sa dureté à l'égard de ceux de son Ordre qu'il traittoit comme des esclaves dans son Palais, & à l'égard de son sang, puisque son propre frere n'y étoit pas mieux traitté que les autres. Ils faisoient par tout des railleries sanglantes, sur ce qu'il avoit attendu à procurer la reforme de son Ordre que son élevation à l'Archevesché de Tolede l'eust exemté des rigueurs & des austeritez ausquelles il pretendoit assujettir les autres. Enfin ils n'épargnerent rien pour le faire passer pour un hypocrite, qui n'avoit qu'une fausse apparence de vertu, & qui estoit dans le fond le plus scelerat de tous les hommes.

Le peu de mesures que gardoient les Cordeliers en publiant de pareilles calomnies, & la temerité qu'eurent quelques-uns d'en faire la matiere de leurs Sermons, & d'en entretenir leur auditoire, les rendirent si publiques, que Ximenez en fut averti : Il en tira aussitost trois consequences, l'une que son dessein estoit éventé, l'autre qu'il le faloit soûtenir hautement & employer tout son credit pour le faire réüssir ; la troi-

siéme qu'il n'y avoit pas un moment de tems à perdre, & que pendant que les Cordeliers exhaleroient leur bile en publiant contre lui des calomnies qui se détruisoient d'elles mesmes, il faloit prendre du costé de Rome & de leurs Majestez Catholiques, des mesures si sûres, que tout l'Ordre des Cordeliers fust hors d'estat de les rompre lors qu'elles seroient venuës à leur connoissance.

Comme Ximenez estoit le plus ardent de tous les hommes dans l'execution de ce qu'il avoit une fois resolu, il representa avec tant de force à leurs Majestez Catholiques le bien qui reviendroit à l'Eglise & à l'Estat de la reforme de l'Ordre de Saint François, qu'il en obtint tout ce qu'il voulust. Cela consistoit en deux choses, à l'appuyer en Espagne de toute leur autorité, & à Rome du credit qu'ils avoient auprés du Pape pour obtenir de Sa Sainteté une Commission extraordinaire pour la reforme de tous les Ordres Religieux dans les Estats de leurs Majestez. Ximenez avoit jugé à propos de solliciter ainsi la reformation de tous les Ordres pour éloigner le soupçon qu'il eust entrepris celle des Cordeliers en particulier pour se venger des injures qu'il en recevoit tous les jours,

comme il sçavoit qu'ils avoient fait dessein de le publier.

La Reine en écrivit aussi-tost à son Ambassadeur à Rome, & lui ordonna de demander en son nom à Sa Sainteté pour Ximenez la commission dont il s'agissoit, & de n'épargner rien pour l'obtenir, la chose estant d'une égale importance pour le bien de l'Eglise & de l'Etat.

Mais Ximenez s'estoit trompé en supposant que sa patience & sa dissimulation endormiroient les Cordeliers, & que tous leurs efforts n'aboutiroient enfin qu'à des déclamations inutiles qui ne l'empescheroient pas d'executer ses desseins. Les Conventuels ne s'estoient pas contentez de prévoir ce qu'il devoit faire du costé de Rome, ils l'avoient prevenu & écrit au long à leur General des mesures que Ximenez devoit prendre pour obtenir du Pape une Commission des plus amples pour la reforme de son Ordre dans les Etats de leurs Majestez Catholiques : Ils l'avertissoient qu'il n'y avoit point de tems à perdre, qu'il faloit le prevenir & s'opposer incessamment à l'expedition de la Commission. Ils lui representoient ensuite que l'entreprise alloit directement contre le plus incontestable de tous ses droits qui con-

ſiſtoit à reformer l'Ordre dont il eſtoit le Chef, & que ſi une pareille reforme avoit à ſe faire, ce devoit eſtre par ſes ordres & de ſon autorité : Cette démarche faite à propos penſa renverſer le projet de Ximenez, & l'euſt en effet infailliblement ruïné, ſi le General par des emportemens à contre-tems ne ſe fût décredité lui-meſme. Ils lui manderent encore que s'il voyoit Sa Sainteté perſuadée que leur Ordre euſt beſoin de reforme, il s'offriſt de la faire lui-meſme, & d'entreprendre pour cela tout exprés un voyage en Eſpagne ; que la demande eſtoit trop juſte pour lui eſtre refuſée, que Ximenez lui-meſme n'oſeroit s'y oppoſer, ou que s'il l'entreprenoit il n'en faudroit pas davantage pour perſuader tout le monde qu'il n'agiſſoit pas en cette occaſion par des motifs auſſi épurez qu'il pretendoit le faire croire.

Le General des Cordeliers approuva les avis qui lui eſtoient venus d'Eſpagne, & il les executa ponctuellement : Il pouſſa meſme la politique plus loin, car dans une audiance extraordinaire qu'il obtint du Pape, il repreſenta à Sa Sainteté qu'il s'eſtoit gliſſé pluſieurs deſordres dans ſon Ordre qui demandoient une promte reforme, qu'il n'avoit par voulu l'entre-

prendre ſans avoir pris les ordres de Sa Sainteté, & ſans avoir obtenu d'Elle tout le pouvoir dont il pourroit avoir beſoin dans une entrepriſe où il prevoyoit qu'il trouveroit des obſtacles qui ne ſe pourroient ſurmonter que par une autorité auſſi grande & auſſi univerſellement reſpectée que celle du ſucceſſeur de Saint Pierre & du Vicaire de Jesus-Christ: & il conclut enfin, en diſant que comme il eſtoit perſuadé que les Cordeliers d'Eſpagne avoient plus beſoin de reforme que les autres, c'eſtoit par eux qu'il pretendoit commencer, & que ſi Sa Sainteté l'agréoit, il eſtoit reſolu de partir au pluſtoſt pour l'execution d'un deſſein qui lui paroiſſoit également important à l'honneur de l'Egliſe & à celui de ſon Ordre en particulier.

Le Pape approuva en general le deſſein de réformer l'Ordre de Saint François, il demeura d'accord en particulier que ce deſſein regardant particuliérement les Conventuels, il ne ſe pouvoit mieux executer que par celui qui en eſtoit le Chef; il témoigna enſuite qu'on lui feroit plaiſir de commencer par un païs auquel il devoit ſa naiſſance & ſon éducation; il permit au Général de partir quand il lui plairoit, & ordonna qu'on lui expediaſt

tous les Brefs dont il pourroit avoir besoin.

Les choses estoient en cet estat lorsque l'Ambassadeur d'Espagne fut à l'Audiance en execution des ordres de la Reine Catholique : mais il fut bien surpris lorsqu'aprés avoir exposé sa Commission au Pape, Sa Sainteté lui répondit qu'Elle avoit esté informée d'ailleurs du besoin qu'avoient les Cordeliers d'Espagne d'une promte réforme, qu'Elle avoit donné sur cela ses ordres à leur General, & qu'il devoit partir au premier jour pour les aller executer. Cette réponse à laquelle l'Ambassadeur ne s'attendoit pas le surprit sans le déconcerter ; Il répondit à Sa Sainteté, que le General des Cordeliers ne manquoit pas d'occasions d'exercer son zele dans les autres Etats de la Chrestienté où l'on sçavoit que ses Religieux n'estoient pas mieux reglez que dans ceux de Sa Majesté Catholique ; qu'ainsi on lui feroit apparament plaisir de lui épargner un voyage aussi long & aussi penible que celui d'Espagne ; que Sa Sainteté n'avoit pour cela qu'à addresser à l'Archevesque de Tolede la Commission pour la réformation des Ordres Religieux, que ce Prelat estoit d'autant plus propre à executer avec succez

celle des Cordeliers qu'il estoit de leur Ordre, que tout le monde reconnoissoit en lui un merite & un genie extraordinaire capable de faire réüssir les affaires les plus difficiles, & qu'il s'estoit acquité depuis peu parmi eux de la charge de Provincial d'une maniere qui lui avoit acquis toute la réputation necessaire dans une pareille conjoncture ; que ses grandes qualitez soûtenuës de la faveur & de l'autorité de la Reine Catholique dont ce Prelat possedoit la confiance, ne laissoient aucun lieu de douter que de tous les sujets qu'on pourroit choisir, il ne fust le plus propre à s'acquiter à la satisfaction de Sa Sainteté de la Commission qu'il lui plairoit de lui adresser.

Le Pape demeura d'accord de tout ce que l'Ambassadeur avoit dit à l'avantage de Ximenez ; mais il ajoûta que les Cordeliers Conventuels qui avoient le plus besoin de réforme, estoient en plus grand nombre & plus puissans que les Observantins parmi lesquels l'Archevêque de Tolede avoit esté élevé, que la jalousie qui regnoit depuis si long-tems entre ces deux branches de l'Ordre de S. François les empêcheroit infailliblement de se soûmettre aux Reglemens faits par un Observantin, ou que ne s'y soûmet-

tant qu'à regret, ils secouëroient le joug à la premiere occasion qui s'en presenteroit, & rendroient inutiles tous les soins qu'on auroit pris de les réformer. Que cet inconvenient ne se rencontroit pas dans la personne du General qui estoit prest de partir pour l'Espagne, qu'il avoit mesme un avantage que l'Archevêque de Tolede ne pouvoit avoir, qui consistoit en ce que ses successeurs se croiroient obligez de maintenir l'ouvrage de leur prédecesseur, & de faire subsister une réforme qui seroit émanée de leur autorité, qu'il s'ensuivoit de là que le General estoit le sujet le plus propre qu'on pust employer pour faire la réformation dont il s'agissoit, que pour ce qui estoit de l'autorité de la Reine dont il demeuroit d'accord que l'intervention estoit absolument necessaire pour le bon succés de la réformation, il estoit trop persuadé de sa pieté pour douter qu'elle ne l'employast toute entiere à faire réüssir un dessein où l'Etat & l'Eglise estoient également interessez, qui que ce fust qui eust la commission de l'executer, pourvû qu'il fust appuyé de l'autorité du Saint Siege.

L'Audiance finit de la sorte ; l'Ambassadeur qui connoissoit l'humeur du

Pape infiniment ennemi des repliques, ne jugea pas à propos de lui faire de nouvelles instances qui n'auroient servi qu'à l'affermir dans son premier dessein. Il en écrivit en ce sens à la Reine Catholique; comme elle avoit des interests plus considerables à ménager avec le Pape, elle ne crut pas devoir se commettre avec lui pour une affaire qui dans le fonds lui estoit tout-à-fait indifferente, & dans laquelle elle ne s'estoit engagée que parce que Ximenez la lui avoit representée plus facile qu'elle ne s'estoit trouvée en effet.

C'est ainsi qu'elle lui en parla en lui communiquant la réponse de l'Ambassadeur. Ximenez qui n'avoit pas de plus grand interest que de ménager l'esprit de la Reine, feignit de prendre la chose avec la même indifference qu'elle la prenoit, & se contenta de répondre à cette Princesse, que la connoissance qu'il avoit du besoin qu'avoit l'Ordre de S. François d'une bonne & promte réforme, l'avoit obligé de prier Sa Majesté d'employer son autorité pour la procurer, mais que dans le fonds il demeuroit d'accord qu'il estoit fort indifferent par qui elle se fist.

Mais comme il ne désistoit pas aisé-

ment de ce qu'il avoit une fois résolu, qu'il estoit persuadé d'ailleurs que le voyage du General des Cordeliers en Espagne estoit l'effet d'une collusion toute visible entre lui & les Conventuels pour éluder la réforme qu'il avoit projettée, il s'attacha plus que jamais à ce dessein, & resolut de profiter de toutes les fausses démarches que ce General pourroit faire, soit dans l'execution de sa Commission, soit dans les autres affaires qu'il avoit à traiter.

Les Cordeliers contribuerent eux-mêmes à le fortifier dans ce dessein ; car comme c'estoit une affaire de pique, ils ne purent s'empêcher de lui insulter sur l'avantage qu'ils avoient remporté dans la premiere occasion où il les avoit obligez de se commettre avec lui.

Mais le General des Cordeliers contribüa lui-mesme plus que personne au mauvais succez de son voyage. Ses intrigues & la dépense qu'il avoit faite avoient plus contribué que son merite à l'élever au Generalat, ce n'est pas qu'il manquast de bonnes qualitez, il estoit bien fait, il avoit mesme quelque chose de majestueux dans son air & dans ses manieres, & il parloit d'ailleurs avec une facilité qui imposoit aisément dans les conversations

où

où il ne s'agissoit pas d'affaires importantes ; c'est ce qui fit qu'il réüssit assez bien dans la premiere audiance qu'il eut de leurs Majestez Catholiques. Mais il estoit d'ailleurs peu judicieux, facile à se laisser prévenir, capable des plus grands emportemens, & incapable d'en revenir quand il y estoit une fois tombé.

Ximenez qui excelloit en l'art de connoistre les hommes, s'apperçut bien-tost de ces défauts, & il jugea aussi-tost que ce General se feroit plus de tort à lui-même que tous ceux qui entreprendroient de le traverser ne lui en pourroient faire.

Le General de son costé, qui s'estoit laissé prévenir contre Ximenez par les Observantins & les Conventuels qui étoient également animez contre lui, & qui d'ailleurs estoit encore tout fier de l'avantage qu'il avoit remporté dans la concurrence où Ximenez & lui s'étoient trouvez touchant la Commission de la réforme, en usa d'abord avec la derniere indifference à son égard, de l'indiference il passa au mépris, & du mépris au dessein formé de le perdre dans l'esprit de la Reine, & de ruïner une fortune qui estoit trop bien établie pour ceder à des secousses aussi foibles que celles qu'il estoit capable de lui donner.

La bonne opinion qu'il avoit de lui-même l'empêcha de communiquer ce dessein dont les plus sages de son Ordre n'auroient pas manqué de le détourner. Il demanda une audiance particuliere à la Reine. Il l'obtint & il lui dit qu'il estoit venu tout exprés en Castille pour travailler, suivant les intentions de Sa Majesté, à la réforme generale de l'Ordre de Saint François; qu'il estoit persuadé qu'il ne réüssiroit jamais dans l'execution d'un dessein si difficile si elle ne lui faisoit l'honneur de lui accorder sa protection; qu'il la lui avoit déja demandée au nom de Sa Sainteté en lui rendant ses lettres dans la premiere audiance qu'elle lui avoit fait l'honneur de lui accorder, & qu'il venoit la lui demander encore au nom de tout son Ordre qu'Elle avoit toûjours honoré d'une bienveillance particuliere: Que la persuasion où il estoit de sa haute pieté ne lui laisseroit aucun lieu de douter qu'Elle n'appuyast une si sainte entreprise de toute l'autorité que Dieu lui avoit mise entre les mains, s'il n'avoit esté informé que l'Archevêque de Tolede qui avoit plus de part que personne à l'honneur de sa confiance, estoit resolu de le traverser & de l'obliger de sortir de ses Etats sans

aucun ſuccez : Qu'il ſupplioit Sa Majeſté de lui permettre de lui dire à cette occaſion bien des choſes qui importoient également à ſa gloire, au bien de ſes Etats & au repos de ſa conſcience.

Le General s'arreſta-là, comme pour attendre que la Reine lui permiſt de continuer ; mais comme il vit que cette Princeſſe ſembloit par ſon ſilence lui en donner la permiſſion, il devint plus hardi, & reprenant ſon diſcours où il l'avoit interrompu, il lui dit avec une inſolence qui ne paroiſtroit pas vrai-ſemblable ſi tous les Hiſtoriens ne s'accordoient en la rapportant, que l'Eſpagne qui avoit toûjours eu une ſi haute idée de ſa ſageſſe, n'eſtoit point encore revenuë de l'étonnement où l'avoit jetté le choix que Sa Majeſté avoit fait de Ximenez pour l'élever à l'Archeveché de Tolede, pour le mettre à la teſte de ſon Conſeil, en faire ſon premier Miniſtre & lui confier le ſoin de ſa conſcience : Qu'il n'y avoit perſonne qui ne le jugeaſt également indigne & incapable de tant de grands emplois ; que c'eſtoit un homme ſans naiſſance, ſans éducation & ſans experience, ſans vertu & ſans la capacité neceſſaire pour ſoûtenir le rang où elle l'avoit élevé ; que pour ce qui eſtoit de ſa naiſ-

fance tout le monde sçavoit qu'il n'estoit fils que d'un Receveur des Decîmes de Tordelaguna, c'est-a-dire d'une des plus petites Jurisdictions de la Castille : Que la pauvreté de sa maison & le nombre des enfans dont elle s'estoit trouvée surchargée, l'avoit réduit à aller mandier à Rome un méchant établissement dans lequel il n'avoit sçû se maintenir, son peu d'éducation ne lui ayant pas permis de prendre les mesures d'honnesteté qu'il devoit à l'Archevêque de Tolede son Superieur ; Que son peu de genie & de capacité avoient paru en ce que l'un & l'autre s'estoient trouvez n'avoir aucune proportion avec le grand Vicariat du petit Evêché de Siguença : Que l'impuissance où il s'estoit vû de le soûtenir l'avoit contraint de l'abandonner, & d'aller cacher sa honte dans les Cloistres des Observantins ; Que le manquement des bons sujets estoit l'unique raison qui les avoit portez à l'élever aux charges de Gardien & de Provincial : Que toute son experience se reduisoit à ce qu'il en avoit pû acquerir dans l'exercice de ces deux emplois qui avoient si peu de rapport aux grandes charges ausquelles Sa Majesté l'avoit élevé ; Que la plus grande preuve que l'on eust de sa vertu, consistoit dans

un exterieur morne & ſevere, & dans le refus qu'il avoit fait de l'Archevêché de Tolede; Que le premier eſtoit moins le caractere de la ſainteté que celui de l'hypocriſie; que le ſecond en eſtoit une marque encore plus équivoque, puiſque les gens veritablement vertueux ne cherchoient pas à la verité les honneurs & les dignitez, mais auſſi qu'ils ne les refuſoient pas avec autant d'affectation & de faſte que Ximenez l'avoit fait, lors qu'ils eſtoient offerts ſans qu'on les euſt recherchez: Qu'enfin il avoit donné lui-même une preuve inconteſtable de ſon peu de fermeté & de ſon peu de vertu, en abandonnant la vie reglée & édifiante qu'il avoit continuée pendant quelques mois aprés ſon élevation à l'Archevêché de Tolede, pour en mener une toute faſtueuſe & infiniment éloignée de la Profeſſion Religieuſe qu'il avoit embraſſée.

Si le General euſt eſté moins prévenu de ſa paſſion, il auroit aiſément remarqué ſur le viſage de la Reine les marques de l'indignation que ſon diſcours y avoit excitée, & il ſe ſeroit apperçû en même tems qu'au lieu de nuire à Ximenez il ſe faiſoit à lui-même un tort qu'il ne ſeroit plus en ſon pouvoir de reparer.

Mais la haine qu'il portoit à l'Archevêque ne lui permettant pas de penser à autre chose qu'à lui nuire, il ajoûta que Sa Majesté estoit d'autant plus à plaindre d'avoir donné sa confiance à un homme qui la méritoit si peu, & de l'avoir élevé à une fortune qui ne faisoit que des mécontens parmi les Grands, aussi-bien que parmi ceux qui estoient zelez pour la gloire de Sa Majesté, qu'outre que Ximenez manquoit de toutes les qualitez qui lui estoient necessaires pour répondre à l'estime de Sa Majesté, il avoit tous les défauts qui estoient capables de l'en rendre indigne. Il s'étendit ensuite sur son ingratitude à l'égard de son Ordre; il prétendit qu'il n'avoit rien épargné depuis qu'il en estoit sorti pour le décrier dans le monde & pour lui faire perdre l'estime de Sa Majesté: Il parla satyriquement du dessein qu'il avoit eu de le réformer: Il exagera sa dureté à l'égard de son propre frere auquel il n'avoit encore procuré aucun emploi, quoi qu'il ne manquast pas de merite: Il attribüa à une basse envie de ce qu'il laissoit languir dans l'oisiveté un grand nombre de personnes de son Ordre tres-capables, au lieu de leur procurer les Prélatures d'Espagne dont ils estoient en ef-

ſet très-dignes. Il aſſura que ſon orgueil & ſon ambition l'avoient rendu inſupportable à tous les Grands de Caſtille. Enfin aprés avoir répeté toutes les médiſances dont on a déja dit que les Cordeliers eſtoient les auteurs, il finit ſon diſcours en diſant que la Reine ne pouvoit réparer le tort qu'elle s'eſtoit faite à elle-même en élevant Ximenez à l'Archevêché de Tolede, qu'en l'en dépoüillant & le releguant dans le Cloiſtre d'où elle l'avoit tiré; & il ajoûta que comme il eſtoit ſans naiſſance & ſans appui, il ſuffiroit à Sa Majeſté de le vouloir pour en venir à bout.

Le General ayant ceſſé de parler, la Reine dont l'indignation eſtoit augmentée par la violence qu'elle s'eſtoit faite pour ne le pas interrompre, lui demanda d'un ton où cette indignation paroiſſoit toute entiere : *S'il avoit apporté à l'audiance ce qu'il avoit de bon ſens, & s'il avoit fait reflexion à ce qu'il eſtoit & à ce qu'eſtoit la perſonne devant qui il avoit l'honneur de parler.*

Alors le General qui ſentit le poids de cette demande à laquelle il ne s'eſtoit point attendu, achevant de perdre le reſpect : *Oüi, Madame*, lui dit-il d'un ton élevé, *j'y ai fait reflexion, je ſçai que je*

*parle à la Reine Isabelle qui n'est qu'un peu de cendre & de poussiere comme moi.* En achevant ces paroles il sortit de l'audiance si transporté qu'il fut long-tems sans se reconnoistre.

La Reine qui ne vouloit pas se commettre davantage avec un homme de ce caractere qui n'estoit pas son sujet, ne jugea pas à propos de parler de ce qui s'estoit passé entr'elle & lui ; mais le General par une faute encore plus grande que la premiere, le publia jusqu'à la moindre circonstance, soit qu'il se fist une gloire d'avoir dit à la Reine ce que tout autre que lui n'eust osé lui dire, ou qu'il voulust bien qu'on sçust qu'il ne se réconcilieroit jamais avec Ximenez, & qu'il n'avoit pas tenu à lui de le détruire.

Cependant il n'y eut pas un des amis de l'Archevêque qui ne prist l'alarme, & qui ne lui conseillast d'aller trouver la Reine pour se justifier des calomnies dont on s'estoit efforcé de le noircir dans l'esprit de cette Princesse ; mais soit qu'il les méprisast en effet autant qu'il paroissoit le faire, ou qu'il fust persuadé que sa moderation dans une conjoncture si délicate feroit plus d'effet sur l'esprit de la Reine que l'apologie la plus étudiée,

il continua à la voir à son ordinaire sans que jamais il lui échapast un seul mot pour sa justification. L'évenement fit voir qu'il en avoit mieux jugé que personne, car la Reine de son côté ne lui parla jamais de ce que le General des Cordeliers lui avoit dit à son desavantage, son estime pour lui augmenta au lieu de diminuer, & cette avanture ne servit qu'à convaincre tout ce que Ximenez avoit d'ennemis secrets & declarez, que sa réputation estoit hors d'atteinte à l'égard de la Reine, & que sa fortue estoit trop bien affermie pour pouvoir esperer de la détruire.

Elle ne produisit pas le même effet à l'égard du General des Cordeliers, il acheva de perdre le peu d'estime que l'on avoit pour lui. Tous les Grands, & generalement toutes les personnes de quelque consideration, persuadez qu'ils faisoient plaisir à la Reine, l'abandonerent & ne témoignerent plus pour lui que du mépris, & il fut lui-même si étonné de cet abandon general, qu'il prit la résolution de s'en retourner à Rome, laissant son Ordre exposé au ressentiment de Ximenez. Mais l'Archevêque estoit trop politique pour témoigner qu'il eust aucun dessein de s'en venger, ou plustost

il crut ne pouvoir mieux le faire qu'en continuant le projet de la réforme. Il le fit avec une hauteur qui pensa desesperer les Cordeliers, mais qui pensa aussi lui coûter la vie. Comme Bernardin de Cisneros son frere fut le principal acteur de cette tragédie, l'on sera sans doute bien aise de le connoistre, & d'apprendre en même tems par quel enchaînement de motifs il pût estre porté à entreprendre un crime, qui de quelque maniere qu'il réüssît, ne pouvoit que causer sa perte.

C'estoit le plus jeune des freres de Ximenez, & celui-là même auquel en entrant dans l'Ordre de S. François il avoit résigné ses Benefices. Il avoit beaucoup de l'air de l'Archevêque, car il estoit grand comme lui, il avoit sa démarche & ses manieres, le visage long & maîgre, le nez long & aquilin, les yeux petits & enfoncez, le front large & relevé, le bas du visage tout-à-fait semblable, enfin la ressemblance eust esté exacte sans le teint que Bernardin avoit extrémement vif, au lieu que Ximenez l'avoit pâle & abatu.

Pour ce qui est de l'ame & du génie, les deux freres n'avoient aucun rapport. Bernardin l'avoit aussi bas que Ximenez

l'avoit élevé ; Il estoit vain, inégal, ambitieux, colere, peu sensible aux bienfaits, vindicatif, aimant la bonne chére, facile à s'emporter, difficile à revenir de l'emportement, & irréconciliable enfin pour les plus legeres offenses ; quant à sa capacité elle estoit au dessous de la médiocre.

L'inconstance naturelle à laquelle il étoit sujet, l'avoit porté à quitter ses Benefices presque aussi-tost qu'il s'en vit en possession, & à faire profession parmi les Observantins, comme Ximenez l'avoit faite quelques années auparavant. Il y vécut d'abord d'une maniere assez réglée ; & soit que le Cloistre lui eût ôté l'occasion de faire paroistre la pluspart de ses défauts, ou qu'il eût esté assez fin pour les cacher, il est certain qu'il avoit quelque réputation, quand Ximenez l'en tira pour estre du nombre des Religieux qu'il retint dans son Palais aprés son élevation à l'Archevesché de Tolede.

Il n'y fut pas long-tems, sans que l'Archevesque eust lieu de se repentir du choix qu'il en avoit fait. Ses défauts, qu'il n'avoit pas assez connus parurent aussi-tost dans toute leur étenduë, & il fut mesme assez imprudent pour entrer dans la conspiration que les Cordeliers avoient faite contre Ximenez pour le décrier, & pour

empescher l'execution du projet qu'il avoit fait de la réformation de son Ordre.

Son ingratitude alla encore plus loin : Car aprés le départ du General, Ximenez ayant jugé à propos de renvoyer dans leurs Couvents les Cordeliers qu'il avoit dans son Palais, il retint neanmoins auprés de lui son frere, François Ruiz, & deux autres qui avoient pour Ximenez un attachement des plus sinceres. Bernardin prit neanmoins hautement le parti de ces Religieux contre Ximenez, lequel persuadé que la bienséance l'obligeoit de garder des mesures avec son frere, dissimula d'abord ses emportemens; mais voyant que sa moderation l'aigrissoit au lieu de l'adoucir, il lui fit dire par des personnes tierces, que s'il ne changeoit de conduite, il l'obligeroit de prendre des mesures dont il n'auroit pas lieu d'estre content.

Il n'en falut pas davantage pour jetter Bernardin dans les derniers emportemens. Il fut trouver Ximenez, & aprés lui avoir dit les choses les plus offençantes, il quitta le Palais de l'Archevêque qui estoit alors à Alcala, & se retira dans un Couvent de son Ordre à Guadalfajara.

Ximenez souffrit avec beaucoup de peine cet emportement qui rendoit publics ses differens avec son frere, dont il estoit persuadé que ses ennemis ne manqueroient pas de profiter. Mais comme il estoit sans remede, & que la faute étoit toute entiere du costé de Bernardin, il crut qu'il devoit le laisser revenir de lui-même, & qu'il ne pouvoit mieux le punir qu'en le laissant dans le Cloistre où il avoit jugé à propos de se releguer lui-même, & où il seroit contraint de mener une vie bien differente de celle qu'il avoit accoûtumé de mener dans son Palais.

Ce mépris apparent de Ximenez auquel Bernardin ne s'estoit point attendu, & la vie du Cloistre si peu conforme à ses inclinations, acheverent de le jetter dans le dernier desespoir. Il n'est pas certain si les ennemis de Ximenez crurent qu'il estoit à propos d'en profiter, ou s'il ne consulta que son ressentiment, mais il est vray qu'il employa tout le tems qu'il demeura à Guadalfajara, à composer un mémoire où la réputation de l'Archevêque estoit déchirée de la maniere du monde la plus sanglante. Ce furieux libelle contenoit plus de quarante chefs, dont les uns regardoient sa con-

duite domeſtique, d'autres celle du ſpirituel de ſon Diocéſe, & d'autres enfin l'adminiſtration de la Juſtice & du Temporel de l'Archevêché de Tolede. Il prétendoit que l'examen de ces chefs & des faits qui leur ſervoient de preuves ſuffiſoit pour convaincre qui que ce fuſt, que Ximenez eſtoit un homme ſans conduite & ſans experience, qu'il agiſſoit en toutes choſes avec une hauteur inſupportable, ne conſultant jamais que ſon caprice qui lui tenoit toûjours lieu d'équité & de raiſon. Il ſoûtenoit enſuite qu'une conduite ſi bizarre lui avoit fait & lui faiſoit encore tous les jours une infinité d'ennemis, que le reſpect que l'on portoit à Sa Majeſté Catholique les avoit obligez juſques alors de diſſimuler, mais qu'enfin l'inſolence de Ximenez avoit pouſſé leur patience à bout, & qu'ils ne pourroient s'empêcher d'éclater. Enfin l'on ne peut mieux faire comprendre juſques où alloit l'emportement de Bernardin dans cet injurieux memoire, qu'en diſant qu'il renchériſſoit de beaucoup ſur ce que le General des Cordeliers avoit dit à la Reine contre l'Archevêque : Qu'il eſtoit reſolu de le repreſenter lui-même à cette Princeſſe, & d'offrir de ſubir toutes les peines auſ-

quelles l'on voudroit le condamner s'il ne justifioit pas tout ce qui y estoit avancé.

C'estoit prendre Ximenez par son foible, car quoi qu'il fust tres-persuadé que la Reine Catholique avoit pour lui un fond d'estime qu'il n'estoit pas aisé de détruire, il n'y avoit rien qui lui fust plus sensible, que de voir qu'on portast devant elle de pareilles accusations, & il l'eust souffert avec d'autant plus de peine dans la conjoncture dont il s'agissoit, que son propre frere estant son accusateur il en seroit d'autant plus aisé à ses ennemis de faire valoir ses accusations.

Mais la bonne fortune de Ximenez le tira de ce mauvais pas, & il sçût si bien la seconder, que ce terrible libelle ne porta préjudice qu'à Bernardin même qui en estoit l'auteur.

A peine ce memoire fut-il achevé, qu'il en fit confidence à Jean Viana, c'est à dire à celui de tous les hommes qui y estoit le moins propre ; ce n'est pas que Viana ne fust de ses amis, mais il l'estoit encore plus de Ximenez, qui même s'estoit fié à lui du soin d'éclairer la conduite de Bernardin, & de moderer ses emportemens. Viana n'oublia rien pour persuader à Bernardin d'abandon-

ner une entrepriſe qui ne pouvoit lui ê-tre que préjudiciable, quelque ſuccez qu'elle puſt avoir ; mais comme il vit qu'il ne pouvoit rien gagner ſur cet eſ-prit que la vengeance aveugloit, il crut que des deux extrémitez qui conſiſtoient ou à le laiſſer faire, ou à en avertir Xi-menez, la derniere avoit ſans comparai-ſon moins d'inconveniens que la premie-re. Sur cette ſuppoſition il l'alla trouver, & lui découvrit juſqu'à la derniere cir-conſtance tout ce que Bernardin avoit fait, & tout ce qu'il avoit encore deſſein de faire contre lui.

Ximenez n'heſita pas un moment ſur ce qu'il avoit à faire dans une pareille conjoncture ; Il envoya enlever Bernar-din, & ſe le fit amener à Alcala avec tous ſes papiers & tous ſes cofres. Il les fit auſſi-toſt ouvrir en ſa preſence, & y trouva le mémoire dont il s'agiſſoit ; l'é-criture de Bernardin, ſon ſtyle & le té-moignage de Viana qui ne pouvoit eſtre ſuſpect, ne laiſſant aucun lieu de dou-ter qu'il n'en fuſt l'auteur, & que le re-ſte de l'accuſation de Viana ne fuſt tres-veritabe, Ximenez ne jugea pas qu'il fuſt neceſſaire de le lui repreſenter, de l'obliger de s'en reconnoiſtre l'auteur, & de lui faire avoüer ce qu'il avoit deſ-

sein d'en faire. Mais comme il estoit persuadé qu'il n'arresteroit jamais de si dangereuses saillies, s'il n'usoit à l'égard de Bernardin d'une severité qui fust capable de le faire rentrer en lui-même; il le fit mettre en prison, & aprés l'y avoir tenu quelque tems il le renvoya dans le Couvent de Guadalfajara par les mêmes gens qui l'en avoient tiré. Il les chargea d'une lettre au P. Gardien du lieu, par laquelle il l'informoit du crime de Bernardin, & le prioit en même tems de ne le point laisser sortir de son Couvent pour quelque raison que ce fust sans son consentement par écrit.

Une pareille priere (qui du rang & de l'humeur dont estoit Ximenez) pouvoit passer pour un ordre positif, embarassa extrémement le Gardien de Guadalfajara; Il estoit persuadé d'un costé qu'il ne pouvoit desobliger Ximenez dans une conjoncture si delicate, sans s'en faire en son particulier un ennemi irréconciliable: Il crut même qu'en ne traittant pas Bernardin comme l'Archevêque témoignoit si positivement le souhaiter, c'estoit en quelque façon se declarer complice de l'attentat qu'il avoit commis contre lui. Il jugea qu'un pareil soupçon l'exposeroit tout entier au ressentiment d'un hom-

me qui ne manqueroit pas d'occaſion de ſe venger, & avec lequel il avoit grand intereſt de ne ſe point commettre. Mais il ſçavoit auſſi qu'on portoit dans tout ſon Ordre d'autant plus de compaſſion à Bernardin, que Ximenez y eſtoit generalement haï, & que l'on y eſtoit perſuadé que ce Religieux ne s'eſtoit attiré la perſecution qu'il ſouffroit que pour avoir préferé les intereſts de ſon Ordre à ceux de ſon propre frere. Cela lui tenoit lieu de merite ; ainſi ce Gardien ne pouvoit ſe rendre l'inſtrument des mauvais traitemens dont l'Archevêque prétendoit punir la témerité de ſon frere, ſans s'attirer en même tems les Obſervantins & les Conventuels avec leſquels ſa profeſſion l'obligeoit de paſſer le reſte de ſes jours.

Ces réflexions oppoſées donnerent pendant quelque tems bien de l'exercice à la politique du Gardien, & il euſt eſté apparament fort embaraſſé du parti qu'il avoit à prendre ſans un accident qui arriva tout à propos pour le tirer d'embaras.

Bernardin tomba malade, ſoit des mauvais traittemens qu'il avoit reçûs, ſoit du chagrin de n'avoir pas réüſſi dans ſon entrepriſe, ou du déplaiſir de ſe voir ré-

duit apparemment pour le reste de ses jours à mener une vie aussi contraire à son inclination que l'estoit celle de Cisneros. Sa maladie qui dura deux ans l'empêcha pendant ce tems-là de sortir du Convent de Guadalaxara, sans qu'il parust aucune contrainte de la part du Gardien; elle produisit même à son egard un effet fort avantageux, car soit qu'elle eust réprimé pour quelque tems le mauvais naturel de Bernardin, ou qu'il eust eu tout le tems de se convaincre lui-même qu'il ne pouvoit estre que malheureux tant qu'il seroit broüillé avec l'Archevêque; les amis communs ne l'eurent pas plustost porté à lui écrire une lettre de soumission par laquelle il lui demandoit pardon de sa faute, & le prioit de le tirer du fascheux estat où elle l'avoit réduit, & de lui rendre son amitié, qu'ils l'assurerent qu'elle auroit tout l'effet qu'il pouvoit souhaiter.

Ils ne se tromperent pas, car soit que Ximenez qui avoit l'ame genereuse, fust en effet bien-aise de lui pardonner, ou qu'il apprehendast qu'en poussant plus loin son ressentiment, il ne donnast lieu à l'accuser d'une dureté peu séante à sa profession & à son caractere, il reçût ses excuses, il l'envoya querir à Guadalfa-

jara, & la réconciliation fut si entiere; qu'il ne resta aucun doute à Bernardin que l'Archevêque ne lui eust sincerement pardonné.

Mais il poussa dans cette occasion la generosité trop loin : il rétablit Bernardin dans son Palais au mesme état qu'il y estoit auparavant ; il ne fut pas longtems sans en abuser, ni Ximenez sans s'en repentir.

Il estoit malade lorsque son frere arriva à Alcala ; Bernardin en prit occasion contre ses défenses tres-expresses de se méler fort avant d'un procez d'importance que les Juges de l'Archevesque étoient prests de juger : Il fit mesme quelque chose de pis ; car il prit si fortement le mauvais parti, & se déclara si hautement contre la partie qui avoit le meilleur droit qu'il obligea les Juges de rendre une Sentence injuste au profit de celle pour laquelle il s'estoit déclaré.

Ximenez en fut aussi tost averti par les plaintes que lui en porta la partie lezée : l'aversion qu'il avoit pour l'injustice ne lui permit pas de dissimuler celle que ses propres Officiers venoient de commettre; il les envoya querir, les obligea de lui remettre l'original de la Sentence injuste qu'ils venoient de rendre, il la déchira

en leur présence ; & aprés leur avoir fait une réprimande proportionnée à la faute qu'ils venoient de commettre, il les cassa, les priva pour jamais de leurs Offices, & donna les ordres necessaires pour réparer l'injustice qu'ils avoient faite.

Il n'en fallut pas davantage pour jetter Bernardin dans de nouveaux emportemens : il crut que l'Archevesque n'en avoit usé de la sorte que pour le choquer & pour le rendre méprisable : ainsi sans écouter autre chose que la fureur dont il estoit transporté, sans avoir aucun égard à la maladie de son frere, qui estoit augmentée depuis quelques jours, il le va trouver dans son lit où ses domestiques qui s'estoient retirez pour le laisser reposer l'avoient laissé seul : il renouvella ses anciennes plaintes du peu de consideration qu'il avoit pour lui, & du peu de soin qu'il avoit de son établissement & de sa fortune, des plaintes il passa aux reproches les plus offençans, & des reproches aux injures les plus atroces.

Une conduite si outrée poussa à bout la patience de Ximenez ; il commanda à Bernardin, avec sa hauteur ordinaire de sortir de sa chambre, & de ne paroître jamais devant lui ; il ajoûta que s'il tar-

doit un moment à le faire, il l'envoyeroit chargé de chaînes dans un endroit où il apprendroit à vivre, & où on lui répondroit de ſes actions.

Cette manace, dont Bernardin aprehenda peut-eſtre que l'effet ne ſuivit de prés, acheva de lui faire perdre le peu qui lui reſtoit de raiſon ; il entra dans une fureur qui ne ſe peut mieux exprimer que par l'excés où elle le porta ; il tira avec violence de deſſous la tête de Ximenez l'oreiller ſur lequel elle eſtoit apuyée, & lui en couvrit le viſage, en ſorte que tous les conduits de la reſpiration eſtoient bouchez ; il le prit enſuite à la gorge, & la lui ſerra de toute ſa force avec ſes deux mains autant de tems qu'il crut qu'il en falloit pour lui ôter la vie. C'eſtoit fait de Ximenez ſi cette violence eût duré encore quelques momens ; mais ſoit que l'idée du crime que commettoit Bernardin l'eût effrayé, ſoit qu'il apprehendât d'eſtre pris, ou qu'il crût qu'il eſtoit impoſſible que ſon frere revint de l'état où il le laiſſoit, il s'enfuit tellement hors de lui-meſme, qu'au lieu de ſortir du Palais de l'Archeveſque & de s'en éloigner avec toute la diligence poſſible, il s'y cacha pour apprendre (à ce qu'il dit depuis) quel auroit eſté le ſuccés de ſon crime.

Mais la bonne fortune de Ximenez, qui l'avoit jusqu'alors servi si utilement, ne permit pas qu'il fut tel que ce méchant frere l'avoit esperé. Quelques domestiques de l'Archevesque, qui les avoient oüi se quereler, s'apperçûrent du trouble où estoit Bernardin quand il sortit de la chambre de son frere; il leur vint sur cela quelque soupçon, non pas de la verité qui estoit tres-éloignée de leur pensée, mais que l'Archevêque pourroit avoir besoin de quelque secours; ils entrerent sur cela dans sa chambre, & s'estant approchez de son lit ils furent bien surpris de le voir tout en desordre, & de le trouver lui-même sans poux & presque sans vie. Son Medecin averti du danger où il estoit se rendit aussi-tost auprés de lui: il crut d'abord que cet accident estoit un effet de sa maladie; Mais Ximenez estant enfin revenu à soi demanda où estoit son frere, le traïta de scelerat & de parricide; il raconta la violence dont il avoit usé en son endroit, & les effors qu'il avoit faits pour lui oster la vie: Il commanda ensuite qu'on mist tant de gens aprés lui qu'il ne pust échapper ni éviter la punition d'un si grand crime. On le chercha long-tems sans en avoir de nouvelle. Comme l'on ne s'imaginoit pas

qu'il fust resté dans le Palais, on le cherchoit par tout ailleurs que où il estoit. Enfin on le trouva dans un endroit fort obscur où il s'estoit caché, mais si éperdu & si troublé, que s'accusant lui-même du crime qu'il venoit de commettre, il ne cessoit de dire qu'il meritoit la mort, & qu'il ne demandoit point d'autre grace sinon qu'on le dépêchast au plûtost, & qu'on ne le fist point languir.

Mais Ximenez estoit trop politique pour souffrir qu'il fust puni d'une maniere dont le contre-coup eust porté sur lui & sur sa famille. Il arresta lui-même les procedures que la Justice du lieu, pour signaler son zele, avoit commencé de faire sans sa participation, ne croyant pas qu'il fust de la bienséance de lui demander son consentement pour agir contre son frere. Il obtint de leurs Majestez Catholiques qui vouloient qu'il fust jugé à la rigueur, qu'on le laissast le maistre de cette affaire: Enfin toute sa vengeance se réduisit à l'envoyer prisonnier dans un Couvent d'Observantins proche de Tolede, sans exiger qu'on lui fist souffrir d'autres peines que celles que les Constitutions de son Ordre prescrivoient pour la punition des crimes semblables au sien.

Mais le ressentiment qui resta dans le cœur de Ximenez de l'attentat que Bernardin avoit commis contre lui, fut d'autant plus profond, que la peine dont il l'avoit puni estoit moins proportionnée à l'offense qu'il en avoit reçûë. Il le laissa long-tems languir dans l'obscurité du Cloistre où il l'avoit relegué, sans souffrir qu'on lui parlast de lui ni qu'on fist la moindre chose qui pust lui en renouveller le souvenir; & ce ne fut que plusieurs années aprés qu'à la priere du Roy Catholique il lui accorda une pension mediocre, encore fut-ce à condition qu'il ne paroistroit jamais devant lui, & qu'il ne se rencontreroit jamais dans les lieux où il seroit.

Il ne manqua pas de gens qui crurent que Bernardin n'estoit pas le seul complice d'un si grand crime, & l'on soupçonna même les Cordeliers d'avoir abusé de son humeur naturellement violente & capable des plus grands emportemens pour rompre le cours des desseins de Ximenez touchant la Réforme de leur Ordre & l'union des Conventuels & des Observantins, dont ils apprehendoient qu'il ne vinst enfin à bout malgré toutes leurs intrigues. Quoi qu'il en soit, Ximenez ne voulut jamais qu'on approfon

dist cette affaire ; mais aussi comme il n'estoit pas homme à démordre de ce qu'il avoit une fois entrepris, il n'en poursuivit pas moins vivement ses premiers projets. Il est vrai que pour en venir plus aisément à bout, il changea quelque chose à la maniere de l'execution : Car au lieu qu'il avoit d'abord insisté fortement à ce que la Commission pour la Réforme des Ordres Religieux lui fust addressée, il s'en déporta ; mais pour empêcher les Cordeliers de se venter à leur ordinaire qu'ils l'avoient emporté sur lui, & qu'il n'avoit renoncé à la Commission que parce qu'il desesperoit de la pouvoir obtenir, il fit en sorte que le Pape se remit à leurs Majestez Catholiques du choix des personnes qu'elles jugeroient les plus capables de travailler avec succés à ce grand dessein. Il en arriva ce qu'il avoit prévû, il fut nommé par leurs Majestez ; & ce fut pour lors qu'il refusa la Commission avec d'autant plus de gloire, que tout le monde estoit persuadé qu'il en avoit esté le maistre, & qu'il n'avoit tenu qu'à lui de l'accepter.

Ce trait de politique embarassa d'autant plus les Cordeliers, qu'outre que Ximenez par le refus qu'il venoit de faire leur avoit osté l'occasion de se plaindre

de lui, & de publier à leur ordinaire que la Réforme qu'il sollicitoit n'estoit qu'un effet de son ressentiment & du dessein qu'il avoit de se venger d'eux; ils voyoient qu'il n'estoit pas moins le maistre de cette affaire que s'il eust accepté la Commission. En effet comme ceux qu'il avoit fait nommer en sa place estoient absolument de sa dépendance, il estoit aisé de juger qu'ils ne porteroient que le nom de Commissaires, & qu'ils ne seroient dans le fond que les exécuteurs de ses ordres.

Mais Ximenez porta ses vûës encore plus loin ; il avoit prévû que les Commissaires ne réüssiroient pas dans l'execution de leur Commission, soit qu'en effet ils n'en fussent pas capables, ou que les obstacles que les Cordeliers ne manqueroient jamais d'y mettre ne fussent pas aisez à surmonter : il avoit conclu de là qu'on seroit forcé d'avoir recours à lui, & qu'il reprendroit un jour la Commission avec d'autant plus d'honneur, que tout le monde seroit convaincu qu'il étoit le seul dans l'Espagne qui fust capable de faire réüssir une affaire que les vains efforts de ceux qui l'auroient précedé auroient fait passer pour impossible.

Les affaires estoient à peu prés en cet

estat ( car l'on a esté obligé d'anticiper le recit de bien des choses de peur de l'embarasser en l'interrompant) lorsque François Alvarés de Tolede & Jean Quintanapallia, Chanoines & Députez du Chapitre de Tolede, arriverent pour complimenter l'Archevêque sur son élevation à l'Archevêché de Tolede : le premier estoit un hommé de la premiere qualité ; & le second un des plus habiles Theologiens de toute la Castille.

Alv. Gomez. liv. 3.

Ximenez les reçût en public avec beaucoup de civilité, il parla avec éloge du Chapitre de Tolede en general & des Députez en particulier ; & tout s'y passa de part & d'autre avec une satisfaction réciproque.

Mais il n'en arriva pas de même de l'entretien particulier qu'il eut avec les deux Députez lors qu'ils furent prendre congé de lui ; il leur témoigna un fort grand zele pour le rétablissement de la discipline Ecclesiastique en general, & en particulier de celle de son Diocése : il leur dit que son dessein estoit de se rendre au plustost à Tolede, d'y tenir le Synode general, d'y faire des Reglemens pour les mœurs & pour la conduite de tout son Clergé : Il ajoûta que son dessein [illegible]oit pas d'en faire un grand nombre,

mais qu'il n'oublieroit rien pour les faire bien obſerver. Il fit enſuite tomber le diſcours ſur l'eſtat particulier du Chapitre de Tolede, & il ne fit point de difficulté de leur dire qu'il avoit eſté informé de pluſieurs abus qui s'eſtoient gliſſez dans leur Corps ; Qu'il n'eſtoit pas juſte que pendant qu'il procuroit de tout ſon pouvoir la Réforme de tous les Ordres Religieux dans les Etats de leurs Majeſtez Catholiques, il laiſſaſt regner le deſordre dans le Clergé de ſon Egliſe ; Que plus ils eſtoient élevez au deſſus des autres Eccleſiaſtiques, plus les mauvais exemples qu'ils donnoient eſtoient pernicieux ; Que puiſqu'ils eſtoient les premiers, ils devoient ſervir de regle aux autres, & que c'eſtoit le pied ſur lequel il pretendoit qu'ils fuſſent à l'avenir : Enfin il leur recommanda de faire au Chapitre à leur retour un récit exact de tout ce qu'il leur avoit dit, & de lui recommander de ſa part de ſe reformer lui-même avant ſon arrivée à Tolede, qu'autrement il ſeroit obligé de le faire, & que rien ne ſeroit capable de l'empêcher d'employer toute l'autorité que Dieu lui avoit donnée pour bannir les ſcandales de ſon Egliſe.

Quoique les Députez fuſſent extréme-

ment offensez des dernieres paroles de Ximenez, qui faisoient assez connoistre qu'il ne seroit pas long-tems sans donner atteinte à leurs Privileges, ils ne jugerent pas à propos de lui en témoigner leur ressentiment. Ils se contenterent de lui répondre en peu de mots, qu'ils loüoient son zele pour le rétablissement de la discipline, que le Chapitre de Tolede seconderoit toûjours de tout son pouvoir ses bonnes intentions, & qu'ils ne manqueroient pas de lui faire un fidéle raport de ce qu'il les avoit chargez de lui dire de sa part. Ils prirent ensuite congé de l'Archevêque, bien resolus de porter le Chapitre à ne rien épargner pour prévenir ses entreprises.

Il y en a qui prétendent que Ximenez alla plus avant, & qu'il declara positivement aux deux Députez, que son dessein estoit de rétablir dans sa Cathedrale la vie commune & la pratique exacte de la Regle de Saint Augustin qui y avoit esté long-tems en usage. Mais il n'y a pas d'apparence que s'il se fust ouvert de ce dessein il ne l'eust pas porté plus loin, ou qu'il l'eust desavoüé, comme les Historiens rapportent qu'il fit depuis, tant en public qu'en particulier.

Quoi qu'il en soit, les deux Députez

sçûrent representer si vivement au Chapitre de Tolede ce qu'il avoit à apprehender de l'humeur severe & entreprenante de Ximenez, qu'il y fut resolu sur le champ de députer à Rome un des plus considerables du Corps, pour prévénir Sa Sainteté & le College des Cardinaux sur tout ce que l'Archevêque pourroit entreprendre, & pour estre en estat (s'il en estoit besoin) de lui faire un procés dans les formes. Alphonse Albornoz, Chanoine & Trésorier de l'Eglise de Tolede, fut ensuite nommé pour cette députation; il reçût ordre de l'executer au plustost, & le Chapitre avant que de se séparer, deffendit sous de grandes peines de reveler ce qui s'y estoit passé.

Mais il n'est jamais arrivé qu'un secret sçû de tant de monde fust long-tems sans estre découvert: Quelque précaution que le Chapitre eust pris pour tenir sa Déliberation secrette, & quelque soin qu'il eust eu de prendre pour prétexte d'autres affaires pour couvrir le veritable motif du voyage d'Albornoz, Ximenez en fut aussi-tost averti. Il n'hesita pas un moment sur ce qu'il avoit à faire, & supposant qu'il n'auroit à l'avenir d'autorité à l'égard du Chapitre qu'autant qu'il lui plairoit de lui en accorder, s'il ne rom-

poit l'effet de cette premiere entrepriſe, il fut trouver la Reine.

Il lui repreſenta la députation du Chapitre de Tolede comme un attentat contre l'autorité Royale ; Il ſoûtint qu'elle n'avoit pû ſe faire ſans le ſçû & le conſentement de Sa Majeſté ; Qu'Albornoz poſſedant un des plus grands Benefices de la Caſtille n'avoit pû l'accepter, & encore moins l'executer en ſortant du Royaume à ſon inſçû, ſans ſe rendre coupable, & qu'il eſtoit de la derniere conſequence d'arreſter de pareilles entrepriſes en faiſant un exemple de celui qui s'en eſtoit chargé.

C'eſtoit prendre la Reine par ſon foible : jamais Princeſſe ne fut plus jalouſe de ſon autorité, & elle portoit ſur ce ſujet la délicateſſe ſi loin, qu'elle ne voulut jamais la partager avec le Roy Ferdinand, quoi qu'il fuſt ſon mari & qu'elle lui euſt les plus grandes obligations. Ainſi il fut aiſé à Ximenez d'obtenir tout ce qu'il voulut, & il obtint en effet qu'il feroit dans cette occaſion tout ce qu'il jugeroit à propos, & qu'il pourroit ſe ſervir du nom & de l'autorité de la Reine.

Il donna à cette permiſſion toute l'étenduë qu'elle pouvoit recevoir. Il en-

voya aussi-tost dans tous les ports où il prévoyoit qu'Albernoz auroit pû se rendre pour s'embarquer, des personnes capables de tout entreprendre ; il leur ordonna de faire toute la diligence possible, & que s'ils trouvoient le Député du Chapitre, sans avoir aucun égard ni à sa naissance qui estoit des plus illustres, ni à son caractere, ils le lui ramenassent avec toutes les précautions dont on a accoûtumé d'user en de pareilles occasions, quoi qu'il pust alleguer pour s'en deffendre, & quelque résistance qu'il pust faire.

Les ordres de Ximenez furent executez avec toute la diligence qu'il avoit prescrite ; mais Albornoz les avoit prévenus, & estoit déja fort avant en mer lorsque les mieux montez arriverent au port où il s'estoit embarqué. Ce contretems ne surprit point Ximenez, il l'avoit prévû & y avoit remedié en faisant partir en même-tems pour Rome une Galere des plus légeres & des mieux équipées, avec des ordres de la Reine Catholique à l'Ambassadeur d Espagne : Ces ordres portoient en termes précis, qu'il empêchast en toutes manieres qu'Albernoz n'entrast dans Rome ; qu'il n'oubliast rien pour le prévenir, & que quand

il l'auroit en son pouvoir, il le fit prisonnier & le renvoyast en Espagne.

La Commission n'estoit pas peu embarassante : il n'y avoit point d'exemple en Espagne qu'on eust fait un crime à des Ecclesiastiques de s'estre adressez au Pape pour leurs affaires particulieres, & Alexandre VI. qui occupoit alors le Saint Siege estoit d'une humeur trop altiere pour souffrir qu'on entreprist sous son Pontificat ce que l'on n'avoit jamais osé entreprendre sous celui de ses prédecesseurs : D'ailleurs il s'agissoit de traiter de la maniere du monde la plus outrageante un homme d'une des plus illustres maisons de toute la Castille, & en sa personne le Clergé de la premiere Eglise d'Espagne, c'est à dire, un grand nombre de personnes de la premiere qualité dont le Chapite de l'Eglise de Tolede estoit composé.

Mais quand la Commission eust esté moins odieuse, la maniere de l'executer n'estoit pas moins difficile à trouver ; car d'entreprendre d'arrester Albornoz avec la permission de Sa Sainteté, c'est ce qu'il n'y avoit aucune apparence d'obtenir, une des maximes les plus inviolables de la Cour Romaine ayant toûjours esté [illegible] le Clergé du second ordre con-

tre les entreprises des Evesques.

Il y avoit encore moins d'apparence de l'entreprendre sans son consentement, puisque c'estoit se commettre avec elle d'une maniere qui ne pouvoit estre suivie que de tres-grands inconveniens dans la conjoncture presente des affaires de Naples, pour lesquelles il estoit de la derniere importance de ne point aliener Sa Sainteté de leurs Majestez Catholiques.

Mais d'un autre costé les ordres de la Reine Catholique estoient conçûs en des termes qui ne laissoient aucun lieu de se dispenser de les executer : d'ailleurs l'Ambassadeur estoit l'un des meilleurs amis de Ximenez, & il estoit assez persuadé du besoin qu'il avoit de son credit, pour ne pas le mécontenter dans une conjoncture aussi délicate que celle où Ximenez s'estoit commis pour la premiere fois avec le Chapitre de son Eglise.

L'expedient qu'il trouva pour se tirer de tous ces embaras, fut de s'en aller lui-même sans perdre de tems à Ostie dans le dessein de prévenir Albornoz, & d'executer sa Commission avant qu'il fust entré dans l'Etat du Pape. La Galere qui avoit apporté les ordres de la Reine avoit fait une si grande diligence, qu'il l'y at-

tendit cinq jours entiers, mais ayant découvert le sixiéme le vaisseau qui le portoit, il monta la même Galere que Ximenez lui avoit envoyée ; & supposant que le Pape, ou ne sçauroit rien de cette affaire, ou n'auroit pas lieu de trouver à redire qu'il eust arresté en pleine mer un des sujets de sa Reine dont elle lui avoit donné ordre de se saisir, il fut au devant de lui.

L'arrivée de l'Ambassadeur surprit d'autant plus Albornoz, qu'il estoit tres-éloigné de soupçonner le veritable motif de la démarche qu'il lui voyoit faire ; Mais ayant appris par celui qui lui vint faire compliment de sa part, qu'il n'étoit venu que pour s'informer de quelques nouvelles d'Espagne, dont il lui estoit de la derniere importance d'estre au plustost instruit, il fit ce à quoi l'Ambassadeur s'attendoit, c'est-à-dire, qu'il quitta son vaisseau, & passa dans la Galere où étoit l'Ambassadeur.

L'Ambassadeur voyant Albornoz en son pouvoir l'accabla d'abord de civilitez, & l'ayant entretenu long-tems des affaires dont il supposoit qu'il estoit venu s'informer, il le retint à souper. L'entretien y fut tres-libre de la part d'Albornoz, qui ne soupçonnoit rien du mal-

heur où il estoit si prest de tomber ; mais comme il voulut se retirer dans son vaisseau, l'Ambassadeur le retint, & le tirant à part il lui fit voir les ordres qu'il avoit de la Reine Catholique de l'arrêter, & de le renvoyer incessamment prisonnier en Espagne ; il le remit ensuite à la garde du Capitaine qui commandoit la Galere sur laquelle les ordres de la Reine avoient esté apportez, & passant aussi-tost dans le vaisseau d'Albornoz sans le vouloir entendre, il s'en retourna à Ostie & de là à Rome ; le Pape ne lui parla jamais de l'affaire d'Albornoz, soit qu'il n'en sçût rien, ou qu'estant sans remede il crût qu'il valoit mieux faire semblant de l'ignorer que d'en paroistre instruit.

Cependant le malheureux Albornoz ayant débarqué à Valence fut aussi-tost conduit au Chasteau d'Attiença, au grand étonnement du Chapitre de Tolede qui le croyoit à Rome.

Jusqu'alors on n'avoit paru agir qu'au nom & par les ordres de la Reine ; mais Ximenez qui vouloit mortifier le Chapitre en la personne de son Député, jugea qu'enfin il estoit tems de faire connoistre qu'on n'agissoit en effet que par les siens ; & afin que l'on n'eust aucun

lieu d'en douter, il le fit traduire de son autorité d'Attiença à Alcala où il faisoit sa résidence ordinaire. Mais pour avoir changé de prison Albornoz n'en fut pas mieux traité, on continua d'exercer à son égard toutes les rigueurs dont on a coûtume d'user à l'endroit des criminels d'Etat: La maison d'Albornoz, qui estoit des plus illustres, sollicita inutilement, & le Chapitre de Tolede employa envain tout son credit pour tirer son Confrere de prison, ou du moins pour en faire adoucir la rigueur, Ximenez demeura inflexible: Albornoz resta dix-huit mois entiers prisonnier à Alcala, & Ximenez ne consentit enfin à son entier élargissement, qu'aprés l'avoir retenu long-tems auprés de lui, & l'avoir obligé de le suivre dans tous les voyages qu'il se vit obligé de faire d'Alcala à la Cour, & de la Cour à Alcala.

Ximenez ne justifioit une severité si extraordinaire, que par la necessité où se trouvent les personnes qui comme lui étoient élevez de bas lieu aux plus grandes dignitez, d'établir leur autorité sur de grands exemples: il disoit que lors qu'ils estoient bien ménagez ils ne contribuoient pas moins à la soûtenir que les avantages que l'on a coûtume de tirer de

la naissance & des alliances ; il prétendoit que ce n'estoit pas une cruauté de punir rigoureusement les premieres fautes, parce que la severité dont l'on usoit dans ces occasions empêchant de retomber, l'on s'épargnoit par là le chagrin de faire souvent de pareilles corrections, ou même de plus rigoureuses : il ajoûtoit enfin que la detention d'Albornoz avoit esté une précaution necessaire pour éviter une infinité de contestations entre le Chapitre & lui, & qu'elles n'auroient jamais manqué de naistre de l'esperance que le Chapire auroit eu de les voir terminer à son avantage par le moyen du Député qu'il auroit eu à Rome, qui de son costé pour se rendre necessaire auroit tout employé pour les fomenter.

La conduite de Ximenez eût en cette occasion tout le succés qu'il avoit prétendu. Il établit son autorité d'une maniere que le Chapitre de Tolede n'entreprit jamais de la choquer ; & comme de son costé il eut grand soin de ne donner aucune atteinte à leurs Privileges, ils vêcurent toûjours depuis dans une intelligence qui ne contribua pas peu au bon ordre qu'il établit dans son Diocése, & & qui le rendit enfin l'un des mieux reglez de toute l'Espagne.

Il y avoit alors environ trois ans que Ximenez estoit pourvû de l'Archevêché de Tolede, sans avoir pû trouver le tems qui lui estoit necessaire pour en aller prendre lui-mesme possession ; ce n'est pas que la Reine ne lui en eust accordé la permission toutes les fois qu'il la lui avoit demandée ; mais elle lui avoit prescrit pour cela un terme si court, qu'il n'avoit pû s'en accommoder. Comme il n'en vouloit pas faire une action de pure ceremonie, mais qu'il avoit dessein de faire en même tems la visite de ce grand Diocése, dont une partie est située dans des lieux presque inaccessibles, il avoit besoin pour le moins d'une année de résidence non interrompuë. Il en avoit souvent fait la proposition à la Reine Catholique, mais il estoit devenu si necessaire à cette Princesse, qu'elle ne s'estoit pû resoudre à y consentir. Il estoit donc réduit à attendre qu'une conjoncture favorable lui procurast la liberté qu'il demandoit depuis si long-tems. Il croyoit l'avoir trouvée au commencement de l'année 1497. & il se préparoit déja à partir pour Tolede, lors qu'il en fut empêché par l'occasion que l'on va raconter.

Quoique lors qu'Isabelle épousa Ferdinand, l'âge des parties fust assez peu pro-

portionnée, puisqu'elle avoit trente-deux ans, & que Ferdinand n'en avoit que seize; leur mariage ne laissa pas d'estre assez fécond, il en sortit un fils & quatre filles. Le fils se nommoit Jean, l'aînée des filles, Isabelle, la seconde Jeanne, la troisiéme Marie, & la derniere Catherine. La Princesse Isabelle fut mariée la premiere: Elle épousa, estant encore fort jeune, Alphonse Infant de Portugal, qui la laissa veuve à l'âge de dix-huit ans.

Le mauvais succés de ce mariage que l'on attribuoit à la trop grande jeunesse des parties, fut cause que leurs Majestez Catholiques differerent de quelques années le mariage du Prince d'Espagne.* Mais voyant qu'il avoit atteint l'âge de dix-neuf ans, & qu'il paroissoit d'ailleurs d'une constitution assez vigoureuse, ils songerent tout de bon à s'assurer des Successeurs. Leurs Majestez jetterent ensuite les yeux sur toutes les maisons souveraines de l'Europe, & s'arrêterent enfin à la maison d'Autriche qui avoit pour Chef l'Empereur Maximilien, par deux raisons qui ne pouvoient estre plus fortes; l'une que son aliance estoit la plus avantageuse, l'autre qu'elles y pourroient faire un double mariage: ce qui

* D. Jüan.

ne se rencontroit point dans les autres Maisons souveraines.

L'utilité estoit toute évidente, puisqu'en cas que l'Archiduc Philippe vint à mourir sans enfans, l'Archiduchesse Marguerite sa sœur, qui estoit de la complexion du monde la plus saine, & qu'on se proposoit de faire épouser au Prince d'Espagne, heriteroit infailliblement des riches successions de Bourgogne & d'Austriche, c'est-à-dire, des Païs-Bas, & des dix Provinces hereditaires de la Maison d'Austriche. Ces esperances jointes à une tres-grande fécondité dont la Princesse Marguerite avoit toutes les marques, flatoit agreablement le dessein de la Monarchie universelle, dont Ferdinand avoit déja fait le projet, & dont les Princes de la Maison d'Austriche se sont toûjours flatez jusqu'à Loüis le Grand, qui par ses Conquestes & le haut point de gloire & de grandeur où il a porté la France, leur a fait perdre ce dessein de vûë, & les a enfin réduits dans une entiere impossibilité de l'executer.

La double alliance que leurs Majestez Catholiques s'estoient proposée, n'estoit pas sans difficultez, puisqu'elles estoient résoluës de n'offrir à l'Archiduc Philippe,

fils unique de l'Empereur, que la Princesse Jeanne la seconde de leurs filles. La disproportion estoit évidente, puisqu'il s'agissoit de proposer à l'Empereur que leur fils unique épousât la fille unique de Sa Majesté Imperiale, & que neanmoins son fils unique n'épousât que la seconde des filles de leurs Majestez Catholiques.

Comme une pareille proposition alloit directement contre la bienséance, & qu'il s'en faloit bien que l'avantage fust égal des deux costez, il en naissoit une difficulté qui ne paroissoit pas aisée à surmonter, peut-estre même fut-elle demeurée invincible, si leurs Majestez Catholiques eussent choisi un moins habile negociateur que celui qu'elles envoyerent à Sa Majesté Imperiale.

Ce fut le fameux Jean Manuël, si celebre dans l'Histoire d'Espagne, & dont il sera souvent parlé dans la suite de celle-cy. Il estoit Castillan de nation & de bas lieu, mais la nature l'avoit traité comme Ximenez, c'est-à-dire, qu'elle avoit recompensé avec avantage ce qui manquoit à sa naissance. Il estoit grand, bien fait & de bonne mine; Il avoit l'esprit fin, insinuant, adroit; Il ne prenoit jamais le change, & sçavoit admirablement profiter des moindres démarches

que ceux avec qui il avoit à traiter faiſoient à ſon avantage. Le peu de bien qu'il avoit trouvé dans ſa maiſon lui avoit oſté le moyen d'étudier ; mais l'application, l'experience, & une certaine éloquence naturelle, dont il ſçavoit mieux ſe ſervir que perſonne, faiſoient en lui le même effet que l'étude des belles lettres a coûtume de faire dans les autres. Son cœur répondoit parfaitement à ſon genie : Il l'avoit grand, liberal, magnifique, & capable des plus grandes entrepriſes.

Deux talens qui ne ſe rencontrent guére enſemble, ſçavoir celui d'écrire extrémement vîte, & en même tems parfaitement bien, l'avoient d'abord introduit à la Cour & avoient porté Ferdinand à le faire Secretaire des dépêches qui demandoient une promte expedition. Il ne fut pas long-tems dans cette charge, ſans faire connoiſtre qu'il eſtoit capable de plus grands emplois, & leurs Majeſtez Catholiques qui le reconnurent, ne firent point de difficulté de lui confier pour ſon coup d'eſſai l'importante negociation dont l'on vient de parler : Il eſt vrai que l'inſtruction en fut dreſſé par Ximenez, mais il eſt vrai auſſi qu'on ne pouvoit la remettre en de meilleurs mains.

Il s'en acquita avec encore plus de succés que les Rois Catholiques n'avoient esperé ; il conclut la double alliance qui faisoit le sujet de son Ambassade, & il le fit avec tant d'adresse, qu'il s'acquit l'estime & la bienveillance de l'Empereur, & devint le Favori de l'Archiduc Philippe son fils.

L'on a déja dit que la principale difficulté de cette negociation consistoit en ce que les Rois Catholiques n'offroient que la seconde de leurs filles au fils unique de l'Empereur. Le motif d'une pareille offre estoit encore plus offençant que l'offre même : car c'estoit dans le dessein, en remariant leur fille aînée à Manuël Roy de Portugal, de frustrer la maison d'Austriche des successions de Castille & d'Arragon qui ne pouvoient lui manquer, au cas que le Prince d'Espagne mourant sans enfans comme il arriva, l'Archiduc Philippe eust épousé la Princesse Isabelle.

Quoi qu'une préference si injurieuse que l'on donnoit au Roy de Portugal au préjudice du fils unique de l'Empereur, dust offenser ces deux Princes d'une maniere d'autant plus sensible qu'ils y avoient plus d'interest, Manuël non seulement fit en sorte que ni Sa Majesté Imperiale ni

l'Archiduc ne s'en choquerent pas ; mais il fut assez adroit pour leur persuader que c'estoit par un respect particulier que les Rois Catholiques avoient pour l'un & l'autre, qu'ils n'avoient osé leur offrir la veuve, c'est-à-dire, le reste de l'Infant de Portugal ; Que cette offre leur avoit paru d'autant plus messéante qu'ils estoient persuadez qu'on ne pouvoit ignorer en Allemagne ni dans les Païs-Bas, que l'Infant de Portugal, que la Princesse Isabelle avoit épousé en premieres nôces, avoit eu pour ayeul paternel un bâtard, & pour bisayeule une concubine fille d'un Cordonnier Juif. Il insinua ensuite avec toutes les précautions qui pouvoient empêcher Sa Majesté Imperiale de s'en choquer, que la passion que les Rois Catholiques avoient d'entrer dans son alliance, les faisoit passer sur un inconvenient qui ne pouvoit estre recompensé que par un pareil honneur : Que cet inconvenient consistoit en ce que la Princesse Marguerite avoit esté non seulement promise au Roy de France * & élevée auprés de lui, lors qu'il n'estoit que Dauphin, mais que de plus les ceremonies de leur mariage avoient esté faites, & qu'il n'y avoit manqué que la consommation : Que la préference que

* Charles VIII.

le même Roy avoit donnée à l'Heritiere de Bretagne aprés de pareilles démarches, ne pouvoit estre que tres-injurieuse à l'Archiducheſſe, & que Charles VIII. pourroit avec raiſon ſe vanter un jour que le Prince d'Eſpagne deſtiné à la ſucceſſion de tant de Couronnes, ne l'avoit euë qu'à ſon refus.

Manuël ajoûta à toutes ces raiſons, que quand Sa Majeſté Imperiale ſeroit d'humeur à paſſer pardeſſus l'inconvenient qu'il lui avoit propoſé touchant l'aînée des Infantes d'Eſpagne, les peuples de la Haute & de la Baſſe Allemagne s'oppoſeroient infailliblement à ſon mariage avec l'Archiduc, & qu'ils ne ſouffriroient jamais que leurs Princes s'alliaſſent dans une maiſon où il y auroit eu une pareille tache.

Manuël avoit trop de penetration pour ne pas s'appercevoir que ces raiſons avoient fait impreſſion ſur l'eſprit de l'Empereur & de l'Archiduc; mais il acheva de les perſuader, & d'en obtenir tout ce qu'il pretendoit en leur remontrant deux choſes, la premiere, Que quand les peuples leurs ſujets n'auroient pas la delicateſſe dont il venoit de parler, les Princes d'Allemagne l'auroient infailliblement; Que Sa Majeſté Imperiale & l'Ar-

chiduc deviendroient par là l'objet de leur mépris ; Que l'Empereur en faisant une pareille démarche, mettroit un obstacle invincible au juste dessein qu'il devoit avoir de procurer à son fils la succession à l'Empire, & que les Electeurs ne se resoudroient jamais à lui donner pour Chef un Prince qui y auroit introduit l'exemple pernicieux de se mesallier. Il ajoûta, comme de lui-même, & feignant de reveler un grand secret, qu'il sçavoit de fort bonne part que l'Infante Isabelle ou n'auroit point d'enfans, ou que si elle en avoit ils ne pourroient pas vivre long-tems : Que la Princesse Jeanne au contraire, ayant toutes les marques d'une grande fécondité, porteroit infailliblement les riches successions de Castille & d'Arragon dans la maison du Prince qu'elle épouseroit.

Ce dernier raisonnement de Manuël fit tout l'effet qu'il avoit pretendu. La proposition de leurs Majestez Catholiques fut acceptée, les deux Mariages furent arrestez, & la Princesse Jeanne d'Arragon ne fut pas plustost arrivée à Gand, que l'Archiduchesse Marguerite en partit pour aller épouser le Prince d'Espagne. Elle s'embarqua quelque tems aprés à Flessingue sur le vaisseau Amiral de la

Flote

Flote destinée pour l'escorter en Espagne ; Elle y aborda enfin aprés avoir essuyé une tempeste qui la fit desesperer plus d'une fois de sa vie : Elle se rendit par terre à Burgos qui estoit alors la Capitale de la Castille où leurs Majestez Catholiques l'attendoient.

L'arrivée de cette Princesse rompit le voyage que Ximenez estoit prest de faire à Tolede, pour y prendre en personne possession de son Eglise. La Reine Catholique qui ne perdoit aucune occasion de l'attirer auprés d'elle, lui écrivit aussi tost de se rendre incessamment à Burgos pour y celebrer les nôces du Prince d'Espagne, la coûtume & la bienséance ne permettant pas qu'une pareille ceremonie se fist par un autre que par le Primat d'Espagne.

L'honneur qu'on faisoit à Ximenez en cette occasion, estoit trop grand pour s'en dispenser, & l'affaire trop pressante pour user du moindre delai. Il se rendit aussitôt à la Cour, où les nôces de l'Infant furent celebrées avec toute la magnificence possible. La grossesse de l'Archiduchesse qui parut quelque tems aprés, renouvella la joye de la Cour, l'on ne songea plus qu'à s'y divertir. Comme l'exactitude dont Ximenez faisoit profession, ne lui permettoit pas d'assister à

de pareils divertissemens, il en prit occasion de demander à leurs Majestez Catholiques la permission d'aller prendre possession de son Eglise; & l'ayant obtenuë il partit aussi-tost pour Alcala, & de là quelques jours aprés pour Tolede.

Cette Ville qui est située justement au milieu de toute l'Espagne, passoit autrefois pour la plus considerable de toutes les Villes de ce grand Royaume. Lorsque les Visigots eurent conquis l'Espagne, ils en firent leur Capitale & le lieu ordinaire de leur séjour. Les Arabes qui les en chasserent en firent de même, & elle devint sous leur domination la Capitale d'un Royaume qu'ils appellerent de son nom le Royaume de Tolede. Alphonse sixiéme Roy de Castille l'ayant conquise sur les Maures, elle cessa d'être la Capitale d'un Royaume, mais elle fut toûjours reconnuë pour la Capitale de la nouvelle Castille; & c'est encore un de ses droits que les Etats du Royaume doivent s'y assembler.

Il y a bien de l'apparence que la grandeur temporelle de cette ville a produit la grandeur temporelle & spirituelle de ses Archevêques. Du tems des Gots ils passoient déja pour les premiers Prélats de toute l'Espagne; Ils furent rétablis

dans les mêmes droits par Urbain II. aprés qu'Alphonse VI. en eut fait la conqueste. Ils sont encore aujourd'hui reconnus pour Primats de toute l'Espagne, & il n'y a que les Evêques de Portugal qui leur disputent cette qualité en faveur des Archevêques de Brague.

L'Archevêque de Tolede avoit autrefois sous sa Jurisdiction dix-neuf Suffragans ; presentement il n'en a plus que huit, qui sont les Evêques de Cordouë, de Segovie, de Carthagéne, de Siguença, d'Osma, de Cuença, de Jaen & de Valladolid. Il est encore à present Seigneur temporel & spirituel de dix-sept villes ; & le nombre de ses vassaux est si grand, qu'il pouvoit autrefois mettre sur pied vingt-cinq ou trente mille hommes sans incommoder le païs, comme Ximenez le fit lorsqu'il entreprit à ses dépens la conqueste d'Oran. Il porte la qualité & joüit de tous les droits de Grand Chancelier de Castille : Il est Chef né du Conseil d'Etat. Enfin son revenu est de deux cens mille ducats ; ainsi l'Archevêché de Tolede peut passer pour un des plus riches benefices de la Chrétienté. C'est ce qui faisoit dire aux Grands de Castille lorsque Ximenez en fut pourvû : *Que c'estoit un trop bon morceau pour*

*un Moine*. Aussi plusieurs siecles avant lui il n'avoit esté possedé que par des gens de la premiere qualité, & même par des Princes du Sang & des fils de Roy; témoins les deux Sanches, l'un fils d'un Roy de Castille, l'autre fils d'un Roy d'Arragon.

C'est peut-estre ce qui a donné lieu de dire, que le dessein des Rois Catholiques en y nommant Ximenez, estoit de s'accommoder d'une partie de son revenu, en établissant dessus de fortes pensions, sur la prétention qu'ils avoient que la quatriéme partie de ce grand revenu seroit plus que suffisante pour un homme accoûtumé comme lui à se contenter de peu, & presque de rien. Cette pensée paroist d'autant mieux fondée, qu'en effet Ximenez qui avoit apparemment penetré ce dessein, protesta hautement, en prenant possession de cet Archevêché, qu'il ne consentiroit jamais qu'on établist dessus un sou de pension. Il tint parole, & de son vivant l'Archevêché de Tolede en fut toûjours exemt. Il y en a même qui pretendent que Ferdinand ne consentit à sa nomination que dans l'esperance de le contraindre un jour de s'en défaire en faveur de quelqu'un de ses bâtards: On pretend encore qu'il l'en-

treprit aprés la mort de la Reine en faveur de Dom Alonſe Archevêque de Saragoſſe. Il ſuppoſoit que Ximenez n'auroit jamais aſſez de courage, ou du moins aſſez de credit pour ſe ſoûtenir & pour lui réſiſter. Cependant les Hiſtoriens qui rapportent ce fait, qui paroiſt d'ailleurs aſſez peu vrai-ſemblable, aſſurent qu'il ſe trompa, & que Ximenez malgré ſes intrigues & ſes menaces, ſçut ſe maintenir toûjours dans une poſſeſſion entiere de ſes droits, de ſes revenus & de ſa dignité.

Au reſte, quoique Tolede ſoit ſituée ſur le Tage, l'un des plus fameux fleuves de toute l'Eſpagne, l'on peut dire que ſa ſituation n'eſt point agreable; ſa figure même eſt tout à fait bizarre. C'eſt un rocher ſeparé par le Tage, qui coule au pié d'une haute montagne qui domine la ville. Le haut de ce rocher eſt une plate-forme où ſont l'Egliſe Cathedrale, le Palais de l'Archevêque qui eſt des plus magnifiques, les maiſons des Chanoines, & une aſſez belle place. Le penchant du rocher juſqu'au Tage eſt tout couvert de maiſons, en maniere d'Amphitheatre, ce qui fait un aſſez bel effet. Quoique depuis pluſieurs ſiecles les Rois d'Eſpagne n'y faſſent plus leur ſéjour, ils n'ont

pas laissé de l'orner. Charles-Quint y fit bastir un magnifique Palais, & Philippe II. son fils y fit faire par le fameux la Tour Ingenieur François, l'un des plus hardis Aquéducs de l'Europe ; Il sert à transporter une partie des eaux du Tage jusqu'au haut du rocher sur lequel la Ville est située, de là elles se répandent dans toute la Ville, où elles fournissent à un grand nombre de fontaines, qui ne servent pas moins à la commodité qu'à l'embelissement de cette Ville.

Du tems de Ximenez, outre l'Université qui estoit fameuse, Tolede avoit prés d'une lieuë & demie de circuit. Elle estoit si peuplée qu'on y comptoit vingt-six Paroisses, plusieurs Monasteres d'hommes & de filles. Elle est presentement bien déchûë de cet estat, puisqu'à peine y pourroit-on compter huit mille habitans. Il en est de même de toute l'Espagne : c'est un des païs du monde le moins peuplé & le moins cultivé pour les raisons que l'on sçait, & que l'on pourra rapporter ailleurs.

Le dessein de Ximenez en arrivant à Tolede, estoit de n'y faire point d'entrée & d'y estre reçû sans ceremonie. Il en avoit même écrit au Chapitre de l'Eglise Cathedrale & à la Ville : mais ces deux

Corps bien loin d'en uſer à ſon égard d'une autre maniere que de celle dont on avoit accoûtumé d'uſer à l'égard de ſes prédeceſſeurs, n'épargnerent rien pour le recevoir avec toute la magnificence poſſible.

Jamais Archevêque de Tolede ne fut reçu avec plus de pompe; tous les Corps & preſque tout le peuple fut au devant de lui à une lieuë de la Ville: Il trouva ſur ſon paſſage des Arcs de Triomphe chargez d'inſcriptions à ſa loüange; à l'entrée de la Ville il fut complimenté par tous les Corps, & la foule s'y trouva ſi grande, qu'il y eut quelques perſonnes étoufées dans la preſſe. Il étoit nuit lorſqu'il arriva à la Cathedrale, quoique la cerémonie euſt commencé dés le matin. A l'entrée de l'Egliſe il jura ſelon la coûtume de conſerver inviolablement les droits & les privileges du Chapitre & de l'Egliſe, & d'employer toute ſon autorité pour les maintenir. On croyoit qu'il y mettroit des reſtrictions; cependant non ſeulement il ne le fit pas, mais il les conſerva plus religieuſement qu'aucun de ſes prédeceſſeurs; Il acheva enſuite de prendre poſſeſſion de ſon Egliſe avec les cerémonies accoûtumées, & fut accompagné dans ſon Palais par tous les Corps qui l'étoient allé recevoir.

Les premiers jours de son arrivée furent occupez à recevoir les complimens de tous les Corps de la Ville, de ceux de la Noblesse, des Gouverneurs & des Commandans des Places de la dépendance de l'Archevêché de Tolede. L'Archevêque leur répondit à tous d'une maniere aussi precise que si les complimens lui eussent esté communiquez, ou qu'il eust pu prévoir ce que chacun avoit à lui dire, & il sçut si bien mesler l'air de grandeur à la modestie d'un Evêque, qu'il se fit également craindre & aimer, & qu'on ne pouvoit assez loüer le choix que la Reine avoit fait de lui, pour remplir la premiere Dignité Ecclesiastique de toute l'Espagne.

Il s'occupa ensuite à connoistre les besoins des pauvres honteux & des mandians; pendant plusieurs jours les portes de son Palais leur furent ouvertes; il les écoutoit lui-même, recevoit & lisoit toutes leurs Requêtes; il les répondoit sur le champ, & si leurs necessitez demandoient un soulagement present, il leur distribuoit lui-même ce qui leur estoit necessaire, & donnoit ses ordres pour les empêcher de retomber dans de pareils besoins.

Une occupation si penible, mais si

digne d'un Prélat, dont la premiere qualité est celle de pere des pauvres, fut suivie d'une autre qui ne l'estoit pas moins, & qui ne donna pas moins d'exercice à sa liberalité. Il entreprit la visite des Eglises, des Colleges & des Hopitaux, & s'estant fait rendre compte de leurs revenus & de l'emploi qu'on en faisoit, il supplea du sien à ce qui manquoit pour les réparations, pour l'ornement & pour la commodité de tous ces lieux, avec une liberalité qui tenoit plus de la magnificence d'un grand Prince, que de celle d'un particulier.

L'on ne doit pas douter que la charité de Ximenez n'eust beaucoup de part à cet excez de liberalité qu'il fit en si peu de tems; mais il y a bien de l'apparence aussi que la politique & le dessein qu'il avoit sans doute déja formé de mettre le Clergé & le peuple de son costé y entroient pour quelque chose.

Quoi qu'il en soit il finit la visite des Eglises de Tolede par celle de la Cathedrale. Cette Eglise qui est une des plus grandes & des plus magnifiques de toute l'Espagne, avoit un défaut considerable qu'il n'estoit pas aisé de rectifier; Le Chœur estoit plus étroit que la nef d'un tiers, & cette irregularité choquoit d'au-

tant plus qu'elle estoit exposée à la vûë. Cet inconvenient estoit difficile à reparer, car il consistoit uniquement à joindre au Chœur une grande & magnifique Chapelle qui occupoit tout le costé par lequel seul l'on pouvoit l'élargir. Ce dessein, quoiqu'il parust d'abord d'une execution assez facile, ne pouvoit s'achever sans une fort grande dépense. Ce ne fut pas pourtant ce qui embarassa Ximenez; comme il estoit magnifique, il s'offrit aussi-tost à la faire, sans vouloir que le Chapitre, quoique fort riche, y contribuât d'autre chose que de son seul consentement. Il ajoûta même qu'il se chargeoit de faire rebastir à ses dépens un grand Autel beaucoup plus magnifique que celui qu'on seroit obligé de détruire, parce que le Chœur estant élargi, il ne se trouveroit plus au milieu.

Cette difficulté surmontée, il s'en presenta une autre, qui fut l'opposition de la famille des Mendosses. Elle estoit fondée sur ce que ce dessein ne pouvoit s'executer sans traverser le Mausolée du feu Cardinal Pierre de Mendosse, dernier Archevêque de Tolede, qui joignoit immediatement le grand Autel. Cet obstacle estoit d'autant plus difficile à surmonter, que ce grand homme dont

la memoire encore toute recente estoit infiniment chere au Clergé, à la Noblesse & au Peuple, n'avoit pas seulement esté le prédecesseur de Ximenez, mais son ami & son bienfaiteur. Comme tout le monde sçavoit qu'il lui estoit redevable de son élevation, les Mendosses disoient hautement qu'il ne pouvoit sans la plus noire de toutes les ingratitudes ruïner un tombeau qu'il eust dû lui-même faire élever à ses dépens, si la famille du Cardinal n'en eust pas eu soin.

Cette opposition en attira une autre, ce fut celle du Clergé de la Chapelle de Sainte Croix qu'il estoit question de joindre au Chœur. Ils remontroient que cette Chapelle avoit eu de tout tems son Clergé particulier; Qu'il avoit esté établi expressément pour prier Dieu continuellement pour le repos des ames des deffunts Rois de Castille, qui à cette consideration lui avoient accordé de grands Privileges; Qu'il n'estoit pas juste de les chasser d'un lieu qui leur avoit esté specialement affecté; Que leur Chapelle portoit le titre de Chapelle Royale; Qu'elle avoit esté destinée à la sépulture des Rois de Castille & des Princes de leur Sang; Qu'on y voyoit encore le tombeau du grand Alphonse septiéme,

nom, celui du Prince Dom Sanche son fils, celui d'un autre Dom Sanche, fils d'Alphonse X. & ceux de plusieurs autres Princes & Princesses du Sang Royal de Castille ; Que ces monumens, quand il n'y auroit point d'autre consideration, devoient rendre cette Chapelle inviolable: Et qu'enfin, si l'on avoit à y toucher, cela ne se pouvoit faire sans le consentement exprés de la Reine.

Ximenez qui ne s'estoit pas attendu à tant d'obstacles, ne rabbatit pourtant rien de son premier dessein. Il se chargea d'obtenir le consentement de la Reine, & il l'obtint en effet quelque tems aprés. Il contenta le Clergé de la Chapelle de Sainte Croix en lui en assignant une autre qui n'estoit ni moins grande ni moins magnifique. Il remedia à l'inconvenient des tombeaux des Rois en promettant de les faire ranger de costé & d'autre du Chœur, d'une maniere qui sans l'embarasser ne contribuëroit pas peu à son embelissement. Il satisfit aux plaintes des Mendosses, & en même-tems à ce qu'il devoit à la memoire de son Prédecesseur, en leur representant qu'il ne pouvoit lui faire un plus grand honneur, qu'en donnant rang à son tombeau parmi ceux des Rois de Castille, ce qui n'avoit jusques

alors esté accordé à aucun particulier. Ainsi toutes les oppositions estant levées, il fit executer son dessein, & donna au Chœur de sa Cathedrale cet air de grandeur & de magnificence qu'on lui voit encore aujourd'hui.

Cette affaire terminée, il en entreprit deux autres, & il les finit d'une maniere qui lui acquit une réputation extraordinaire, & qui fait que sa memoire est encore aujourd'hui en benediction dans tout le Diocese de Tolede.

Il avoit esté informé que plusieurs particuliers qui avoient manié les deniers publics les avoient détournez à leur profit, & qu'au lieu d'acquiter les dettes de la Ville, ils les avoient augmentées, & pris des interests excessifs des sommes qu'ils prétendoient avoir avancées. Ximenez prit connoissance de cette affaire, il les obligea de lui rapporter leurs comptes, & les examina lui-même avec tant d'application, que malgré tous leurs détours & toutes les précautions qu'ils avoient prises, il découvrit toutes leurs malversations. Il les obligea ensuite de les avoüer; & aprés les avoir tenus quelque tems en prison, & dans l'apprehension d'un chastiment honteux, il leur fit grace, à condition qu'ils restituëroient

incessamment tout ce qu'ils avoient volé. Ainsi il les força à se loüer de sa douceur en n'usant pas contr'eux de toute la rigueur des Loix ; & se vit entre les mains dequoi acquiter les dettes de la Ville, & dequoi même en augmenter les revenus, par l'emploi qu'il fit des sommes que ces restitutions avoient produites.

Cette action de vigueur fut suivie d'une autre qui ne fut pas moins utile au public. On a remarqué, en faisant son portrait, qu'il aimoit souverainement la justice ; en toute autre chose il estoit capable de dissimulation, mais il lui estoit impossible de dissimuler les abus qui se commettoient dans l'administration de la justice.

La facilité ou la negligence des Archevêques ses prédecesseurs y en avoit laissé glisser plusieurs. Ximenez entreprit d'y remedier, & il se prévalut dans cette occasion de toute l'autorité que sa qualité de Seigneur temporel, & son grand credit auprés de la Reine lui pouvoient donner.

Il commença par des informations tres-secrettes & tres-exactes qu'il fit faire de la conduite de tous ceux qui avoient eu quelque part à l'administration de la Justice. Il les fit ensuite assembler dans

ſon Palais, & aprés leur avoir reproché l'abus qu'ils avoient fait d'une choſe ſi ſainte, il les obligea de révoquer eux-mêmes toutes les Sentences injuſtes qu'ils avoient données, & les fit arracher des Regiſtres. Il caſſa pluſieurs de ces Juges de ſon autorité, & remplit leurs places de perſonnes dont la probité & le deſintereſſement lui eſtoient connus. Il condamna les autres à de groſſes amendes au profit des pauvres, & les congedia enſuite, en exigeant d'eux pour preuve qu'ils ſe conduiroient mieux à l'avenir, de purger la Ville ſi abſolument des lieux infames, dont il ſçavoit que quelques-uns d'entr'eux avoient eſté les ſoûtiens, que dans huit jours il n'en reſta pas un ſeul.

Quoique ce terme fuſt court, l'Archevêque n'eut pas la ſatisfaction de le paſſer tout entier à Tolede; Il reçut des lettres de la Reine, par leſquelles, aprés lui avoir témoigné la ſatisfaction qu'elle avoit de ſa conduite, elle lui ordonnoit de ſe raprocher de la Cour, afin qu'en cas de beſoin il puſt s'y rendre plus promptement. Il donna auſſi-toſt ſes ordres pour ſon départ, & envoya inviter le Chapitre de la Cathedrale de s'aſſembler le lendemain dans ſon Palais. Tout

le monde s'y estant rendu, l'Archevêque leur communiqua les lettrres de la Reine : Il leur dit ensuite qu'il les avoit assemblez pour prendre congé d'eux : Il les exhorta à mener une vie conforme aux obligations que leur imposoit le rang qu'ils tenoient dans l'Eglise ; à donner ordre à la réparation & à l'entretien des Eglises de leur dépendance, & à la réformation du Clergé de ces Eglises, sur lequel ils estoient d'autant plus obligez de veiller, qu'il se rapportoit entierement à eux de cette partie de son ministere, dont la confiance qu'il avoit en eux ne le déchargeroit pas devant Dieu, s'ils y usoient de quelque negligence : Il les invita à envoyer leurs Députez & leurs Mémoires au Synode Diocésain qu'il pretendoit tenir dés qu'il seroit arrivé à Alcala. Il leur parla ensuite en particulier, & leur donna tous les avis dont il crut que chacun avoit besoin pour sa conduite, & les congedia enfin d'autant plus satisfaits, qu'ils s'estoient moins attendus à une conduite si pleine de condescendance & de consideration.

Il est vrai que les premieres démarches de l'Archevêque ne leur avoient pas donné lieu de se le promettre ; mais, ou il avoit changé de sentimens, ou il avoit

trouvé les choſes dans un meilleur eſtat qu'il ne l'avoit cru ; ou pluſtoſt, ſelon ſa maxime ordinaire, ayant ſuffiſamment établi ſon autorité, il crut qu'il devoit rabattre de cette grande ſeverité, qui n'eſt bonne aprés tout qu'à effaroucher les eſprits.

Ximenez partit le lendemain pour Alcala : il y reçut des lettres de la Cour, qui lui ayant fait juger qu'il auroit le tems de tenir le Synode de ſon Dioceſe, il le convoqua auſſi-toſt. L'Aſſemblée fut des plus nombreuſes. Comme il y avoit long-tems qu'on n'en avoit tenu de ſemblable, tous ceux qui y avoient aſſiſté s'y rendirent, les uns par curioſité, les autres par la crainte de l'Archevêque, & les autres enfin pour contribuer au moins de leurs avis au rétabliſſement de la Diſcipline Eccleſiaſtique.

L'Archevêque fit lui-même l'ouverture du Synode par un diſcours des plus touchans : Il dit que tout le monde ſçavoit avec combien de répugnance il avoit conſenti à ſon élevation à l'Archevêché de Tolede, mais que Dieu ſeul connoiſſoit combien il s'en eſtimoit indigne : Qu'il avoit eſté ſacrifié comme un autre Jonas ; qu'on l'avoit forcé comme lui d'abandonner l'état tranquile dans lequel

il avoit fait dessein de passer sa vie ; pour l'engager dans le tumulte du monde comme sur une mer orageuse & pleine d'écueils. Qu'il estoit d'autant plus exposé à y faire un triste naufrage, qu'on l'avoit chargé de la conduite du vaisseau, lui qui ne s'estoit jamais étudié qu'à apprendre à se bien connoistre lui même; Que la perte de ce vaisseau paroissoit inévitable, s'il n'estoit secondé de leurs soins ; Qu'on ne pouvoit le sauver qu'en agissant de concert, & en concourant tous à une même fin ; Qu'il s'agissoit de faire de bons Reglemens, mais qu'il estoit encore plus important de les bien observer ; Qu'il s'offroit de leur en donner l'exemple, mais qu'il faloit le seconder & marcher sur ses pas ; Qu'il estoit persuadé que beaucoup d'entr'eux feroient même quelque chose de plus, mais aussi que s'il s'en trouvoit de negligens qui ne répondissent pas à ses bonnes intentions, que l'on ne trouvast pas mauvais s'il employoit toute l'autorité que Dieu lui avoit donnée pour faire observer les Statuts que l'on jugeroit à propos de faire pour le rétablissement de la discipline; Qu'ils y seroient d'autant plus obligez, qu'il n'en feroit aucun que de leur avis & de leur consentement, &

que c'est à Dieu même qu'ils rendroient compte de l'observation ou de l'inobservation des Loix qu'ils auroient jugé à propos d'établir.

Il seroit à souhaiter que l'on eust eu plus de soin de conserver les Reglemens de ce Synode, & de celui qu'il tint depuis à Talavera ; ils ne pouvoient estre qu'excellens, ayans pour Auteur un Prélat aussi habile & aussi experimenté que Ximenez. Mais, soit qu'on les ait laissé perdre, ou que les Archevêques ses successeurs s'en soient fait honneur en les publiant sous leur nom, il est certain qu'il en reste tres-peu qui passent constamment pour estre de Ximenez. Cependant comme ce sont des restes précieux, dont on ne pourroit priver le public sans lui faire tort, voici ce que l'on en a pu ramasser.

Il fut donc ordonné dans ce Synode, que tous les Dimanches & toutes les Fêtes les Curez aprés la grande Messe expliqueroient l'Evangile au peuple familierement & solidement, & que le soir ils assembleroient leurs Paroissiens & particulierement les enfans, & leurs apprendroient la Doctrine Chrestienne. Pour le leur faciliter il fit faire des Instructions & des Catechismes qui furent depuis d'u-

ne tres-grande utilité. Ce Reglement estoit d'autant plus important qu'on negligeoit depuis long-tems l'instruction du peuple, soit par la negligence, soit par l'incapacité des Pasteurs ; toute la devotion se réduisoit alors à des pratiques exterieures ou à des prieres vocales dont bien souvent on ne comprenoit ni le sens ni l'esprit ; l'heresie ne manqua pas d'en prendre avantage quelque tems aprés, & l'on peut dire que l'ignorance du peuple & du Clergé est peut-estre la chose qui a le plus favorisé son progrés.

L'ignorance dont on vient de parler avoit porté les Evêques à approuver peu de Prestres pour les Confessions. Il arrivoit delà que les Prestres faute de Confesseurs, ou disoient rarement la Messe, ou la disoient sans les dispositions necessaires. Pour y remedier l'Archevêque permit à tous les Prestres de s'absoudre les uns les autres des cas même qui lui estoient reservez. On retablit encore dans ce Synode l'usage ancien de tenir de l'Eau-benîte à l'entrée des Eglises.

La coûtume s'estoit conservée jusques alors dans les Eglises d'Espagne de donner la paix au peuple aux Messes de Paroisses ; mais sur les civilitez importunes & indécentes qu'on se faisoit pour la

recevoir, les prédecesseurs de l'Archevêque avoient ordonné, qu'au premier compliment qu'on se feroit le Diacre qui portoit la paix s'en retournât à l'Autel. Ximenez ne voulut pas que pour l'indiscretion de quelques particuliers on privât tous les assistans de la paix que le Prêtre leur envoyoit. Il ordonna donc qu'on passeroit ceux qui feroient des complimens, & qu'on donneroit la paix à tous les autres.

Les procedures longues & embarassées des Officialitez & des Tribunaux laïcs de sa dépendance lui parurent aussi avoir besoin de réformation. Pour cet effet il enjoignit à tous les Juges de sa Jurisdiction de juger les parties sur le champ, sans écritures & sans frais, si les causes estoient de peu de consequence. Pour ce qui est des grandes affaires il ordonna qu'aprés les informations faites on laissât à chacun la liberté de produire ses raisons par écrit, de répondre à celles de ses parties une fois seulement, & que le vingtiéme jour au plus tard on donnât Sentence définitive.

Alvar. Gomez liv. 1.

Il regla en particulier les procedures contre les Ecclesiastiques, & il ordonna que si les accusations estoient legeres ils fussent absous ou condamnez par ses Of-

ſiciaux ſans bruit & ſans procedures; que ſi les fau tes eſtoient conſiderables ils fuſſent promptement jugez avec juſtice, mais avec beaucoup de circonſpection, & s'il ſe pouvoit ſans éclat. Il recommanda tres-expreſſément aux Juges d'avoir de grands ménagemens pour l'honneur & pour la réputation des Preſtres. Il en donnoit lui-même l'exemple, & bien loin de croire que la grandeur de ſon caractere dépendît de l'aviliſſement de celui des Paſteurs du ſecond ordre, il évitoit de les reprendre en public. *Ce ſont*, diſoit-il, *les Oints du Seigneur, il faut regarder leurs fautes avec des yeux de pitié & des entrailles de charité, & ſe donner bien de garde de les rendre mépriſables aux yeux du peuple.*

Il fut encore ordonné dans ce Synode, que les Paſteurs auroient ſoin dés le commencement du Carême de confeſſer tous leurs Paroiſſiens, afin que la pénitence publique que toute l'Egliſe fait en ce tems-là, fuſt d'autant plus agreable à Dieu, qu'elle ſeroit faite par des perſonnes qui auroient commencé à ſe purifier de leurs crimes. Que la Communion Paſchale ne ſeroit accordée qu'à ceux qui auroient obſervé ce Reglement, parce que la Diſcipline de l'Egliſe ne permet pas de paſſer immediatement & ſans milieu des de-

ſordres d'une vie licentieuſe à la participation du plus ſaint de tous les Sacremens.

Que les Paſteurs auroient ſoin d'envoyer à l'Archevêque ou à ſes Vicaires Generaux de Tolede ou d'Alcala un memoire exact de tous ceux qui n'auroient pas fait la Communion Paſchale, afin qu'il y fuſt pourvû par ſon autorité. Qu'ils en uſeroient de même à l'égard des pepecheurs publics & ſcandaleux, afin que l'Archevêque en étant averti il puſt les obliger à faire une ſatisfaction proportionnée aux ſcandales qu'ils auroient donné.

Il s'eſtoit gliſſé en ce tems-là un deſordre en Eſpagne qui eſtoit ſuivi de quantité d'abus. Les divorces y eſtoient fort frequens, & ce qui les rendoit ſi communs eſtoit, qu'auſſi-toſt que deux perſonnes mariées, pour quelque raiſon que ce puſt eſtre, avoient envie de ſe ſéparer, ils n'avoient qu'à ſuppoſer qu'ils avoient tenu enſemble un enfant ſur les Fonds de Baptême, ils ne manquoient jamais de témoins vrais ou ſuppoſez pour l'atteſter, & ſur cela les parties ſe ſéparoient. Cette licence avoit introduit en Eſpagne une infinité de mariages illicites. L'Archevêque ſe crut obligé de remedier à ce

desordre ; & pour en venir à bout & empêcher qu'on ne supposast faux sur un sujet si important, il fut le premier qui ordonna qu'il y auroit dans toutes les Paroisses un Registre où l'on écriroit exactement les noms de ceux qui seroient baptisez, de leurs peres, meres, parains, maraines, & des témoins qui avoient assisté au Baptême, avec l'année, le mois & le jour de cette ceremonie. L'on a vû depuis de quelle utilité a esté cette Ordonnance dans la promotion aux Ordres sacrez, dans l'entrée aux Benefices, dans les tutelles & dans plusieurs autres rencontres ; c'est ce qui l'a fait recevoir depuis dans toute l'Eglise.

Enfin comme l'Archevêque estoit persuadé que la tenuë des Synodes ne pourroit estre que d'une tres-grande utilité pour le maintien de la Discipline, il ordonna qu'on en tiendroit un regulierement tous les ans. En effet il en assembla encore un autre à Talavera. Ce fut apparamment le dernier, car dans tout le reste du tems que Ximenés fut Archevêque, on ne voit pas qu'il en ait assemblé d'autres. Ces Successeurs en userent de même, & l'usage s'en fut peut-être aboli si le Concile de Trente ne l'eût renouvellé.

Comme

Comme le ſentiment de Ximenez n'étoit pas de faire beaucoup de loix, mais de les faire bien obſerver, il ſe pourroit faire qu'il n'auroit pas jugé à propos de faire un plus grand nombre de reglemens. Quoi qu'il en ſoit, il ſçeût ſi bien les faire obſerver & maintînt ſi bien l'ancienne diſcipline ſoit par lui-meſme, ſoit par ſes Vicaires generaux, qu'enfin ſon Dioceſe changea de face, & ſervit d'exemple à tous les autres Dioceſes d'Eſpagne.

*Fin du ſecond Livre.*



# SOMMAIRE
## DU
## LIVRE TROISIÈME.

*Mort de l'Infant Dom Juan, fils unique de leurs Majestez Catholiques. L'Archiduchesse son Epouse accouche d'une fille morte. Ces deux accidens portent les Rois Catholiques à remarier leur fille aînée. Ximenez negocie son mariage avec Manuël, Roi de Portugal. Il vient en Castille en faire la demande & l'épouse. Differend de Ximenez avec Dom Alonse Archevêque de Sarragosse, touchant les droits de sa Primatie. Il est terminé à l'avantage de Ximenez. La Reine de Portugal accouche d'un fils, & meurt en couche. Ximenez reprend le dessein de la Reforme de l'Ordre de Saint François. Nouveaux obstacles du costé de Rome. Il les surmonte, & vient enfin heureusement à bout de son dessein: Il obtient de la Reine la moderation des impôts; ce qui lui acquiert l'affection du Peuple. Generosité de Ximenez.*

*à cette occasion. Projet de revolte dans le Royaume de Grenade. Le Comte de Tendilla en donne avis. La Reine part pour Grenade accompagnée de Ximenez. Il entreprend la conversion des Grenadins ; Il y réüssit. Départ de leurs Majestez Catholiques : Ximenez reste à Grenade. Histoire de Zegri, Prince du Sang Royal des Maures. Ses grandes qualitez. Il devient suspect à Ximenez : Il le fait arrester, & le persuade enfin d'embrasser la Religion Chrestienne. Il gagne absolument ce Prince. Liberalité de Ximenez : Generosité de Zegri. Soûlevement de l'Albaizin contre Ximenez suivi de celui de Grenade ; Quelle en fut l'occasion. Ximenez en danger de sa vie, & prest à la perdre est sauvé par Zegri. La sedition s'appaise : Ximenez rétablit le calme dans Grenade. Relations désavantageuses envoyées à la Cour contre Ximenez : Il y va lui-même pour se justifier. Il regagne l'estime & la confiance des Rois Catholiques. Il obtient une amnistie sans reserve pour les Grenadins ; Son retour à Grenade. Conversion de l'Albaizin suivie de celle de Grenade. Quel estoit l'Archevêque de Grenade. Ses grandes qualitez. Son differend avec Ximenez sur la traduction de l'Ecriture Sainte & de l'Office de l'Eglise. Raison de part & d'autre. Le sentiment de Ximenez prévaut.*

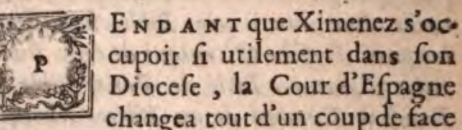
*Naiſſance de Charles-Quint. Mort de l'Infant Michel arrivée à Grenade. Ximenez en porte la nouvelle à leurs Majeſtez Catholiques. Affliction de la Reine. Elle prédit la grandeur future de Charles-Quint, qui devient par cette mort heritier des grands Etats que poſſede la Maiſon d'Autriche. Arrivée des Deputez de l'Iſle Eſpagnole dans les Indes Occidentales. Ils ſollicitent en vain l'Audience de leurs Majeſtez Catholiques : Ils s'adreſſent à Ximenez. Recit qu'ils lui font des cruautez inoüies des Eſpagnols dans les Indes. Ximenez en eſt touché : Il leur obtient l'Audience qu'ils ſollicitoient depuis ſi long-temps : Il appuye leurs plaintes dans le Conſeil. Il fait nommer des Commiſſaires pour aller informer ſur les lieux. Maniere dont ils s'acquittent de leur commiſſion. Punition des coupables. Ximenez part pour Alcala : Il fait deſſein d'y eſtablir une Univerſité : Il fait travailler aux baſtimens qu'il lui deſtine : Il eſt détourné de ce deſſein par des lettres de la Reine qui le rappellent à la Cour. Nouveaux ſoûlevemens dans le Royaume de Grenade. Nouvelles plaintes des Grands contre Ximenez. Les Maures s'emparent des paſſages des Montagnes. Ferdinand en perſonne marche contre eux. Prudence & valeur de ce Prince : Il partage ſon Armée : Il en*

*commande lui-mesme une partie, & donne l'autre au Comte d'Aguilar, frere du Grand Consalve. Grandes qualitez du Comte : Il ataque l'arriere-garde des Maures pendant que Ferdinand les attaque de front. Grande défaite des Maures. Le Comte d'Aguilar rentre dans les Montagnes ; tout se rend à lui : Il ruïne toutes les fortifications & les murailles des Places. Il tombe dans un parti des Maures : Il est cruellement massacré avec tous ses gens. Ximenez retourne à Grenade avec leurs Majestez Catholiques : Il y tombe dangereusement malade. Maniere singuliere dont il guerit. Il conseille à la Reine de faire venir de Flandre les Archiducs, & de les faire reconnoistre heritiers necessaires de la Castille. Arrivée des Archiducs, qui se rendent à Tolede, où ils sont reconnus Prince des Asturies. Erection de l'Université d'Alcala. Ximenez y attire de tous costez par ses liberalitez les plus sçavans hommes de l'Europe, il travaille avec eux à une Bible en plusieurs langues. Dessein & critique de cette Bible. Bible d'Anvers. Bible de Paris. Bible de Londres. Examen de ces Bibles. Ximenez fait imprimer à ses dépens plusieurs autres livres.*



# HISTOIRE
## DU MINISTERE
## DU CARDINAL
# XIMENEZ,
## ARCHEVESQUE DE TOLEDE,
## ET
## REGENT D'ESPAGNE.

## LIVRE TROISIE'ME.



PENDANT que Ximenez s'occupoit si utilement dans son Diocese, la Cour d'Espagne changea tout d'un coup de face par la mort de l'Infant Dom Jüan, fils unique de leurs Majestez Catholiques. Ce jeune Prince, qui n'estoit pas encore âgé de vingt ans, fut attaqué d'une fievre

violente, qui l'emporta le vingt quatriéme Octobre de l'année mil quatre cens quatre-vingt dix-sept.

Ferdinand supporta cette perte avec sa constance ordinaire, c'est-à-dire, qu'il en parut si peu touché, qu'il donna lieu de le soupçonner d'insensibilité, ou de croire que se promettant une longue vie, dont il avoit en effet toutes les marques, il n'estoit pas fâché de se voir défait d'un heritier qui s'ennuyeroit peut-estre un jour de le voir regner trop long-temps. Cette pensée estoit d'autant plus vraisemblable, que comme il estoit beaucoup plus jeune que la Reine, il n'estoit pas hors d'apparence qu'il se flatât d'avoir des fils d'un second mariage.

Pour la Reine, elle ne se repaissoit plus de pareilles esperances, aussi en futelle si affligée, qu'on apprehenda pour sa vie. Comme l'on estoit persuadé que Ximenez estoit l'homme du monde qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit, & qui estoit le plus capable de lui donner la consolation dont elle avoit besoin, on lui écrivit de sa part de quitter tout, & de se rendre incessamment auprés d'elle.

Mais Ximenez, qui n'avoit pas besoin qu'on l'avertît de ce qu'il devoit à sa Sou-

veraine & à sa bienfaictrice, avoit prévenu cet ordre, & il estoit déja en chemin lors qu'il le reçut. A son arrivée à Salamanque, il trouva la Cour dans un nouveau deüil, & la douleur de la Reine augmentée d'un nouveau sujet d'affliction, qui n'estoit guere moins sensible que le premier.

L'Infant avoit laissé sa femme grosse, & l'esperance de ce qui en devoit naistre n'avoit pas peu contribué à adoucir la douleur de sa perte ; mais cette esperance s'évanouït tout d'un coup par la plus grande de toutes les imprudences : une personne dont l'on ne sçait pas le nom, parce que la Princesse se fit un scrupule de la nommer, lui apprit brusquement, & sans user d'aucun détour la perte qu'elle venoit de faire. Comme on ne lui avoit rien dit du commencement, ni du progrez de la maladie de son époux, la douleur de sa mort la penetra si vivement, qu'elle entra aussi-tost en travail, & accoucha quelques heures aprés avant terme d'une fille morte.

Ximenez trouva la Reine plus affligée qu'on ne le devoit attendre d'une Princesse qui tenoit pour maxime que les Rois n'ont point de parens ; mais comme elle avoit une force d'esprit beaucoup au des-

ſus de ſon ſexe, elle ſe laiſſa premierement perſuader de quitter Salamanque, où tout ce qui ſe preſentoit à ſes yeux ne ſervoit qu'à entretenir ſa douleur en lui renouvellant le ſouvenir des pertes qu'elle venoit de faire. Il lui fit enſuite agréer le ſéjour d'Alcala. Comme les Archevêques de Tolede depuis long-temps en eſtoient Seigneurs temporels, & que l'agreable ſituation de cette Ville les avoit invitez à y faire leur ſéjour ordinaire, ils y avoient fait baſtir un Palais magnifique. Ximenez eût l'honneur d'y loger leurs Majeſtez Catholiques, mais il eût auſſi celui d'y loger avec elles, parce qu'elles ne voulurent jamais conſentir qu'il quittât ſa maiſon pour la leur laiſſer toute entiere. Ce fut dans cet endroit, l'un des plus beaux de toute l'Eſpagne, que la Reine reçut de Ximenez toute la conſolation dont elle avoit beſoin; il y réüſſit ſi bien qu'en peu de jours il la remit dans ſa premiere tranquilité, & la rendit capable de vaquer aux affaires d'Etat.

La mort de l'Infant y avoit cauſé un inconvenient des plus embarraſſans; la Reine ne pouvoit ſe reſoudre à voir paſſer les ſucceſſions de Caſtille & d'Arragon dans une maiſon qui ne fût pas Eſpagnole: cependant, depuis la mort de

l'Infant, cette succession regardoit directement l'Archiduc Philippe, qui estoit Flamand du côté de sa mere, & Allemand de celui de son pere. Mais comme il n'avoit épousé que la seconde des filles de leurs Majestez Catholiques, il y avoit un remede à cet inconvenient, qui estoit de remarier l'aînée à un Prince Espagnol.

Ximenez ne manqua pas de le suggerer à la Reine, & il ajouta qu'il n'y avoit que Manuël qui venoit de succeder à la Couronne de Portugal, qui pût prétendre à cette alliance; il se chargea mesme de lui en faire la proposition: en effet il fit entendre à ce Prince que s'il recherchoit l'Infante elle lui seroit accordée.

Manuël avoit trop d'ambition pour refuser un parti si avantageux; non seulement il l'accepta, mais il vint lui-mesme à Alcala où la Cour estoit encore, pour en faire la demande à leurs Majestez Catholiques. L'Infante lui fut accordée, & ce Prince l'épousa quelques jours aprés, avec une satisfaction reciproque des Espagnols & des Portugais.

L'on convoqua aussi-tost les Etats de Castille dans la Ville de Tolede, où la Reine de Portugal fut reconnuë heritiere necessaire de la Castille. Ximenez y accompagna leurs Majestez Catholiques,

& ce fut à l'occasion de ce voyage qu'il tint à Talavera le second Synode Diocésain, dont l'on a parlé à l'occasion du premier. Ce fut à peu prés dans ce mesme-temps qu'il maria avantageusement Jean Ximenez son second frere. Il alla en cela contre ses maximes, mais il ne put resister aux sollicitations de sa famille. D'ailleurs le parti qui se presentoit estoit si avantageux & si honorable qu'il estoit difficile de se défendre de l'accepter. Dom Juan de Zapata frere du Comte de Barajas venoit de mourir à Madrid, il laissoit une fille nubile, nommée Eleonor, belle & bien élevée sous la tutelle de Marie de Luxan sa mere. La tentation de s'allier aux Ministres des Princes n'est pas nouvelle. Cette Dame qui voyoit l'élevation & la faveur de Ximenez, crut qu'elle ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour elle-mesme & pour sa Maison que de s'allier avec lui, & de s'appuyer d'une protection aussi puissante que la sienne, elle lui fit proposer sa fille pour son second frere, & l'affaire fut concluë en peu de jours. Ximenez fit dés-lors d'assez grands avantages à son frere, & dans la suite il se chargea de l'éducation de leurs enfans, & de l'entretien de leur Maison.

Ximenez avoit à peine conclu cette affaire lors que la Reine lui manda de l'accompagner en Arragon où elle faisoit assembler les Etats pour y faire reconnoître le Roy & la Reine de Portugal pour heritiers présomptifs de la Couronne d'Arragon. Comme cette affaire ne souffroit point de délai l'Archevêque partit aussitost, aprés avoir nommé pour ses Vicaires generaux, Villapan pour Tolede & Frias pour Alcala. C'estoient deux hommes d'une rare pieté & d'un sçavoir éminent, qualitez qu'on ne devroit jamais separer quand il s'agit des exemples Ecclesiastiques.

A l'arrivée de Ximenez en Arragon il pensa arriver un inconvenient qu'il avoit sans doute prévû, mais auquel le Roy & la Reine Catholiques ne s'estoient point attendus. C'estoit la coûtume de Ximenez lors qu'il voyageoit par la Castille de faire porter sa Croix Archiepiscopale devant lui, en entrant dans l'Arragon il voulut en user de mesme. Dom Alonse fils naturel de Ferdinand Archevêque de Sarragosse s'en formalisa, & fit dire à Ximenez que s'il continuoit à en user de la sorte il s'y opposeroit, & qu'il ne souffriroit pas qu'il se donnât ainsi des airs d'autorité dans un Diocese qui

ne dépendoit pas de lui. Ximenez répondit avec sa fermeté ordinaire qu'il ne faisoit que se maintenir dans une possession qui n'avoit jamais esté contestée à ses prédecesseurs, qui avoient toujours esté incontestablement reconnus Primats de toute l'Espagne. En effet ayant fait voir par des actes authentiquesque ses prédecesseurs & en particulier le Cardinal de Mendoza en avoit usé de la sorte à Compostelle, à Seville, à Grenade, à Valence, & dans Sarragosse mesme. Dom Alonse desista de son opposition & le traita toujours depuis avec toute la consideration duë à son caractere & à son merite personel.

Les Etats d'Arragon s'estant donc assemblez à Sarrogosse, la Reine y fit representer qu'il y avoit prés d'un an que Manuël Roy de Portugal avoit épousé l'Infante Isabelle sa fille aînée, que la grossesse de cette Princesse qui avoit parû peu de temps aprés son mariage estoit une preuve que Dieu l'avoit beni. Qu'Isabelle estoit devenuë heritiere de Castille & d'Arragon par la mort de Dom Juan son frere unique qui n'avoit point laissé d'enfans. Qu'il estoit juste de lui asseurer sa succession. Que les Etats de Castille l'avoient reconnuë pour heritiere necessaire de cette Couronne, qu'il n'estoit plus

question que de la reconnoiſtre heritiere préſomptive de celle d'Arragon.

La Reine s'eſtoit flattée que cette propoſition paſſeroit ſans difficulté, mais Ximenez à la penetration duquel rien n'échappoit, l'avertit qu'elle y trouveroit des obſtacles auſquels elle ne s'eſtoit point attenduë, il ajoûta qu'il avoit découvert que le Roy Catholique la traverſoit ſous main; que ce Prince qui eſtoit de beaucoup plus jeune qu'elle, ſe flattoit de l'eſperance d'avoir des fils d'un ſecond mariage aprés ſa mort; qu'il reſervoit à ſes enfans prétendus la Couronne d'Arragon, qu'ainſi il n'eſtoit pas d'humeur à favoriſer les prétentions de la Reine de Portugal.

En conſequence des conjectures de Ximenez, les Etats d'Arragon, de Valence, & de Catalogne firent de grandes difficultez ſur la propoſition de la Reine. Les uns diſoient que les loix du Royaume excluoient les femmes de la ſucceſſion. Que le feu Roy avoit declaré par ſon Teſtament que les filles ne pourroient parvenir à la Couronne qu'au cas que Ferdinand ſon fils mourût ſans enfans maſles; que le Roy eſtoit encore jeune & qu'il falloit eſperer que Dieu lui donneroit un fils: en effet Ferdinand en eſtoit

si persuadé qu'il ne perdit pas cette esperance mesme dans sa plus grande vieillesse. On ajoutoit qu'il y avoit de grands inconveniens à reconnoistre par avance un Roy estranger à leur égard, & que la Navarre s'estoit mal trouvée d'avoir eu cette complaisance pour le Roy Jean à la consideration de la Reine Blanche.

Ceux qui appuyoient la proposition de la Reine de Castille disoient au contraire que les femmes succedoient incontestablement à la Couronne d'Arragon. Qu'outre qu'il n'y avoit point de loy qui les en exclûst, l'exemple de la Reine Petronille fille de Dom Ramire, & le Testament du Roy Dom Alonse son fils en estoient des preuves invincibles, que le Testament du feu Roy ne les excluoit qu'au cas qu'il y eût des enfans masles; que supposé qu'il n'y en eût point, loin de détruire leur droit il l'établissoit d'une maniere qui ne pouvoit estre contestée. Qu'enfin bien loin que la désignation des successeurs eût des inconveniens, c'estoit peut-estre le seul moyen de les prévenir.

Quoiqu'il n'y eût rien à répondre à des raisons si plausibles les oppositions ne laissoient pas de continuer, la Reine de Castille qui n'avoit pas accoûtumé de se

commettre, & qui avoit d'ailleurs toute la fierté qu'on a marquée dans le portrait qu'on en a fait, s'en trouva si offensée qu'un jour il lui échappa de dire; *qu'il seroit plus court & peut-estre plus honorable de conquerir ce Royaume que d'en assembler les Etats, & de souffrir des contestations si mal fondées.* Ces parolès furent si mal reçûës des Etats, que le Conseiller Alonse Fonseca ne put s'empêcher de les relever. *Les Arragonois ont raison de maintenir leurs Privileges, Madame* (dit-il en s'adressant à la Reine) *comme ils sont circonspects à examiner ce qu'ils jurent, ils sont fidelles à garder ce qu'ils ont juré. Il ne faut pas s'étonner s'ils ont quelque peine à faire ce qui ne s'est point encore pratiqué dans ce Royaume.*

Zurita l.3. c.30.

Ce discours ne fût pas apparemment demeuré sans replique de la part de la Reine; mais Ximenez qui comprit combien il estoit important d'empêcher la Reine de continuër de se commettre prit la parole, & representa aux Etats avec tant d'adresse & de précaution de quelle consequence il leur estoit de ne laisser aucun doute sur la succession à leur Couronne, qu'enfin tout le monde revint à son sentiment, & reconnut le Roy & la Reine de Portugal comme la Reine de Castille l'avoit souhaité.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, l'Empereur & l'Archiduc n'étoient pas sans inquietude sur le second mariage de l'Infante Isabelle. Il est vrai que Jean Manüel qui estoit auprés du dernier par l'ordre de la Reine de Castille sa Souveraine les avoit si bien persuadez de la sterilité de la Reine de Portugal qu'ils n'en prirent que tres-peu d'ombrage, mais quand ils eurent reçû les nouvelles de Sarragosse qui avoit suivi d'assez prés son mariage, ils commencerent à s'en allarmer tout de bon. Jean Manüel qui estoit devenu par son adresse le Favori de l'Archiduc s'en allarma lui-mesme plus que personne. Il craignit que les envieux de sa fortune n'en prissent occasion de le détruire en persuadant à l'Archiduc qu'il l'avoit trompé; mais comme il ne manquoit jamais d'expediens pour se tirer d'affaire, il paya de hardiesse & rassura l'Archiduc en soûtenant que la grossesse de la Reine de Portugal ne lui porteroit aucun préjudice.

Il n'est pas aisé de decider s'il en parloit ainsi par hazard, ou si sa conjecture avoit quelque fondement, quoi qu'il en soit l'évenement la justifia. Peu de temps aprés la tenuë des Etats dont on vient de parler, elle mourut en accou-

chant d'un fils, & fut d'autant plus regrettée qu'elle avoit la beauté & toutes les grandes qualitez de sa mere dont elle portoit le nom. Le fils qu'elle mit au monde reçut au Baptême le nom de Michel, mais il estoit si maigre & si foible & promettoit si peu de santé, qu'il estoit assez aisé de juger que selon la conjecture de Jean Manüel, il ne porteroit aucun préjudice à l'Archiduc & à l'Archiduchesse des Païs-Bas.

La Reine Catholique en fut elle-mesme si persuadée, que lors qu'elle apprit que l'Archiduchesse sa fille estoit accouchée d'un fils qui fut depuis le fameux Charles V. elle ne pût s'empêcher de dire que cet enfant seroit un jour un puissant Prince, & qu'il réüniroit en sa personne les successions des Maisons d'Autriche, de Castille & d'Arragon : La mort de l'Infant Michel qui ne vécut que deux ans, suivit de prés cette prédiction : il mourut à Grenade, comme on le racontera cy-aprés, le 20. Juillet de la mesme année, cinq mois aprés la naissance de Charles V.

Le 24. Février, l'an mil cinq cens.

Pendant que ces choses se passoient en Arragon, les Cordeliers n'oublioient rien du costé de Rome pour empêcher l'effet de la reformation que Ximenez

avoit entreprise. Mais comme ils estoient persuadez qu'ils avoient affaire à un homme éclairé, qui ne manqueroit pas de profiter de la moindre des fausses démarches qu'ils pourroient faire, & qu'ils sçavoient d'ailleurs que le Pape estoit trop convaincu du besoin qu'ils avoient de reformation, pour esperer de réüssir en s'y opposant directement, ils prirent un chemin qui sembloit les y conduire, mais qui les en éloignoit en effet.

Ils representerent donc à Sa Sainteté, que connoissant mieux que qui que ce soit les besoins de leur Ordre, il n'y avoit personne qui fût plus persuadé qu'eux de la necessité d'une bonne reformation; qu'il estoit seulement question du choix des moyens; Que tant que l'on la confieroit uniquement aux Commissaires nommez par leurs Majestez Catholiques, elle ne réüssiroit point; parce que n'estant pas assez informez des veritables interests de l'Ordre, & ne connoissant pas assez à fond le genie de ceux avec qui ils avoient à traiter, il n'estoit pas possible qu'ils ne prissent souvent le change, & qu'ils ne fournissent eux-mesmes les moyens d'éluder toutes leurs bonnes intentions. Qu'il y avoit un remede à cet inconvenient, qui estoit que Sa Sainteté

trouvât bon que le General de l'Ordre nommât un pareil nombre de Commiſ-ſaires, qu'il les choiſiroit entre les plus habiles & les mieux intentionnez de ſes Religieux, & qu'eſtant enſuite approuvez par Sa Sainteté, & munis de ſon autorité, ils agiroient conjointement avec les Commiſſaires Deputez par leurs Majeſtez Catholiques, & leur fourniroient eux-meſmes des expediens pour réüſſir dans une entrepriſe ſi ſainte & dont leur Ordre devoit recevoir le plus grand avantage.

Le piege eſtoit délicat; auſſi ne fut-il point apperçû; Le Pape accorda tout ce qu'on lui demandoit; les Commiſſaires furent choiſis & agréez par Sa Sainteté, & ils arriverent en Caſtille preſque dans le meſme-temps que Ximenez en fut averti par l'Ambaſſadeur de la Reine Catholique.

Il s'apperçut auſſi toſt que c'eſtoit fait de la reformation, ſi ces nouveaux venus eſtoient reçus pour adjoints à la Commiſſion, & que bien loin d'en avancer l'effet, ils n'oublieroient rien pour la traverſer. Mais il n'eſtoit pas aiſé de les en exclure: leurs pouvoirs eſtoient dans toutes les formes, & le Pape eſtoit trop jaloux de ſon autorité pour ſouffrir qu'on

y eût si peu d'égard dans un païs où l'on estoit accoutumé à lui obéïr sans replique.

L'experience que prit Ximenez fut de les faire reçevoir avec beaucoup d'honneur, de leur témoigner en apparence beaucoup de confiance, & d'agir en effet aussi indépendamment d'eux, que s'il n'y en eût point eu. Mais les nouveaux Commissaires estoient trop habiles pour ne se pas appercevoir du peu d'état qu'on faisoit d'eux, & ce mépris alloit trop loin pour le dissimuler. Ils en firent hautement leurs plaintes; & voyant qu'on n'y avoit point d'égard, ils partirent aussi-tost pour Rome, aprés avoir fait signifier qu'ils s'opposoient à tout ce qu'on entreprendroit au préjudice de leur Commission.

Soit que Ximenez n'eût pas prévû les suites de ce départ, ou qu'il crût avoir assez de crédit pour y remedier, il ne s'y opposa pas; il regarda au contraire leur retraite comme ne pouvant estre qu'avantageuse à ses desseins; il en arriva cependant tout autrement.

Ce qui s'estoit passé en Castille choquoit assez l'autorité du Pape pour n'avoir pas besoin qu'on l'animât sur un pareil sujet. Cependant les Cordeliers n'ayant rien oublié pour cela, le Pape prit

ſi mal la choſe, qu'il reſolut pour ſe venger, d'empêcher la reformation, & de deffendre d'autorité abſoluë de la continuer. Il fut confirmé dans ce deſſein par les Cardinaux que les Cordeliers avoient gagné. Ils acheverent de l'irriter; mais ils lui conſeillerent en même-temps, pour éviter le ſcandale qu'une pareille deffenſe pourroit cauſer, de ſe contenter pour le preſent de ſuſpendre le pouvoir des Commiſſaires, juſqu'à ce que Sa Sainteté en eût ordonné autrement.

Ce Bref eſt datté du 9. de Novembre 1496. l'an 6. du Pontificat d'Alexandre VI.

Le Pape approuva cet avis, & fit auſſi-toſt expedier un Bref pour en ordonner l'execution; il eſtoit addreſſé à leurs Majeſtez Catholiques. Sa Sainteté s'y plaignoit en peu de paroles du peu d'égard que l'on avoit eu pour les Commiſſaires envoyez de ſa part. Elle ajoûtoit qu'ils lui avoient même fait des plaintes de pluſieurs mauvais traitemens qu'ils avoient reçûs; qu'un pareil excés commis contre des perſonnes revétuës de ſon autorité ne ſe pouvoit pas diſſimuler, qu'elle eſtoit reſoluë d'en prendre une connoiſſance exacte, pour rendre enſuite à un chacun toute la juſtice qui ſe trouveroit luy eſtre duë, que cependant elle ſuſpendoit les Commiſſaires & leur deffendoit de paſſer outre à la reformation

jusqu'à ce qu'elle en eût autrement ordonné.

Dés que la Reine eut reçû ce Bref, elle envoya querir Ximenez pour le lui communiquer ; elle ajouta ensuite que cette affaire lui donnoit trop de chagrin, qu'elle estoit resoluë de l'abondonner ; & qu'elle croyoit en estre suffisamment déchargée envers Dieu, puisque le Pape lui-mesme s'y opposoit.

Mais les grandes affaires ne sont presque jamais plus proches d'un heureux succez que lors qu'elles en semblent plus éloignées. Ximenez s'opposa avec respect à la resolution de la Reine, & il sçut menager sur cela son esprit avec tant d'adresse, qu'il l'engagea plus que jamais à proteger ce grand dessein ; mais ce fut à condition qu'il se chargeroit lui-mesme de le faire réüssir. Il le promit effectivement à la Reine, & de son costé cette Princesse agit avec tant de chaleur auprés du Pape, qu'il ne se contenta pas de lever l'interdit des Commissaires, mais qu'il nomma expressément Ximenez, l'Evêque de Jaën, * & celui de Catane Ville de Sicile, qui estoit alors en Castille en qualité d'Internonce, pour terminer cette affaire en dernier ressort.

* C Ville dans l'And[alousie] sous Métro[po]le de [Tolede].

Ximenez n'eût pas plustost reçû sa

Commiſſion, qu'il s'apperçut que les Cordeliers avoient eu le credit d'y faire gliſſer une clauſe qui la rendoit tout à fait inutile dans l'execution ; elle conſiſtoit en ce que Sa Sainteté ordonnoit aux trois Commiſſaires de faire leur Commiſſion par eux-mêmes, & leur oſtoit expreſſement le pouvoir de nommer quand il en ſeroit beſoin des Subſtituts en leur place.

Ximenez écrivit ſur cela à Sa Sainteté, & il le fit avec tant d'adreſſe, & lui ſçût ſi bien repreſenter les inconveniens de cette clauſe que le Pape la revoqua, & donna pouvoir aux Commiſſaires de ſubdeleguer ceux qu'ils jugeroient à propos, lors qu'ils ne ſeroient pas en eſtat d'agir par eux-meſmes.

Alors Ximenez, que les difficultez & la reſiſtance avoient rendu plus ardent, reprit l'affaire de la Réformation tout de nouveau, & y apporta tant d'application

Lan 1497. & tant de ſoins, qu'il en vint enfin heureuſement à bout. Il la ſoûtint depuis avec tant de fermeté, & ſçut ſi bien prévoir tout ce qui la pourroit détruire, que les choſes ſont encore aujourd'hui à peu prés ſur le meſme pied qu'il les avoit établies. Tous les Hiſtoriens d'Eſpagne parlent de cette entrepriſe, & de l'heureux

ſuccez

ſuccez qui la ſuivit, comme d'une des plus grandes actions de Ximenez ; & ils demeurent tous d'accord que tout autre que lui n'y eût jamais réüſſi.

La Reformation des Ordres Religieux fut bien-toſt ſuivie de celle du Dioceſe de Tolede. Ximenez l'avoit fort avancée dans les deux Synodes Dioceſains qu'il avoit tenus ; mais il avoit rencontré un obſtacle qui l'avoit empêché d'y mettre la derniere main ; il conſiſtoit, en ce qu'il y avoit pluſieurs Egliſes dont le Clergé, comme dépendant immediatement du Saint Siege, ſe prétendoit exempt de ſa Juriſdiction,& par conſequent de ſa viſite,& de l'execution de ſes Ordonnances : Il y avoit meſme pluſieurs particuliers, qui ſous pretexte qu'ils eſtoient Officiers de Sa Sainteté, ce qui eſt aſſez ordinaire en Eſpagne, prétendoient avoir les mêmes exemptions.

L'abus eſtoit viſible ; mais il eſtoit de la derniere importance à Ximenez de ne ſe point commettre avec la Cour de Rome ; & quand meſme il l'eût fait, il n'étoit pas ſans apparence qu'ayant accordé ces privileges pour ſe faire des creatures dans tous les Dioceſes particuliers, elle ſe feroit un point d'honneur de les maintenir aux dépens meſme du reta-

blissement de la discipline.

Ces reflexions avoient porté Ximenez à dissimuler, quoi qu'il n'y eût point de Prelat dans toute l'Espagne qui supportast plus impatiemment la diminution de son autorité legitime; ce n'est pas qu'il y en eût aucun qui n'y fût infiniment sensible; mais le peu d'apparence qu'il y avoit de remedier à la source d'un si grand mal, les avoit à la fin persuadez que les maux particuliers qui en descendoient estoient tout à fait irremediables.

Ximenez fut le premier qui voulut éprouver si le remede ne pourroit point venir de l'endroit mesme d'où venoit le mal; mais il le fit avec un si grand secret, que quelque succez que pût avoir cette tentative, sa reputation n'en souffriroit aucun préjudice. Il écrivit donc au Pape mesme, & lui representa, avec toutes les précautions possibles, que ses predecesseurs en accordant des exemptions aux Eglises particulieres n'avoient pas prétendu qu'elles servissent à détruire la discipline de l'Eglise, ou à en empêcher le retablissement; qu'il estoit persuadé que ce n'estoit pas non plus l'intention de Sa Sainteté en les maintenant; que cependant c'estoit presque le seul usage qu'en faisoient ceux qui en jouïs-

ſoient alors ; qu'ils en prenoient occaſion de vivre dans une licence, non ſeulement ſcandaleuſe, mais meſme contagieuſe pour tout le reſte du Clergé dont ils faiſoient partie ; qu'il n'y avoit que deux remedes à un ſi grand mal ; l'un de revoquer toutes les exemptions, & de remettre tout le Clergé dans la dépendance des Evêques comme il avoit eſté autrefois ; l'autre, de conſentir au moins qu'il pût agir dans cette occaſion en qualité de Deputé de Sa Sainteté, & de Commiſſaire Apoſtolique : Que cet expedient ne portoit aucun préjudice aux droits du Saint Siege ; qu'au contraire l'on ne pouvoit mieux les eſtablir qu'en faiſant voir qu'un Primat de toute l'Eſpagne n'auroit agi dans la circonſtance dont il eſtoit queſtion, qu'en qualité de ſon Commiſſaire, & en vertu d'une députation extraordinaire.

Soit que le Pape fût perſuadé des bonnes intentions de Ximenez, & qu'il crût qu'il y alloit du bien de l'Egliſe de les ſeconder, ou qu'il ne voulût pas mécontenter un Prelat qu'il ſçavoit eſtre tout puiſſant auprés de leurs Majeſtez Catholiques, il agréa le ſecond expedient qu'il lui avoit propoſé, & fit expedier un Bref en datte du 23. de Juin 1497, par

lequel il le nommoit Commissaire Apostolique pour la Reformation des Eglises exemptes, & des personnes privilegiées de son Diocese, & generalement pour tout ce qu'il jugeroit à propos de faire pour le bien de son Eglise: la Commission mesme estoit si ample, qu'elle n'estoit restrainte par aucune clause ni limitée à aucun temps déterminé.

L'on croyoit que Ximenez useroit de cette commission d'autant plus à la rigueur, qu'il avoit lieu d'estre aigri de la resistance peu respectueuse que lui avoient faite les personnes contre lesquelles il l'avoit obtenuë. Cependant, soit qu'il apprehendast qu'en agissant de la sorte les plaintes des personnes interessées n'obligeassent le Pape ou à la revoquer, ou à la restraindre, ou pour quelqu'autre raison qui n'est pas connuë, il en usa avec tant de moderation & de circonspection, qu'il rétablit la Discipline Ecclesiastique dans tout son Diocese, & ne donna aucun lieu de se plaindre qu'il en usast avec trop de rigueur.

Tant de choses difficiles entreprises & executées en si peu de temps, eurent par rapport à Ximenez le succez qu'elles ont coutume d'avoir : Elles lui acquirent beaucoup de reputation, mais elles lui

ſtent auſſi un grand nombre d'ennemis. Il trouva bien-toſt le moyen de ſe faire plus d'amis qu'il n'en avoit perdu ; voici qu'elle en fut l'occaſion.

Les Rois de Caſtille & de Leon, predeceſſeurs de la Reine Catholique, pour fournir aux frais de la guerre contre les Maures, avoient eſté obligez de charger les peuples de ces deux Royaumes d'un grand nombre d'impôts. Le plus accablant de tous eſtoit celui que l'on appelloit Alcabala : Il conſiſtoit à payer au Roy la dixiéme partie du prix de toutes les ventes & échanges : Quoique ce tribut fût de lui-meſme fort à charge, il le devenoit encore davantage par les pilleries & les chicanes de ceux qui eſtoient chargez d'en faire le recouvrement. Il naiſſoit de là une infinité de procés, les Fermiers prétendant qu'on les fraudoit, & que les declarations n'eſtoient pas exactes, & les Marchands ſoutenant le contraire. L'on avoit ſur cela fait pluſieurs Reglemens, mais ils n'avoient ſervi qu'à donner lieu à de nouvelles chicanes, & à multiplier les procez. Pour en arreſter le cours, les Marchands obtinrent qu'on s'en tiendroit à leur ſerment ſur la quantité, la qualité, & le prix de leurs marchandiſes. Ce remede

produisit un autre mal, qui fut de rendre les faux sermens fort communs, les Marchands ne faisant aucune difficulté de se parjurer, pour autoriser des declarations frauduleuses. Comme les vices utiles font en peu de temps de grands progrés, la mauvaise foy estoit passée du commerce dans toutes les actions civiles & l'habitude du parjure estoit devenuë si grande, qu'il n'y avoit rien de plus ordinaire.

La guerre des Maures ayant esté l'occasion ou le pretexte de cette imposition, elle ne fut pas plustost finie, que le peuple demanda d'en estre déchargé. L'affaire fut proposée au Conseil de Conscience, & ensuite au Conseil d'Etat. Ximenez y opina fortement dans l'un & dans l'autre en faveur de la suppression de l'Alcabala ; mais l'avantage qui en revenoit au Tresor Royal, & les oppositions des Grands, dont la plûpart avoient des assignations sur la levée de cet impost, empêcha l'effet de ses bonnes intentions : Il fut continué, & les abus, qui en estoient les suites presque necessaires, continuërent aussi.

Ximenez, qui aimoit autant le peuple, qu'il avoit peu d'inclination pour les Grands, dont il croyoit l'abaissement necessaire pour relever l'Autorité Roya-

le, ne se rebuta pas pour n'avoir pas réüssi la premiere fois que cette affaire avoit esté proposée, Il tira parole de la Reine, que s'il pouvoit trouver quelque expedient pour la levée de l'Alcabala qui allât au soulagement du peuple, & remediât aux abus qui en naissoient sans préjudicier à ses Finances, elle l'embrasseroit volontiers, & le feroit passer au Conseil d'autorité absoluë, s'il n'y vouloit pas consentir. Ximenez en confera avec Jean Lopez * le plus habile Financier qui fût alors dans toute la Castille; ils tournerent ensemble cette affaire de tant de manieres, qu'ils trouverent enfin l'expedient qu'on cherchoit depuis si longtemps.

* Zurit. l.3.c.30.

Il consistoit à faire sur les comptes des Receveurs de l'Alcabala une supputation exacte de la somme totale à laquelle il pouvoit monter, & des sommes particulieres que pouvoit produire ce qu'on levoit sur chaque Ville, & sur chaque Communauté. Cette supputation faite, Ximenez fit son projet: Il portoit que dans chaque Ville tous les Corps des Marchands s'assembleroient; que chacun se taxeroit à proportion de son commerce, en sorte que toutes ces taxes particulieres produisissent la somme qu'on

avoit coutume de lever ; Que les Artisans, & generalement tous les gens de trafic en feroient de mesme ; & que pour ce qui regardoit les Bourgeois, & le reste des habitans des Villes & de la campagne, ils pourroient racheter l'Alcabala en payant une somme qui seroit reglée sur les particuliers à proportion des moyens d'un chacun, & qu'elle seroit ensuite levée de la maniere la moins onereuse qu'il se pourroit de l'agrément de la Reine & de ses successeurs. Ce projet portoit encore que le recouvrement de toutes ces sommes seroit fait par les Receveurs & Contrôleurs ordinaires du Domaine, moyennant une mediocre augmentation de gages, & qu'elles passeroient de leurs mains immediatement au Trésor Royal.

Il est certain qu'en executant ce projet le Tresor du Prince n'y perdoit rien, & que l'on évitoit tous les inconveniens qui avoient rendu ce tribut si onereux aux peuples de Castille & de Leon : les Marchands n'estoient plus obligez à faire des declarations exactes, qui donnoient trop de connoissance de leurs affaires, ni réduits à en faire de fausses, qui les exposoient tous les jours à une infinité de faux sermens ; ils estoient délivrez des saisies

& des amandes qui estoient les suites ordinaires des contraventions veritables ou supposées ; des visites de leurs boutiques & de leurs magasins que les Commis faisoient toutes les fois qu'il leur en prenoit fantaisie, & generalement des vexations & des avanies ausquelles ils estoient tous les jours exposez par l'avarice des Alcabalistes. Les Bourgeois & les Artisans, & generalement tous les habitans des Villes & de la campagne, y trouvoient les mesmes avantages.

Cependant Ximenez n'en demeura pas là : Il porta son projet plus loin ; & ayant examiné avec son exactitude ordinaire jusqu'où pouvoient aller tous les ans les gages des Officiers, & generalement tous les frais qu'il falloit faire pour la levée de l'Alcabala, il en conclut que ces Officiers estant supprimez, & ces frais retranchez [ comme en effet c'estoit une suite de son projet ] l'on pouvoit reduire cet impost à la moitié de ce que l'on avoit coutume d'exiger, c'est à dire se contenter d'un vingtiéme au lieu d'un dixiéme ; ce qui estoit d'un grand soulagement pour le peuple, sans que les Finances de la Reine en souffrissent aucune diminution.

Jean Lopez estoit du sentiment qu'il

ne falloit pas porter les choses plus loin ; mais Ximenez qui souhaitoit passionnément le soulagement du peuple afin de se l'acquerir, & de pouvoir en cas de besoin l'opposer aux Grands, prétendit le contraire : Il soutint que c'estoit une suite necessaire du projet, que l'impost dont il s'agissoit ne pût estre augmenté pour quelque raison que ce fût ; qu'autrement l'on retomberoit infailliblement dans les inconveniens & les vexations qu'on prétendoit éviter ; Que c'estoit le moyen infaillible de faire fleurir le commerce, le trafic, & les Arts, & de porter les habitans à bien cultiver les terres, & à en défricher de nouvelles, puis qu'à l'avenir ils ne travailleroient que pour leur compte, & ne seroient pas obligez de partager les profits qu'ils pourroient faire : Enfin il ajouta que si le Tresor Royal sembloit perdre quelque chose à la fixation de l'Alcabala, en accordant qu'il ne pourroit estre augmenté, il en estoit dedommagé, en ce que Sa Majesté Catholique declareroit qu'il ne pourroit estre diminüé ; qu'ainsi si elle ne profitoit pas de l'augmentation du commerce, & des autres choses sur lesquelles l'imposition avoit esté faite, elle ne perdroit rien non plus à leur diminution. Ximenez

ayant ainsi redigé son projet, le porta à la Reine, & sçut si bien se prévaloir du pouvoir qu'il avoit sur l'esprit de cette Princesse, qu'elle l'agrea, & lui confirma la parole qu'elle lui avoit donnée de le faire passer au Conseil.

L'affaire y fut portée quelques jours aprés. Ximenez en qualité de Chancelier de Castille fit la proposition de son projet, & l'appuya avec tant de force, qu'il estoit aisé de juger qu'il s'estoit fait un point d'honneur de le faire passer. Les plus politiques de l'Assemblée penetrerent aussitost, qu'estant l'homme du monde qui se commettoit le moins, il ne se seroit pas déclaré si ouvertement, s'il n'avoit esté assuré du consentement de la Reine; ainsi jugeant bien que l'affaire passeroit nonobstant leur opposition, ils crurent qu'ils devoient se faire honneur d'approuver le projet de Ximenez.

Les Ducs d'Alve & de l'Infantade n'eurent pas la mesme complaisance, soit qu'estant ennemis particuliers de Ximenez ils se fissent un plaisir de le choquer, ou que ce fussent en effet leurs veritables sentimens: Ils representerent que toute innovation en fait de gouvernement estoit dangereuse; Que l'habitude & la coutume faisoient tout parmi le peuple;

qu'il n'estoit pas moins accoutumé à la maniere dont on levoit l'Alcabala depuis tant de temps, qu'à l'Alcabala même ; Qu'il n'estoit pas avantageux à un estat que le peuple fût riche ; que cela ne servoit qu'à le rendre entreprenant : Que si on l'accoutumoit une fois à lui accorder ses requestes, il falloit s'attendre à en estre tous les jours accablé : Qu'une demande en attireroit une autre ; & qu'il ne seroit jamais content qu'on n'eût revoqué ou moderé tous les imposts au grand préjudice des Finances de Sa Majesté.

Le Duc de Bejar opina de la mesme maniere, & Garcias de la Vega Seigneur de la Cueva, qui le suivoit, ajouta qu'il trouvoit deux inconveniens au changement que l'on vouloit faire : l'un, que le payement des assignations sur l'Alcabala se devant faire au Tresor Royal, cela seroit extrêmement à charge à ceux qui estoient dans les Provinces éloignées de la Cour : Qu'il faudroit qu'ils reçussent leur argent par Procureur, ce qui n'estoit pas sans risque ; ou qu'ils vinssent le recevoir eux-mesmes, ce qui les engageroit dans des frais de voyage, qui ne pouvant manquer de les incommoder, feroient autant de mécontens. Il demanda ensuite ce qu'on prétendoit faire de ce

grand nombre de gens, qui avoient esté employez jusques alors à la levée de l'Alcabala, & qui n'avoient point d'autres moyens de subsister; que ce seroit autant de vagabonds reduits au desespoir, & qui seroient capables de tout entreprendre pour se tirer de la misere où on les auroit reduits.

Ximenez qui apprehendoit que le sentiment de ces quatre Seigneurs, qui estoient fort acreditez dans le Conseil, fut suivi par ceux qui restoient à opiner, jugea à propos d'interrompre la Cueva, sous pretexte de satisfaire à la difficulté qu'il venoit de proposer. Il lui répondit donc que deux sortes de gens avoient esté employez au recouvrement de l'Alcabala, que les uns avoient du bien, mais qu'il demeuroit d'accord qu'une grande partie n'en avoit point: Que pour les premiers il n'en faloit rien apprehender, parce qu'ayant quelque chose à perdre, ils se garderoient bien de le risquer par des mouvemens à contre-temps qu'il seroit aisé de reprimer; que pour les autres, il n'estoit pas difficile de les employer d'une maniere plus utile à l'Etat qu'ils n'avoient esté jusques alors; qu'il falloit s'en servir à remplir les Garnisons des Frontieres de Navarre, de Portugal, de

Grenade, & les costes de la Mer opposées à l'Affrique : Qu'ils y apprendroient le mestier de la guerre parmi les Troupes reglées, & qu'on pourroit s'en servir un jour pour la défense ou pour l'attaque, comme on le jugeroit à propos.

Il ajouta qu'il estoit encore plus aisé de remedier au premier inconvenient qu'avoit proposé la Cueva; qu'il suffisoit pour cela de donner ordre aux Receveurs de l'Alcabala de payer sur les lieux les assignations, dont on leur tiendroit compte ensuite au Tresol Royal en rapportant les quittances.

Ximenez n'en demeura pas là ; mais s'adressant aux Ducs d'Alve & de l'Infantade, il leur dit, qu'il demeuroit d'accord d'une partie de ce qu'ils avoient avancé ; mais qu'on ne pouvoit pas nier que les Souverains ne dussent la justice à leurs sujets : Qu'une partie de cette justice qui leur estoit le plus incontestablement dûë, consistoit à leur tenir les paroles qu'on leur avoit données : Que tout le monde sçavoit que les Rois predecesseurs de Sa Majesté avoient positivement promis de supprimer l'impost dont il s'agissoit, quand la guerrre des Maures seroit terminée : Que pour acquiter exacte-

ment cette promesse, l'on ne pouvoit moins faire que de supprimer entierement l'Alcabala ; Que cependant il ne s'agissoit de rien moins, mais seulement de le moderer, & d'en procurer le recouvrement d'une maniere qui ne portoit aucun préjudice aux Finances de la Reine : Qu'on ne pouvoit moins faire dans la conjoncture presente, que le peuple estoit épuisé, qu'il estoit juste qu'il reçût quelque avantage de la paix, & qu'on ne pouvoit moins faire pour lui que ce qu'il proposoit.

L'artfice de Ximenez eut tout l'effet qu'il s'estoit imaginé ; ceux qui restoient à opiner approuverent son projet : ainsi la pluralité des voix estant de son costé, la Reine conclut qu'il seroit executé sans aucune modification, & qu'on en dresseroit incessamment une Declaration en forme d'Edit perpetuel.

Il n'est rien de plus vrai qu'une apparence bien menagée contente le plus souvent autant le peuple que la réalité mesme. Le bruit de ce qui s'estoit passé au Conseil s'estant répandu, le peuple en conçut autant de joye que si l'Alcabala avoit esté supprimé. Il se trouve mesme des Historiens qui assurent qu'il le fut effectivement ; mais dans la verité il ne

fut que moderé, & reglé de la maniere que l'on vient de rapporter.

Il revint à Ximenez de cette grande affaire ce qu'il s'en eftoit propofé, c'eft à dire, qu'elle lui acquit fi abfolument la petite Nobleffe, les Marchands, les Bourgeois, les Artifans, & generalement tous les habitans des Villes & de la campagne, qu'ils fe declarerent toujours depuis hautement pour lui dans toutes les conjonctures où l'on confpira contre lui.

L'on députa auffi-toft de tous coftez pour lui en faire des remercimens, mais il ne voulut en recevoir aucun, & renvoya tous ces Deputez à la Reine, en les affurant qu'ils eftoient uniquement redevables à la bonté de Sa Majefté, & à la tendreffe qu'elle avoit pour fon peuple, de la grace qu'elle venoit de leur accorder.

Il refufa avec la mefme generofité les prefens que les Deputez eftoient chargez de lui offrir, ajoutant, avec cette grandeur d'ame qui lui eftoit naturelle, qu'une action de juftice portoit avec elle fa recompenfe, & que l'Archevêque de Tolede eftoit affez riche pour fervir l'Etat fans efperance de profit.

Une maniere fi défintereffée lui acquit

d'autant plus d'estime, qu'elle estoit plus rare; mais elle redoubla en même-temps la haine que les Grands avoient déja conçûë contre lui. Ils s'estoient apperçus depuis quelque temps qu'il avoit fait dessein de les abaisser, & d'establir l'Autorité Royale sur la ruïne de la leur, & ils ne douterent plus qu'il n'en vînt à la fin à bout, s'il continüoit de s'accrediter comme il avoit commencé. Sur ce préjugé, qui n'estoit que trop vrai; ils entreprirent de le faire éloigner. Il se fit sur cela plusieurs cabales à la Cour; mais Ximenez les ayant dissipées par sa prudence, ils resolurent de se declarer ouvertement. Les Ducs d'Alve & de l'Infantade se declarerent les chefs de cette dangereuse faction: Ils en parlerent plusieurs fois à la Reine, & la presserent extraordinairement de le renvoyer dans son Diocese. Cette Princesse éluda d'abord leurs sollicitations avec sa sagesse ordinaire; mais peut-estre qu'à la fin elle eût esté obligée de se rendre à leurs importunitez, ou à la crainte de les mécontenter, si la bonne fortune de Ximenez ne s'en fût meslée.

L'on reçut dans ce mesme-temps des lettres du Comte de Tendilla, Gouverneur de la Ville de Grenade; Il mandoit

à leurs Majestez Catholiques, qu'il avoit découvert que les Maures des Montagnes du Royaume de Grenade songeoient à se revolter ; que quelque soin que l'on eût eu de les desarmer, ils avoient recouvert des armes : Que si l'on n'y donnoit ordre de bonne heure, leur revolte entraineroit infailliblement celle de tout le Royaume : Que l'empressement qu'il avoit eu de donner cet avis, ne lui avoit pas permis de penetrer s'ils agissoient de concert avec les habitans de la Capitale ; & ce qui seroit encore pis, avec les Maures d'Affrique ; Qu'il n'oublieroit rien pour le découvrir, & qu'il en donneroit incessamment avis à leurs Majestez : Que cependant il se croyoit obligé de les avertir que la Garnison de l'Alhambra estoit trop foible, qu'on ne pouvoit se dispenser de la renforcer, mais qu'il faloit le faire d'une maniere qui ne donnât aucun ombrage aux habitans de Grenade.

Le premier usage que la Reine fit de cet avis, fut de s'en servir à retenir Ximenez à la Cour. Elle fit voir les Lettres du Comte aux Grands qui sollicitoient son éloignement, & leur dit avec ce ton d'autorité qu'elle sçavoit prendre mieux que personne, que dans une pareille con-

jonɗture les conſeils de ce Prélat luy eſtoient ſi neceſſaires ; que s'il eſtoit dans ſon Dioceſe, il faudroit à l'heure meſme luy dépeſcher un Courier pour le faire revenir inceſſamment à la Cour.

L'affaire de Grenade fut enſuite propoſée au Conſeil. Tout le monde demeura d'accord que les avis du Comte de Tendilla n'eſtoient pas à négliger ; mais la pluſpart ſoûtint qu'il falloit en attendre la confirmation;que cependant il ne falloit faire aucun mouvement qui puſt allarmer les Maures;qu'en uſant autrement c'eſtoit le moyen infaillible de les porter à la revolte,à laquelle ils n'avoient peut-eſtre pas penſé. Qu'ainſi toute la précaution que l'on avoit à prendre, juſqu'à ce que l'on vit plus clair dans cette affaire ; eſtoit d'avertir les Gouverneurs de ſe tenir ſur leurs gardes.

Ximenez ſouſtint au contraire qu'il y avoit ſi long-temps qu'on avoit reſolu le voyage de Grenade, pour faire executer l'Edit donné contre les Juifs ; que quand il n'y auroit que cette ſeule raiſon de l'executer, il ne ſeroit pas à propos de le differer plus long temps. Il ajoûta que ſans attendre de nouveaux avis, l'on ne pouvoit faire trop de fonds ſur ceux que l'on venoit de recevoir du Comte de Ten-

dilla. Qu'on ne pouvoit prendre trop de précautions dans une pareille conjoncture ; & qu'il valloit mieux manquer en en prenant trop, que risquer de le faire en n'en prenant pas assez. Que les assemblées des Maures n'estoient pas sans dessein, & que leur armement devoit estre encore plus suspect. Il demeura d'accord qu'il falloit garder de grands ménagemens pour ne pas précipiter dans la revolte des gens qui selon toutes les apparences, n'avoient que trop de penchant à s'y engager;mais il ajoûta que l'on devoit supposer pour la plus constante de toutes les maximes à l'égard des Maures, que l'unique moyen de les empescher de se soulever, estoit de les mettre dans l'impuissance absoluë de le faire.

Le Roy qui assistoit au Conseil, quelque antipathie secrette qu'il eust pour Ximenez, ne laissa pas de se déclarer hautement pour son sentiment. Comme il estoit le Prince du monde le moins sincere,& qu'il jugeoit apparamment des autres par luy-mesme, il avoit de grands penchans à la défiance, & donnoit toûjours dans les conseils les plus sûrs. La Reine qui n'estoit guére moins défiante que luy, donna aisément dans son opinion;ainsi tout le monde s'estant rangé au

sentiment de Ximenez, il ne fut plus question que des expédiens dont l'on pourroit se servir, ou pour empescher la revolte des Maures, ou pour en arrester les suites, au cas qu'elle se trouvât veritable.

Comme il est beaucoup plus aisé de convenir d'une fin, que de s'accorder sur le choix des moyens, les avis furent d'abord fort different ; mais enfin tout le monde suivit encore le sentiment de Ximenez.

Il soutint que l'affaire de Grenade demandoit absolument la présence de leurs Majestez ; qu'elles ne pouvoient user de trop de diligence pour se rendre dans la Capitale de ce Royaume : mais que comme il ne faloit point donner d'ombrage aux Maures, qui estoient d'eux-mêmes les plus défians peuples du monde ; & qu'il estoit cependant de la derniere necessité qu'elles y fussent assez bien accompagnées pour y faire valoir l'autorité souveraine, il croyoit qu'elles ne devoient point s'y rendre ensemble, ni par le mesme chemin ; qu'y arrivant ainsi séparement, le monde dont elles seroient accompagnées, paroistroit moins, & donneroit moins de soupçon: Que les Grands qui accompagneroient leurs Majestez,

au plus grand nombre qu'il se pourroit, au lieu de leurs domestiques ordinaires, se feroient accompagner de gens de main, & s'il se pouvoit de vieux Soldats, dont la livrée empêcheroit de se défier, & qui cependant seroient en estat de servir dans l'occasion : Qu'il faloit par la mesme raison engager tout ce qui restoit d'Officiers qui avoient servi dans les dernieres guerres à estre du voyage, & en laisser seulement quelques-uns dans la Castille pour faire des levées, dont l'on pourroit se servir en cas de besoin.

Il ne manquoit plus qu'un pretexte pour couvrir le veritable dessein de ce voyage : Il en fut proposé plusieurs qui furent tous rejettez pour n'estre pas assez naturels. Enfin Ximenez en proposa un si specieux, que les plus ombrageux s'y seroient laissé surprendre.

L'on a déja dit cy-dessus que la Ville de Grenade passoit pour le lieu le plus sain de toute l'Espagne. Les Maures en estoient si persuadez, qu'ils y envoyoient leurs malades des extrémitez du Royaume pour y changer d'air. Cette circonstance fournit le pretexte dont l'on avoit besoin, qui fut d'y mener le petit Prince Michel, qui estant toujours fort valetudinaire, ne laissoit aucun lieu de soupçon.

ner qu'on eût d'autres vûës dans ce voyage que celle de rétablir sa santé qui estoit presque desesperée.

Les resolutions prises au Conseil furent executées avec tout le secret & toute la diligence que demandoit une affaire de cette importance. La Reine qui commençoit à se défier de Ferdinand, & à regarder ses interests comme tout à fait separez des siens pour les raisons que l'on rapportera cy aprés, voulut partir la premiere. Elle se mit en chemin trois jours aprés, accompagnée seulement de Ximenez & de sa maison; mais un peu plus nombreuse que de coutume, & toute composée de vieux Officiers, & de personnes choisies. Les Grands de Castille suivirent deux jours aprés, accompagnez suivant le projet de Ximenez. Comme la Reine marchoit à petites journées à cause du petit Prince, de la conduite duquel elle s'estoit chargée, tous les Grands la joignirent, avant qu'elle fût arrivée à Grenade.

Le Roy partit le dernier; mais beaucoup mieux accompagné que la Reine, quoique sa suite ne fût pas assez nombreuse pour donner de l'ombrage. Sa Maison, comme celle de la Reine, estoit toute composée de gens d'élite; & les

Grands d'Arragon qui l'accompagnoient, n'avoient personne avec eux qui ne fût en estat de rendre service, si les choses tournoient de ce costé là. L'on introduisit ainsi dans Grenade quatre à cinq mille hommes qui en valoient bien trois fois autant. Les Maures ne furent pas longtemps sans s'appercevoir que leurs desseins estoient découverts ; mais les mesures estoient si bien prises, qu'il n'y avoit plus d'autre parti pour eux que celui de la soumission.

Le Comte de Tendilla qui avoit envoyé faire ses excuses de ce qu'il n'alloit pas au devant de leurs Majestez, sur ce qu'il ne croyoit pas qu'il fût de leur service d'abandonner la place dans la conjoncture presente sans un ordre exprés, leur confirma les premiers avis qu'il avoit donné; mais il les assura en mesme-temps que leur prompte arrivée avoit tellement déconcerté les mécontens, que les plus considerables d'entr'eux s'en estoient fuis, & avoient déja passé la mer. Il ajouta que quelque soin qu'il eût pris pour penetrer les liaisons qu'ils pouvoient avoir avec les habitans de Grenade, il n'en avoit jamais pû estre assez suffisamment instruit pour en bien informer leurs Majestez : Qu'il ne doutoit pourtant pas de

correſpondance avec les revoltez, mais qu'il eſtoit obligé d'avoüer qu'elle avoit eſté ſi ſecrette, qu'elle n'en pouvoit accuſer aucun en particulier. Il invita enſuite le Roy & la Reine à venir loger dans l'Alhambra, qui eſtoit le ſéjour ordinaire des Rois; mais il n'y eut que la Reine qui y fut, dans le deſſein d'augmenter la Garniſon d'une partie du monde qui l'y accompagneroit. Pour le Roy, il reſta dans la Ville, afin d'avoir un pretexte d'y retenir les troupes qu'il avoit amenées.

Les jours ſuivans, le Roy & tous les Grands de Caſtille & d'Arragon furent viſiter la Reine à l'Alhambra; & comme ils n'en revenoient jamais avec tous ceux qui les y avoient ſuivis, ce leur fut une occaſion d'y laiſſer la plus grande partie des gens qu'ils avoient amenez; ainſi la Garniſon fut augmentée au double de ce qu'elle eſtoit, non-ſeulement ſans donner aucun ombrage, mais meſme ſans que les Maures s'en apperçuſſent.

L'on fit enſuite les perquiſitions les plus ſecrettes, & en meſme-temps les plus exactes, pour tâcher de découvrir ceux qui auroient eu quelque part à la conſpiration: Ce fut en vain: l'on n'en put rien apprendre, ſoit qu'en effet les

habitans de cette Capitale n'en eussent rien sçû ; ou, comme il y a plus d'apparence, que l'on n'eût comuniqué ce dessein qu'à un petit nombre des plus considerables, & que leur propre interest les eût portez à se garder une fidelité inviolable.

Cependant Ximenez qui avoit ses vûës, conseilla à leurs Majestez de faire semblant d'en avoir plus appris qu'ils n'en sçavoient en effet. Il y a de l'apparence qu'il leur communiqua deslors ce qu'il prétendoit faire. Quoi qu'il en soit, l'on envoya avertir les Morabites & les Alfaquis, qui sont chez les Maures ce que le Clergé & les Moines sont parmi nous, de se rendre à l'Alhambra : Dés qu'ils y furent arrivez, ils furent admis à l'Audience. Le Roy leur dit en peu de mots, qu'il les avoit mandez pour des affaires importantes, dont l'Archevêque de Tolede les informeroit plus amplement : Ils furent ensuite conduits à l'appartement de Ximenez qui les y attendoit. Il les y reçut avec beaucoup d'honneur ; mais cette civilité apparente ne l'empêcha pas de leur dire avec une assurance soutenuë d'un visage severe : Que leurs Majestez avoient esté exactement informées de tout ce qui s'estoit fait dans les montagnes de Grenade pour y porter les peuples à un

ſoulevement general ; Qu'elles ſçavoient avec la meſme certitude que les plus conſiderables d'entr'eux avoient trempé dans cette conſpiration : Qu'il n'eſtoit pas des crimes de Leze-Majeſté comme des autres, qu'il ſuffiſoit d'avoir ſçu une entrepriſe contre l'Etat ſans l'avoir découverte pour eſtre coupable de mort : Que pluſieurs d'entr'eux avoient encouru cette peine ; que cependant leurs Majeſtez ne vouloient pas uſer envers eux de toute la rigueur des Loix ; Qu'elles vouloient bien non-ſeulement leur pardonner, mais même les combler des biens & d'honneur, mais que comme elles eſtoient perſuadées qu'on ne pourroit jamais s'aſſurer de la fidelité des Maures tant qu'ils ſeroient d'une Religion differente de la leur, qu'elles exigeoient d'eux abſolument de ne rien épargner pour porter les habitans de Grenade à embraſſer la Religion Chreſtienne ; de leur en donner l'exemple en l'embraſſant eux-meſmes les premiers : Qu'on eſtoit convaincu que l'un & l'autre dépendoit également d'eux ; qu'ainſi ils n'avoient qu'à choiſir ou la mort ou la Religion de leur Prince.

Un diſcours ſi précis jetta les Alfaquis & les Morabites dans une conſternation d'autant plus grande, qu'ils s'y

estoient moins attendus. L'alternative estoit des plus embarrassantes; cependant, soit qu'en effet ils se sentissent coupables de la conspiration, ou qu'ils apprehendassent qu'elle ne servît de pretexte pour les exterminer, ils protesterent premierement de leur innocence, & promirent ensuite tout ce que l'on voulut. Alors Ximenez changeant de visage & de maniere leur fit autant de caresses qu'il leur avoit donné de terreur : Il leur parla ensuite avec cette ouverture engageante, qu'il sçavoit estre un des plus grands charmes pour gagner les cœurs; il leur promit de la part de leurs Majestez & de la sienne au delà de ce qu'ils pouvoient prétendre, & il le fit d'une maniere qui paroissoit si sincere, qu'il ne leur laissa aucun lieu de douter qu'on ne leur tînt parole, si de leur costé il satisfaisoient à ce qu'ils avoient promis.

Cet entretien fut suivi d'un magnifique repas qu'il leur donna; & leur ayant fait voir ensuite quantité de raretez qui estoient dans les cabinets de son appartement, il n'y en eut aucun à qui il ne fît quelque present des choses mesme qu'il avoit remarqué lui plaire davantage. Mais ce qui acheva de les gagner fut qu'estant allez prendre congé de leurs Ma-

jeſtez, elles leur confirmerent tout ce que Ximenez leur avoit promis, & leur firent preſent de veſtes & de turbans de couleur de feu. C'eſt de toutes les couleurs celle que les Maures eſtiment davantage ; il n'y a que les gens de qualité qui en uſent, elle ſert également parmi eux à la parure & à la diſtinction.

Ces meſures eſtant priſes pour la converſion des Maures ; Ximenez crut qu'il les devoit communiquer à l'Archevêque de Grenade, & agir de concert avec lui : Il s'appelloit Ferdinand de Talavera : La grande reputation de ſçavoir & de pieté qu'il s'eſtoit acquiſe dans l'Ordre de Saint Jerôme, où il avoit paſſé une partie de ſa vie, avoit porté la Reine à le choiſir pour ſon Confeſſeur ; il avoit eſté immediatement devant Ximenez comme on l'a déja dit, il fut enſuite Evêque d'Avila, puis Archevêque de Grenade. Comme ſon humilité & ſa douceur avoient peu de pareilles, & qu'il eſtoit infiniment éloigné de ces jalouſies d'authorité, qui font ſouvent échoüer les plus ſaintes entrepriſes, il ne fut pas difficile d'obtenir de lui d'aſſocier l'Archevêque de Tolede à celle de la converſion des Maures ; il conſentit meſme de n'y travailler qu'en ſecond, ſoit qu'il voulût faire l'honneur Livre I.

tout entier au Primat d'Espagne ou qu'il se crût moins capable que lui de soutenir ce grand ouvrage; ou enfin qu'il ne voulût pas se charger des voyes de rigueur dont il estoit aisé de juger qu'on seroit contraint d'user dans la suite.

D'un autre costé les Alfaquis & les Morabites n'oublioient rien pour l'execution de ce qu'ils avoient promis. Il ne se passoit gueres de jours qu'il ne s'en convertît quelqu'un, & il estoit toujours suivi d'un grand nombre de ses partisans, que la crainte ou l'esperance, ou mesme la force de l'exemple entraînoient aprés lui. L'on ne manquoit jamais de les combler d'honneurs & de gratifications : Les emplois, les charges & les pensions estoient toutes pour ces nouveaux Chrestiens. Ximenez de son costé animoit & soutenoit ce grand dessein par des liberalitez extraordinaires, & des Prédications patetiques, ausquelles les Grenadins couroient en foule : Elles estoient suivies du Baptême de plusieurs Maures, que l'Archevêque de Grenade leur donnoit toujours avec beaucoup de ceremonies.

Le succés enfin devint si grand, qu'on fut obligé d'obmettre les ceremonies du Baptême. Un jour Ximenez prêcha avec tant de force, qu'à la sortie du Sermon il

ſe preſenta trois mille perſonnes pour recevoir le Baptême : L'Archevêque de Grenade eſtoit d'avis qu'on ſe donnât le loiſir de les inſtruire, & de leur donner le Baptême à la maniere ordinaire : Mais Ximenez, qui crut qu'il ne falloit pas laiſſer refroidir leur zele, les baptiſa lui-meſme ſur le champ, ſe contentant d'une ſimple aſperſion, qu'il crut dans une pareille occaſion pouvoir tenir lieu de l'infuſion ſelon la pratique ordinaire de l'Egliſe.

Les choſes allant ainſi d'elles-meſmes, & ſans qu'il fût beſoin d'employer la violence, leurs Majeſtez Catholiques crurent que leur preſence n'eſtoit plus neceſſaire à Grenade ; qu'elles pouvoient executer le deſſein qu'elles avoient fait d'aller à Seville, & d'achever de pacifier en paſſant les Provinces qui ſe rencontroient ſur leur chemin ; elles eſtoient juſtement celles qui avoient paru les plus diſpoſées à la revolte.

Il parut dans cette occaſion qu'il n'eſt point de prudence humaine ſi conſommée qui ne prenne quelquefois le change. Ferdinand, Iſabelle & Ximenez eſtoient ſans contredit les plus grands politiques de leur temps, cependant ils ſe tromperent tous trois également dans la

conjoncture presente : Peu s'en falut que ce voyage précipité, & fait à contre-temps, ne détruisist en peu de jours les travaux de tant d'années, & ne fist perdre Grenade qui avoit tant couté à conquerir.

En effet, à peine leurs Majestez Catholiques furent parties avec presque toutes les troupes qui les avoient suivies, à l'exception de celles qui estoient restées dans l'Alhambra pour en renforcer la Garnison, que l'on vit les choses changer de face. On commença par des murmures ; les murmures furent suivis d'assemblées, & d'insultes publiques qui furent faites en plusieurs lieux aux nouveaux Chrestiens.

Ximenez estoit resté dans Grenade par ordre exprés de leurs Majestez, pour y favoriser les progrez de la Religion Chrestienne : Elles lui avoient donné pour cela toute l'autorité dont il avoit besoin, & avoient laissé des ordres tres-exprés au Comte de Tendilla, à l'Archevêque, & aux Magistrats, d'agir de concert avec lui, & de le seconder de tout leur pouvoir. Mais que pouvoit-il faire avec une autorité presque désarmée, dans une puissante Ville nouvellement conquise, qui pouvoit mettre en moins d'un

demi jour plus de cent mille hommes ſous les armes, & au milieu d'un peuple des plus entreprenans, & qui eſtoit pouſſé par le plus agiſſant de tous les motifs, qui eſt celui de la Religion.

Ces difficultez parurent d'autant plus grandes à Ximenez, qu'il ne les avoit pas aſſez prévûës : mais comme il n'eſtoit plus temps de reculer, il prit tout d'un coup ſon parti, & reſolut d'agir avec autant de hauteur, que s'il euſt eſté le plus fort dans Grenade. Les effets ſuivirent auſſi-toſt cette reſolution ; Il fit publier une Ordonnance par laquelle il eſtoit défendu, ſous peine de punition corporelle, de faire des aſſemblées, de parler mal de la Religion Chreſtienne, & d'offenſer de parole ou d'action ceux des habitans qui l'auroient embraſſée. En conſequence de cette Ordonnance, l'on vit dans peu de jours les priſons pleines de ceux qui y avoient contrevenu : à la vie prés qu'on leur laiſſa, ils y furent traitez à la derniere rigueur ; & aucun n'en ſortit qu'il n'eût abjuré le Mahometiſme, & embraſſé la Religion Chreſtienne.

Une conduite ſi rigoureuſe reprima pour quelque temps l'inſolence de la populace ; mais elle fit un effet tout con-

traire à l'égard des perſonnes de qualité. Il y avoit alors à Grenade un Prince Maure nommé Zégri ; il deſcendoit en droite ligne d'Abenhamar, Roy de Grenade, ſi fameux dans l'Hiſtoire de cette Nation. Tout ce qui reſtoit de Princes de cette illuſtre Maiſon le reconnoiſſoient pour chef : Il eſtoit grand, bienfait, ſpirituel ; & ſon credit parmi les Maures répondoit à la grandeur de ſa naiſſance ; mais ſa valeur ſurpaſſoit toutes ſes autres qualitez, quoi qu'il ne lui en manquât aucune de celles qui ſont neceſſaires pour former un honneſte homme, & un grand Prince. Il en avoit donné des preuves éclatantes pendant le dernier ſiege de Grenade, dans le combat ſingulier qu'il fit avec le grand Conſalve de Cordoüe, qui paſſoit deſlors pour le plus brave Cavalier de toute l'Eſpagne : Il s'en falut peu que Zégri ne lui fiſt perdre cette reputation ; & ceux qui lui ſont moins favorables demeurent d'accord que ce grand Capitaine ne put avoir aucun avantage ſur lui ; ils remporterent de ce combat une eſtime reciproque, qui forma entr'eux une amitié qui ne finit qu'avec leur vie.

Depuis la conqueſte de Grenade, l'eſtat de ſes affaires, & les liaiſons qu'il y avoit

contractées, l'avoient obligé d'y rester; soit qu'il crût les affaires desesperées, ou qu'il attendist une conjoncture favorable, il avoit vêcu d'une maniere si précautionnée, qu'il n'avoit donné aucun soupçon. Ximenez ne laissa pas de s'en défier; il le regarda comme un homme d'autant plus à craindre, qu'ayant toutes les qualitez necessaires pour soutenir une grande entreprise, il affectoit un dehors qui en paroissoit infiniment éloigné. Il crût qu'il n'estoit pas aussi insensible aux mauvais traitemens que l'on faisoit à ceux de la nation qu'il le paroissoit; & quoiqu'il crût avoir assez penetré son genie pour estre persuadé qu'il n'estoit pas fort attaché à sa Religion, il ne laissa pas de craindre qu'il ne se fist un merite de la soûtenir.

Sur ces préjugez, qui n'estoient peut-estre que trop veritables, Ximenez resolut de le faire arrester. On supposa qu'il avoit contrevenu dans tous ses chefs à l'Ordonnance publiée depuis peu; & l'entreprise fut conduite avec tant de secret, que Zegri estoit prisonnier avant qu'aucun de ses partisans eût pû prévoir que l'on avoit dessein de s'en saisir. Un coup si hardi devoit apparamment faire soûlever Grenade; mais les mesures se

Gomez ibid.

trouverent ſi bien priſes, qu'il
fit aucun mouvement.

Un ſuccés ſi extraordinaire ren
menez encore plus hardi; Il fit
Prince Zegri, que dans l'eſtat ou
les choſes l'on ne pouvoit prend
fiance en lui tant qu'il ſeroit Mah
qu'ainſi il devoit ſe reſoudre ou à
Chreſtien, ou à perdre pour ja
liberté. Une pareille propoſition
de l'indignation à Zegri; Il r
avec fierté, qu'elle n'eſtoit pas
une perſonne de ſon rang. Xime
ne l'avoit pas avancée pour ne la
tenir, rencherit ſur cette prem
marche, & lui envoya dire, que
trois jours il n'avoit pris le part
lui propoſoit, il le feroit cond
fonds de la Caſtille, & qu'il pren
bien ſes meſures, que tous les
enſemble ne le tireroient pas de ſe
Auſſi-toſt on redoubla ſes Gard
retrancha le peu de liberté qui l
reſtée, & on le traita d'une ma
Gomez rude, qu'il ne douta plus que l'o
l. cutaſt enfin la menace qu'on lu
faite. Elle lui parut plus fâcheuſ
mort meſme, & ſon imaginatio
preſentant dans ce moment la pe
nelle de ſa liberté comme le plu

de tous les maux, il fit dire à Ximenez au bout de deux jours, qu'un Prince comme lui meritoit bien quelques égards; qu'il satisferoit à ce qu'on demandoit de lui, mais qu'on le remit en liberté, afin qu'il ne parût pas avoir fait par contrainte l'action du monde qui doit estre la plus libre.

L'Archevesque de Grenade estoit d'avis qu'on luy accorda sa demande; mais Ximenez ne fut pas de ce sentiment, & il fut resolu qu'on refuseroit à Zégri la liberté qu'il avoit demandée. On lui fit porter cette réponse avec les ménagemens les plus recherchez; On fit même quelque chose de plus, on le logea dans un appartement magnifique: il y fut servi en Prince, on le fit entretenir par des personnes également habiles & insinuantes.

Zégri ne fut pas long temps sans s'appercevoir qu'un plus long délai à se resoudre ne pourroit qu'empirer l'état present de ses affaires; & comme il avoit assez de lumieres pour connoistre de luimesme l'abus de la Religion, où la naissance, plustost que le choix l'avoit engagé; il fit dire à Ximenez qu'il seroit bien aise d'estre instruit. Ximenez qui vouloit le gagner de toutes les manieres, se chargea lui-mesme de ce soin. Il le fut visiter,

ils eurent ensemble plusieurs conferences. Ce fut dans cette occasion que Ximenez fit paroistre son habileté & son addresse; il gagna si absolument ce Prince, qu'il demanda de lui mesme le Baptesme, & témoigna beaucoup d'impatience de le recevoir. Il le reçut quelques jours aprés en public avec de fort grandes cérémonies; & il y prit les deux noms de Ferdinand & de Consalve, pour faire honneur au grand Consalve de Cordouë, avec lequel depuis la prise de Grenade il estoit lié d'une amitié des plus étroites.

La grace du Baptesme acheva ce que Ximenez avoit commencé. Zégri devint non seulement un Chrestien tres-sincere, mais un Chrestien des plus zelez, & personne depuis ne travailla avec plus de succez à la conversion des Maures. Ce changement fut suivi d'un autre: car comme si ce Prince eust esté effectivement changé en un autre homme, il devint aussi fidele à leurs Majestez Catholiques, qu'il se piquoit de l'estre à Dieu. L'attachement qu'il eust toûjours depuis au service de son Prince, ne fut point oisif, & les services qu'il rendit à l'Etat sont une preuve incontestable qu'en fait de Religion, comme en tout autre, une severité necessaire & bien ménagée ne peut produire que de fort bons effets;

que s'il arrive qu'elle ne réüssisse pas, c'est plus la faute de ceux qui l'emploient à contre-temps, que celle de la sévérité mesme, qui ne peut estre que tres-utile quand elle est soûtenuë à propos de biens-faits & des autres moyens de douceur qui sont capables d'en corriger l'amertume.

C'est ce que Ximenez sçut fort bien pratiquer dans la conjoncture dont il s'agit. Il avoit toûjours passé pour avoir trop de penchant à la severité, & l'on publia mesme dans ce temps, que la trop grande rigueur dont il avoit usé à l'égard des Grenadins avoit pensé faire perdre Grenade. Cependant l'exemple de Zégri fait bien voir qu'il sçavoit dans les occasions joindre à la severité tous les menagemens qui estoient capables de l'adoucir. En effet, ayant apprehendé que de quelque dissimulation dont usât ce Prince, il ne lui restast dans le cœur quelque ressentiment de la contrainte dont l'on avoit usé en son endroit, il n'oublia rien pour en effacer jusqu'à la moindre impression, & il y réüssit. Il lui avoit offert avant son Baptesme jusqu'à cinquante mille écus de pension sur ses propres revenus: Ce Prince les ayant refusez, tant parce qu'il n'en avoit pas besoin, que de peur qu'on ne

dit qu'il avoit changé de Religion par interest, quoyqu'il l'eust fait effectivement d'une maniere fort desinteressée. Ximenez la lui offrit encore aprés son Baptesme. Zégri ayant persisté dans son refus. Ximenez lui en fit tant d'instance qu'il se vit obligé de l'accepter; mais ce fut à condition que cette somme, qui estoit plutost l'effet de la liberalité d'un grand Roy que de celle d'un particulier, seroit employée toute entiere à gagner ses compatriotes à la Religion Chrestienne.

Zégri tint plus qu'il n'avoit promis. On eut beau lui representer que les engagemens forcez n'obligeoient qu'autant que subsistoient les vûës qui les avoient fait prendre; il soûtint toûjours qu'il n'avoit point esté forcé; que les instructions qu'il avoit reçûës, lui avoient si bien fait connoître l'abus de la Religion dans laquelle la naissance & l'éducation l'avoient engagé, qu'il n'avoit pû se dispenser de l'abandonner, qu'il demeuroit d'accord que s'il eust esté en pleine liberté, il n'auroit peut-estre pas presté l'oreille aux instructions; mais que les ayant reçûës, il n'avoit pû faire que ce qu'il avoit fait, & qu'il regardoit la rigueur dont l'on avoit usé à son égard, comme une contrainte salutaire qui l'avoit tiré du

plus dangereux de tous les engagemens ; qu'il ne pouvoit comprendre comment des gens à qui il estoit resté quelque honneur, pouvoient demeurer d'accord d'avoir esté contraints dans un point aussi libre que celui de la Religion ; que de pareils aveus estoient également honteux & dangereux ; & qu'il ne manqueroit jamais de gens qui se croiroient tout permis contre des personnes qui auroient manqué à Dieu & à leurs consciences dans les obligations les plus essentielles, puisque ces sortes d'engagemens sont sans comparaison plus saints & plus inviolables que tous les liens de la societé civile. Il ajoûta qu'il faisoit gloire d'estre Chrestien, & qu'il n'épargneroit rien pour procurer l'avancement d'une Religion à l'égard de laquelle il n'avoit qu'un regret, qui estoit de l'avoir connuë & embrassée si tard.

Comme tout le monde estoit persuadé de la générosité & de la sincérité de Zégri, personne ne douta qu'il ne parlât conformement à ses veritables sentimens. Cette persuasion fit deux effets également avantageux ; l'un, qu'il n'y eut plus personne de quelque distinction qui eust embrassé la Religion Chrestienne, qui ne fit gloire d'estre Chrestien ; l'autre, que l'a-

version que ceux qui ne l'avoient pas encore embrassée témoignoient pour les instructions, cessa effectivement, chacun se picquant à l'envi d'avoir l'esprit & le cœur fait comme Zégri.

Ces heureuses dispositions, jointes à l'exemple & aux liberalitez de ce Prince, firent un si grand effet sur les Grénadins, que dans peu de jours l'on ne pouvoit plus suffire à ceux qui demandoient le Baptesme.

Ce succés engagea Ximenez plus avant qu'il ne devoit, & il eut depuis tout le temps de se repentir d'avoir poussé trop loin des gens qui devoient encore estre ménagez. Zégri estoit de ce sentiment ; mais Ximenez persuadé qu'il pouvoit tout entreprendre, & agissant sur cette dangereuse supposition, pensa ruïner son propre ouvrage & se perdre lui-mesme en le détruisant.

Il fit élever un grand bucher au milieu de la grande Place de Grenade, & y ayant fait apporter jusqu'à cinq mille Alcorans qu'il avoit obligé les nouveaux Chrestiens de lui remettre entre les mains, il les fit tous jetter dans le feu, à l'exception d'un seul & de quelques Livres de Medecine, qu'il fit porter à Alcala, pour estre mis dans la belle Bibliotheque qu'il y faisoit bastir.

Comme ce livre est en aussi grande veneration parmi les Maures, que l'Ecriture-Sainte parmi les Chrestiens, ce qui restoit de Mahometans, qui faisoient encore le plus grand nombre, ne pust voir sans horreur un traitement qui leur paroissoit si indigne. Il est vrai que la presence des Alfaquis & des Morabites, que les liberalitez & les ménagemens de Ximenez lui avoient absolument acquis, les empêcha d'en rien témoigner; mais le ressentiment n'en pouvant estre plus vif, ils n'attendoient que l'occasion de le faire éclater. Elle se présenta bien-tost, & ils l'embrasserent avec une fureur qui faisoit bien voir qu'elle venoit de plus loin que du cas-fortuit qui paroissoit y avoir donné lieu: Voicy comme cette affaire se passa.

Nous avons dit dans la description de cette fameuse Ville, qu'il y avoit un quatier qui s'appelloit l'Albaizin; qu'il estoit séparé du reste de la Ville par des murs, des fossez & des retranchemens particuliers. L'on peut juger de la grandeur de ce quartier par le nombre des habitans, & du nombre des habitans par celui des maisons, qui alloient en ce temps là jusqu'à cinq mille. Un des domestiques de Ximenez y estant allé suivi de deux de ses

Gomez Livre 2. Estafiers, fut rencontré par deux Maures avec lesquels il avoit eu differend depuis quelques jours : La querelle commença par des injures qu'ils se dirent de part & d'autre ; des injures l'on en vint aux coups ; le peuple prit parti pour les deux Maures ; on courut aux armes ; les deux Estafiers furent tuez & Salzéde qui estoit le domestique, eust esté traité de la mesme maniere, s'il ne se fust jetté dans une maison où une femme Maure le cacha si bien, que la maison ayant esté forcée, on ne l'y put jamais trouver. Le soulevement passa en un moment de la ruë où cette action s'estoit passée dans le reste du
l'an 1499 quartier. Tout le peuple de l'Albaizin prit les armes. Il entra en cet état dans Grenade, criant tumultuairement: *Liberté : vive Mahomet.* Aussi tost tout commerce cessa, les boutiques furent fermées & le peuple de Grenade se joignant à celui de l'Albaizin, en moins de deux heures il y eut plus de cent mille hommes sous les armes.

Ximenez estoit alors dans son Palais accompagné seulement de ses domestiques. La revolution avoit esté si prompte qu'il n'avoit pû, ni donner ordre à sa deffense, ni se retirer dans l'Alhambra, où il eust esté en sûreté. Sur ces entrefai-

ces, la nuit ſurvint, & augmenta le tumulte & le danger. Le Palais de l'Archeveſque fut auſſi toſt inveſti ; à peine euton le temps d'en barricader les portes. La conſternation eſtoit grande au dedans. On entendoit par tout les ſéditieux crier à haute voix que l'on exterminât l'Archeveſque & tous les ſiens ; qu'il eſtoit l'ennemi déclaré de Mahomet, de leurs Loix & de leur Religion. Ximenez luimeſme s'attendoit à tous momens à eſtre forcé, & à ſe voir expoſé à la fureur d'un peuple extreſmement irrité contre lui, & qui n'en avoit déja que trop fait pour ne pas porter les choſes à la derniere extremité. Le péril eſtoit d'autant plus grand, qu'il n'y avoit aucune apparence, ni de le repouſſer par la force, ni de l'éviter par addreſſe.

Les choſes eſtoient en cet état, c'eſt à dire, preſque deſeſpérées, lorſque Zégri, qui s'eſtoit fait connoiſtre à ceux qui gardoient l'Archeveſque, entra par une porte ſecrette du Palais. Il dit à l'Archeveſque qu'il venoit lui offrir tout ce qui dépendoit de lui ; mais que ſon ſentiment eſtoit que ſans perdre un moment de temps il ſe retira à l'Alhambra; qu'il s'offroit de l'y conduire lui-meſme ; & que pourvû qu'il conſentît de ſe déguiſer &

de sortir seul pendant que ses gens amuseroient les seditieux, il lui répondoit qu'il ne coureroit aucun danger. C'estoit le parti le plus sûr, & Ximenez qui n'avoit rien perdu de sa prudence & de sa fermeté ordinaire, en estoit persuadé ; cependant par une grandeur d'ame, dont l'on voit peu d'exemples, & qui donna de l'admiration à Zégri, il répondit qu'il y auroit de l'inhumanité à abandonner les siens dans un danger où sa seule consideration les avoit jettez ; que dés que les seditieux se seroient apperçus qu'il s'estoit sauvé, ils ne garderoient plus de mesures, que son Palais seroit infailliblement forcé, & tous les siens cruellement massacrez, qu'il estoit resolu de perir avec eux, ou de les sauver en se sauvant lui-mesme, qu'il connoissoit aussi bien que personne la grandeur du péril dont il estoit menacé ; mais que Dieu qui ne l'avoit jamais abandonné, l'abandonneroit d'autant moins dans cette occasion, que le seul désir de procurer sa gloire l'y avoit engagé.

Il prit ensuite avec ce Prince les mesures qu'il jugea necessaires pour appaiser la sédition, & se retirer du peril qui le menaçoit. Elles furent que paroissant visiblement que les revoltez n'avoient

point encore de chef, veu le peu d'ordre qui paroissoit parmi eux. Zégri n'épargneroit rien pour empêcher ceux qui estoient capables de l'estre de se déclarer; qu'il engageroit les Alfaquis & les Morabites par de grandes promesses à employer l'autorité qu'ils avoient parmi le peuple pour le faire rentrer dans son devoir; qu'il mesleroit parmi les revoltez le plus qu'il pourroit de Mahometans dont il se croiroit assuré, pour retarder l'effet de leurs desseins sous prétexte de les aider; qu'il avertiroit le Comte de Tendilla de se tenir prest au besoin; & qu'il feroit un gros de ses amis, des anciens & des nouveaux Chrestiens sur la fidelité desquels il croiroit qu'on pourroit compter, pour les opposer aux revoltez. Il lui mit ensuite entre les mains tout ce qu'il se trouva d'argent pour l'emploier comme il le jugeroit à propos, le priant que s'il en falloit davantage, il ne l'épargnât pas, & qu'il lui seroit exactement rendu.

Ces mesures prises, Zégri sortit du Palais de l'Archevesque pour les aller executer. Cependant le jour vint, & fit appercevoir à Ximenez quantité de matiéres combustibles que l'on avoit amassées devant la porte de son Palais; On se

disposoit à y mettre le feu, lorsque Zégri parut à cheval à la teste d'un gros de ses amis & de ses domestiques qu'il avoit ramassez avec une diligence incroyable. L'amour & l'estime que l'on avoit pour luy arresta la fureur des séditieux ; l'on fit silence, & Zégri leur representa avec beaucoup de force, que quoyqu'il eust embrassé la Religion Chrestienne, il n'en estoit pas moins affectionné à sa patrie, & à tous ses compatriotes; qu'ils alloient se précipiter dans des malheurs dont il se croyoit obligé de les avertir ; qu'en violant en la personne de l'Archevesque de Tolede le respect qu'ils devoient à leurs Majestez Catholiques qu'il représentoit, ils alloient commettre un crime irremissible, & qui ne se pourroit expier que par la ruïne entiere de leur Ville & la desolation generale de tous ses habitans ; que bien loin de se deffaire de Ximenez, ils avoient le plus grand de tous les interests de le conserver ; que tant qu'il seroit en vie, ils auroient un ostage & un mediateur toûjours prest à menager leur paix avec leurs Majestez offensées ; qu'ils ne devoient point tant compter sur leurs forces, qu'ils ne fissent reflexion que les Rois Catholiques qui les avoient deja domptez, le pourroient faire encore,
avec

avec d'autant plus de facilité, qu'ils estoient les maistres de l'Alhambra, & qu'ils avoient parmi eux quantité de Partisans qui ne manqueroient jamais de se déclarer lorsqu'ils y penseroient le moins; que sans aller si loin, le Comte de Tendilla pouvoit réduire leur Ville en poussiére à coups de Canon; qu'il avoit une garnison nombreuse & composée des meilleures Troupes de toute la Castile; qu'il n'avoit qu'à les attaquer d'un costé pendant que les anciens & les nouveaux Chrestiens réünis ensemble les attaqueroient de l'autre; qu'ils ne pouvoient esperer d'ailleurs aucun secours; que s'ils persistoient dans leur revolte, dans peu de jours toutes les forces de la Castille & de l'Arragon leur tomberoient sur les bras, qu'ils auroient alors recours à la clemence de leurs Majestez, & que leur ruïne entiere seroit la suite infaillible d'une sédition mal concertée, & qui ne pouvoit estre qu'encore plus mal soûtenuë.

Ce discours fit impression sur les revoltez, & Zégri qui s'en apperçut commanda d'un ton d'authorité qu'on ostât toutes les matieres préparées pour mettre le feu à la porte du Palais. Ses ordres ayant esté executez, ce Prince résolut de se prévaloir de leur defference; il leur dit

qu'il se chargeoit de la garde de Ximenez, qu'il en répondroit sur sa teste, & qu'il le representeroit toutes les fois qu'il en seroit requis. Il se mit ensuite en devoir d'executer ce qu'il avoit dit ; & les revoltez luy ayant par respect cedé la place, il la fit occuper par ses gens, se rendit le maistre de toutes les avenuës du Palais & sauva la vie à Ximenez qui l'eût infailliblement perduë, s'il eût tardé un quart-d'heure à le secourir.

Pendant que Zégri agissoit avec tant de succés dans le quartier de l'Archevesque, les Alfaquis, les Morabites, & les autres personnes que l'on avoit gagnées, n'oublioient rien pour appaiser la sédition. Leurs soins furent inutiles pendant dix jours; mais à peine furent ils passez qu'on s'apperçut que la sédition s'appaisoit & que le peuple rentroit dans son devoir.

Ximenez qui avoit des espions par tout qui l'avertissoient exactement de toutes choses, n'oublia rien pour seconder ces bonnes dispositions. Enfin à force d'argent, de promesses & de menaces qui furent également bien employées, en dix jours de temps tout fut pacifié, sans autre condition de la part des revoltez, que la parole que Ximenez leur donna, que leurs Majestez oublieroient ce qui s'estoit

passé, & que personne ne seroit recherché ni comme auteur ni comme complice de la sédition.

Le danger que Ximenez avoit couru pendant les trois premiers jours de la sédition ne l'avoit pas empesché de donner avis à leurs Majestez Catholiques de ce qui se passoit à Grenade. Mais comme il avoit cru de la derniere importance de prévenir les relations desavangeuses que ses ennemis pourroient envoyer; il s'estoit servi pour porter les lettres qu'il addressoit directement à la Reine, d'un Négre, le meilleur piéton qui fût en ce temps-là; il avoit la reputation de faire tous les jours trente lieuës à pied; il les fit en effet le premier jour, mais ayant trouvé le vin bon la seconde journée, il en prit tant & si souvent, qu'au lieu de deux jours qu'il luy falloit pour se rendre à Seville, il en mit cinq, & ne rendit ses lettres que le sixiéme.

Ce que Ximenez avoit prévu arriva; il fut prévenu: les nouvelles de la sédition de Grenade arriverent à Seville avant qu'on eust receu ses lettres. Elles ne pouvoient estre plus desavantageuses à Ximenez: Elles portoient en termes exprés que les Grenadins s'estoient rendus maistres de Grenade; qu'ils avoient surpris l'Al-

hambra & chassé de la Ville tous les Chrestiens ; que le reste du Royaume se préparoit à suivre l'exemple de la Capitale ; que Ximenez estoit l'unique cause de ce malheur, pour avoir voulu forcer les Maures par des rigueurs excessives à recevoir le Baptesme.

Les ennemis que l'Archevesque avoit à la Cour ne se contenterent pas de publier ces nouvelles, ils en tirerent les consequences les plus desavantageuses à sa réputation. La Reine fut la derniere à les croire. Comme elle le connoissoit mieux que personne, plus on faisoit les choses desesperées, moins elles luy paroissoient croyables. Il n'en fut pas de mesme de Ferdinand ; non seulement il les crut, mais estant venu trouver la Reine, il lui dit avec un emportement qui ne luy estoit pas ordinaire : *Hé bien, Madame, ne vous* Gomez Livre. 2. *détromperez-vous jamais de vostre Ximenez. N'ouvrirez-vous jamais les yeux à ses violences, qui nous font perdre en un jour le fruit de tant de travaux, de tant de dépenses & de tant de sang répandu par nous & par nos ancestres.* Ces paroles toucherent vivement la Reine. Elle n'y répondit rien ; mais elle écrivit sur le champ à Ximenez des lettres pleines de reproches, où Elle se plaignoit en particulier de sa negligence,

& du peu de soin qu'il avoit eu de l'informer de l'estat des affaires de Grenade.

Ces lettres firent connoistre à Ximenez la faute qu'il avoit commise en confiant les siennes à un inconnu, qui aprés tout n'estant qu'un miserable de la lie du peuple, n'en pouvoit qu'avoir les deffauts. Il fit deslors une resolution qu'il garda toute sa vie, de ne se fier jamais des affaires importantes qu'à luy mesme ou à des gens distinguez & qui luy seroient parfaitement connus. Cependant comme il luy estoit de la derniere consequence d'effacer au plustost de l'esprit de la Reine les impressions desavantageuses qu'on luy avoit données de sa conduite, il luy depescha en poste François Ruiz, pour l'informer, comme témoin oculaire de tout ce qui s'estoit passé dans l'affaire de Grenade. C'estoit le seul Religieux de son Ordre qu'il eust alors auprés de luy. Il n'étoit pas sçavant, mais il étoit insinuant & il avoit une habileté extraordinaire pour les negociations. Son attachement pour Ximenez ne pouvoit estre plus grand, & il lui en avoit donné tant de preuves, qu'il estoit persuadé qu'il ne pouvoit remettre une affaire si délicate en de meilleures mains.

Ruiz s'acquitta de sa commission avec

ſon addreſſe ordinaire ; il parla en particulier à la Reine, & il le fit ſi efficacement, qu'Elle reprit pour Ximenez toute l'eſtime qu'elle avoit euë juſqu'alors. Il fut enſuite introduit au Conſeil, & il y repreſenta à leurs Majeſtez Catholiques, que Ximenez n'avoit entrepris la converſion des Grenadins, que parce qu'il eſtoit perſuadé qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux à la gloire de Dieu, au bien de l'Egliſe & au ſervice de leurs Majeſtez. Que Dieu avoit beni d'abord cette ſainte entrepriſe, en luy donnant un ſuccés que l'on n'euſt jamais oſé eſperer. Que ce ſuccés eſtoit dû uniquement aprés Dieu, aux ſoins, aux travaux, à la fermeté & aux liberalitez de Ximenez, il en fit le détail, & elles montoient à une ſomme ſi exceſſive qu'il n'eſtoit pas aiſé de comprendre qu'un particulier, aidé de ſes ſeuls revenus, euſt puſt fournir à une ſi grande dépenſe. Cela luy donna lieu de parler du zele de Ximenez, de ſa generoſité, de ſon dégagement. Il demeura d'accord qu'une ſi heureuſe diſpoſition avoit eſté troublée par le dernier ſoulevement, mais il ſoûtint qu'il avoit eſté cauſé par un de ces accidens ſubits & extraordinaires, qu'il eſt impoſſible à la prudence humaine de prévoir. Que Ximenez n'y

avoit point d'autre part que les perils qu'il avoit courus & où il avoit cent fois pensé perdre la vie. Que quoyqu'il n'eust point eu de part à la derniere revolte, il l'avoit assoupie avec tant de sagesse, & que Grenade joüissoit d'une si grande tranquilité qu'il n'y paroissoit pas la moindre trace de la derniere révolution. Qu'au reste il n'avoit employé pour cela ni armes, ni troupes, ni effusion de sang, mais des moyens si doux qu'il n'estoit pas aisé de s'imaginer comment l'on pouvoit l'accuser de trop de rigueur. Qu'ainsi il estoit d'autant plus juste que leurs Majestez luy rendissent l'estime & la confiance dont Elles l'avoient honoré, que ceux qui avoient esté témoins de ce qui s'estoit passé à Grenade, ne pouvoient pas comprendre comment un homme seul sans armes, sans appuy & sans autre ressource que luy-mesme, avoit pu en si peu de temps executer tant & de si grandes choses.

Le discours de Ruiz fit d'autant plus d'effet, que les dernieres nouvelles que l'on avoit reçûës, confirmoient la plus grande partie des choses qu'il avoit avancées ; & que les plus grands ennemis de Ximenez ne pouvoient pas nier que la pacification de Grenade ne fût un

chef-d'œuvre de prudence & de conduite.

Ruiz suivit la Reine à la sortie du Conseil, & lui demanda pour Ximenez la permission de venir à la Cour pour rendre à Sa Majesté un conte plus particulier de toutes choses, & achever de se justifier.

La Reine fit de grandes difficultez de l'accorder, sur ce que l'estat des affaires de Grenade ne permettoit pas que Ximenez s'en absentast ; mais Ruiz lui ayant representé que Ximenez ne se serviroit de sa permission, que supposé qu'il le pût faire sans préjudice du service de Sa Majesté, elle l'accorda, laissant à la prudence de l'Archevêque de s'en servir quand il le jugeroit à propos.

Mais Ximenez avoit sçû si bien persuader les Grenadins qu'il estoit de la derniere importance pour eux qu'il fit un voyage à la Cour pour faire leur paix, & menager leurs interests auprés de leurs Majestez Catholiques, qu'il n'eut pas plustost reçû la permission de la Reine, qu'il se vit en estat de l'executer sans aucun risque pour les affaires publiques. Les Grenadins estoient revenus de leurs emportemens ; Ils avoient eu tout le loisir

de faire reflexion ſur ce qu'ils avoient à craindre du reſſentiment de leurs Majeſtez Catholiques ; s'ils n'avoient auprés d'Elles un puiſſant interceſſeur ; & ils eſtoient d'ailleurs ſi perſuadez de la probité, de la ſincerité & du grand credit de Ximenez, qu'ils n'avoient garde de ſe priver de ſa protection par un ſecond ſoulevement.

Sur ces heureuſes diſpoſitions Ximenez ne fit point de difficulté de partir pour la Cour. Auſſi-toſt qu'il y fut arrivé, aprés avoir conferé un moment avec Ruiz, il ſe rendit chez la Reine. Ximenez voulut lui parler de juſtification, mais Elle l'interrompit, & lui dit qu'il n'en avoit pas beſoin ; qu'Elle eſtoit contente de ſa conduite ; qu'il allaſt voir le Roy, & qu'il ſe trouvaſt le lendemain au Conſeil.

Ximenez ſortit de chez la Reine fort ſatisfait de cette Princeſſe ; il ne le fut pas moins du Roy. Comme il avoit un intereſt particulier à menager l'eſprit de la Reine pour les raiſons que l'on dira ci-aprés, il avoit pour Elle une complaiſance qui ne pouvoit aller plus loin, ſur tout pour les choſes qui regardoient la Couronne de Caſtille, ainſi ayant ſçû qu'Elle avoit bien reçû Ximenez, il n'a-

voit garde de lui témoigner du mécontentement, quand mesme il n'eût pas esté aussi satisfait de sa conduite qu'il avoit lieu de l'estre.

L'Archevêque se rendit le lendemain au Conseil : il y dit à peu prés les mesmes choses que Ruiz y avoit representées, excepté qu'il y parla fort modestement de lui-mesme. Il n'en usa pas de mesme à l'égard de Zegri ; il parla avec éloge de son merite, de sa fidelité, & de ses services ; & il le mit si bien dans l'esprit de leurs Majestez Catholiques, & de tout le Conseil, qu'il y fut resolu de le combler de bienfaits, & de ne rien épargner pour l'attacher inseparablement aux interests de la Couronne de Castille. Il rendit à proportion la mesme justice à tous ceux qui s'estoient distinguez par leur fidelité dans la derniere revolution de Grenade : Il n'y en eut aucun pour lequel il n'obtint quelque recompense, & quelque marque de consideration.

Il y eut plus de difficulté sur la conduite que l'on devoit garder à l'égard des revoltez. La plupart du Conseil estoit d'avis de faire quelque exemple de severité, & de châtier au moins les plus coupables. A la fin l'on se reduisit au sentiment de Ximenez : Il fut de traiter ces

peuples avec douceur ; de leur accorder une amnistie sans condition & sans reserve, & de se contenter pour toute peine d'obliger les habitans de l'Albaizin, qui estoient les auteurs de la sédition, à embrasser le Christianisme. Il ajouta, qu'en en usant de la sorte, il répondoit des affaires de Grenade, & qu'il assûroit leurs Majestez, que devant qu'il fût peu; il n'y auroit presque plus de Mahometans.

Pierre Martyr Liv. 13. Epit. 215.

L'amnistie fut ensuite expediée dans toute l'étenduë que Ximenez l'avoit demandée, & il reçut ordre de leurs Majestez de partir incessamment pour s'en retourner à Grenade. La diligence dont il usa, fut si grande, qu'on le croyoit encore à Seville, lors qu'il arriva à Grenade. Il y fût reçû avec une joye mêlée de l'inquietude qui est ordinaire à ceux qui attendent avec impatience quelle sera la décision de leur sort.

Ximenez ne jugea pas à propos de les laisser plus long-temps dans cette cruelle incertitude : Il declara d'abord aux Deputez de Grenade qu'il avoit obtenu leur grace entiere ; Que leurs Majestez leur pardonnoient sans autre condition que celle d'estre plus fideles à l'avenir ; qu'il avoit répondu pour eux, &

qu'il s'eſtoit rendu garand de leur fideli-té ; mais il leur laiſſa comprendre, ſans s'expliquer clairement, que les habitans de l'Albaizin n'eſtoient pas traitez avec une indulgence ſi eſtenduë.

Il fit enſuite publier l'amniſtie par toute la Ville avec de grandes ceremonies. Il ſeroit difficile d'exprimer la joye du peuple : pendant pluſieurs jours ce ne furent que feſtins ; l'on n'y parloit que de Ximenez, & les Maures le nommoient par tout le liberateur de leur patrie.

Il n'en fut pas de meſme dans l'Albaizin : ce que Ximenez avoit dit aux Deputez de Grenade, & encore plus ce que les habitans avoient remarqué eux-meſmes, qu'ils n'eſtoient point compris dans l'amniſtie, la diſpoſition où ils voyoient tout le reſte de la Ville à ſe declarer contr'eux au moindre ſigne que leur en feroit Ximenez, les mouvemens de la Garniſon, & tout le canon de l'Alhambra qu'ils remarquerent que l'on avoit pointé contre leur quartier, tout cela les jetta dans la derniere conſternation ; les plus coupables eſſayerent de s'enfuïr, mais ils rencontrerent pluſieurs petits corps de cavalerie qui battoient la campagne, qui les obligerent de rentrer.

Aprés que Ximenez les eut laissez quelque temps dans l'attente d'une sanglante punition, pour les avoir plus souples à faire ce qu'il vouloit d'eux, il envoya querir les principaux. Ils rencontrerent dans les Sales & dans les Antichambres tous les Officiers de la Garnison, qui contre l'ordinaire ne leur firent aucune civilité. A l'entrée de la chambre de l'Archevêque, on leur fit quitter le sabre & le poignard; ils y entrerent ensuite, & y trouverent Ximenez, qui n'estoit accompagné que du seul Archevêque de Grenade & du Comte de Tendilla. Il leur reprocha leur revolte en des termes qui ne pouvoient estre plus forts ni plus humilians pour eux; & il leur declara que leurs Majestez Catholiques avoient laissé à sa disposition de les punir selon la grandeur de leur crime. Il se tourna ensuite du costé de l'Archevêque de Grenade, comme pour lui demander son avis; mais ce Prelat au lieu d'opiner contr'eux, demanda leur grace en des termes d'autant plus touchans, qu'estant le plus doux de tous les hommes, il parloit en effet selon son cœur. Le Comte de Tendilla, qui agissoit de concert avec l'Archevêque, demanda la mesme chose.

Alors Ximenez, comme s'il n'eût pû

rien refuser à des personnes de cette consideration, leur declara qu'il leur pardonnoit au nom de leurs Majestez Catholiques ; mais que c'estoit à condition que tous les habitans de l'Albaizin, sans en excepter un seul, embrasseroient la Religion Chrestienne.

Ces pauvres gens qui ne croyoient pas en estre quittes à si bon marché, aprés avoir fait les remercimens les plus soumis, accepterent avec joye la proposition qu'on leur avoit faite au nom de tout l'Albaizin ; ils partirent ensuite pour en aller procurer l'execution. Le peuple fut assemblé ; & la proposition lui ayant esté faite, comme il s'attendoit aux dernieres extrêmitez, il la reçut comme une grace : ainsi, sans aucune violence, tout l'Albaizin embrassa la Religion Chrestienne. Ce qui restoit des Mahometans dans la Ville fut entraîné par ce grand exemple ; & comme Ximenez l'avoit promis à leurs Majestez, dans peu de temps il ne resta pas un seul Mahometan de consideration dans toute la Ville de Grenade.

Ce grand succés donna lieu à un petit different qui survint entre Ximenez & l'Archevêque de Grenade. Ils avoient travaillé conjointement à l'instruction des Grenadins avec des fatigues incroya-

bles : Tout s'estoit fait de concert ; & l'intelligence avec laquelle ils avoient agi, n'avoit pas peu contribué au succés que l'on vient de raconter. L'Archevêque de Grenade, sans en rien communiquer à celui de Tolede, crut qu'il seroit avantageux pour l'instruction des nouveaux Chrestiens de faire traduire en Arabe l'Ancien & le Nouveau Testament, le Missel, les Rituëls, & generalement tous les livres qui servoient à l'Office divin. Cette traduction fut faite avec une diligence extraordinaire, & l'on se disposoit à l'imprimer lors que Ximenez en fut averti.

Il en parla à l'Archevêque de Grenade, & ce Prelat lui répondit qu'il estoit persuadé qu'on ne pouvoit rien faire de mieux pour les nouveaux Chrestiens que de leur mettre entre les mains tous ces livres traduits dans une langue qu'ils pussent entendre ; que ce seroit mesme assez son sentiment qu'on recitât l'Office divin, ou du moins une partie considerable, en langue vulgaire. Il soûtint que c'estoit le sentiment de saint Paul, & qu'il s'en estoit assez declaré en écrivant aux Corinthiens ; que les Apostres en avoient usé de mesme ; qu'ils avoient mis l'Ecriture Sainte entre les mains du peuple dans

une langue qui pouvoit eſtre entenduë de tout le monde : Que toute l'Egliſe Grecque avoit ſuivi leur exemple, & le ſuivoit encore aujourd'hui : Qu'enfin ça-voit eſté la pratique de l'Egliſe Romaine pendant pluſieurs ſiecles, c'eſt à dire, autant de temps que la langue latine avoit eſté la langue du peuple : Que ſur de pareils garands il avoit cru pouvoir faire ce qu'il avoit fait, & qu'il ne voyoit pas les inconveniens qui en pouvoient naiſtre.

Ximenez prétendit au contraire que de mettre l'Ecriture Sainte, & les Livres Eccleſiaſtiques traduits en langue vulgaire entre les mains du peuple c'eſtoit le rendre juge de la Religion, ce qui ne pouvoit eſtre que d'une tres-dangereuſe conſequence : Qu'il n'eſtoit point deſtiné à en connoiſtre le fonds ; qu'il avoit toujours de l'admiration pour ce qu'il ne connoiſſoit pas, & preſque toujours du mépris pour ce qu'il croyoit connoiſtre : Que tous les Legiſlateurs & les Inſtituteurs de toutes les Religions en avoient jugé de la ſorte ; & qu'ils avoient toujours eu grand ſoin d'en cacher le fin au peuple : Que ce ſentiment eſtoit ſi raiſonnable, que JESUS-CHRIST luimeſme l'avoit approuvé de parole & d'e-

xemple : Que pendant qu'il donnoit à ses Apostres une connoissance claire de tous les mysteres, il n'en parloit au peuple qu'en paraboles, c'est à dire, d'une maniere envelopée & obscure, à laquelle il ne pouvoit rien comprendre; Qu'on ne pouvoit tirer à consequence l'exemple des Apostres; parce qu'outre qu'ils n'avoient jamais traduit ni fait traduire l'Ecriture Sainte, & qu'ils s'estoient contentez de la laisser entre les mains du peuple dans l'estat qu'ils l'avoient trouvée, l'Eglise n'estoit alors composée que d'un petit nombre de personnes choisies, humbles, fidelles, prévenuës d'une profonde veneration pour tous nos mysteres; au lieu qu'il s'agissoit de la mettre entre les mains de tout un grand peuple, accoutumé à les tourner en ridicules, & à blasphemer ce que nous avons de plus saint : Que les Peres Grecs & Latins n'avoient peut-estre pas esté autant de son sentiment qu'il le pouvoit croire : qu'ils avoient toujours eu de grandes reserves pour les nouveaux Chrestiens, & qu'il sçavoit mieux que personne combien il leur estoit ordinaire de dire, sans s'expliquer davantage, *Ce que les Chrestiens sçavent; ce que les Fideles connoissent.*

Pour ce qui est de la recitation de

l'Office divin en langue vulgaire ; sans approfondir la question, il se contenta de dire, que l'usage de l'Eglise y estant contraire, il ne croyoit pas qu'une Eglise particuliere eût droit de s'en dispenser. L'Archevêque de Grenade se rendit aux raisons de Ximenez ; les traductions furent supprimées, & les usages reçûs dans l'Eglise Romaine y furent exactement suivis.

Les choses estoient alors à Grenade dans une profonde tranquilité, & les deux Archevêques joüissoient avec plaisir du fruit de leurs travaux, lors que cette joye fut troublée par la mort de
Le 20. Juillet de l'an 1500. l'Infant Michel. Ximenez partit aussitost pour en porter la nouvelle à leurs Majestez, & leur donner toute la consolation dont il ne doutoit point que la Reine en particulier n'eût d'autant plus de besoin, que cette perte ne pouvoit se reparer, cette Princesse n'estant plus d'âge à avoir des enfans. Mais comme Elle estoit persuadée que la complexion délicate & mal saine de l'Infant ne lui permettroit pas de vivre long temps, il la trouva toute preparée à cet accident. Le cours des affaires n'en fut presque point interrompu, & elle se trouva dans peu de jours en estat de donner audience, & d'assister au Conseil.

La premiere affaire importante que l'on y traita depuis l'arrivée de Ximenez, fut celle des Deputez de l'Isle Espagnolle, comme on l'appelloit alors, ou de saint Domingue, comme on l'appelle aujourd'hui du nom de sa Capitale. Elle avoit esté découverte il y avoit environ huit ou neuf ans par Christofle Colomb, fameux Pilote de Gennes, qui avoit entrepris avec succés la découverte de cette partie de la terre, que l'on appelle le Nouveau Monde, sous la protection des Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle, & par le secours qu'ils lui avoient donné.

Ces Deputez estoient deux Religieux de saint Jerôme : Ils avoient esté envoyez par ceux de cet Ordre, qui avoient accompagné les Espagnols à la conquête de cette Isle, afin d'y establir la foy en mesme temps qu'ils y establiroient la domination de leurs Majestez Catholiques. Ils avoient en vain demandé Audience depuis leur arrivée ; le credit de ceux qui estoient interessez dans les plaintes qu'ils venoient faire, la leur avoit fait refuser. Ils desesperoient mesme qu'on leur rendit justice, quand mesme l'on se resoudroit à la fin de les écouter ; & ils ne songeoient plus qu'à s'en retourner avec

le déplaisir d'avoir fait inutilement un voyage si long & si perilleux, lors que Ximenez arriva à Seville.

La reputation qu'il avoit d'aimer souverainement la justice, & de l'appuyer toujours de tout son credit, qui que ce fût qui y fût interessé, les porta à avoir recours à lui, & à lui demander sa protection. Ximenez la leur accorda d'autant plus volontiers, que leur vertu & les peines qu'ils avoient souffertes pour létablissement de la Foy, ne lui estoient pas inconnuës. Comme on sçavoit le sujet de leur voyage, & qu'ils n'avoient point fait difficulté de publier en arrivant qu'ils estoient venus exprés pour demander justice coutre le Gouverneur, contre les Troupes, contre les Officiers de Justice, & generalement contre tous les Espagnols qui estoient passez dans leur Isle; il les exhorta à lui parler avec toute sorte de liberté sans épargner personne, ni lui cacher aucun des desordres qui avoient besoin de l'autorité de leurs Majestez pour estre corrigez : Il leur promit sur cela toute satisfaction; mais il les avertit de ne rien avancer qu'ils ne fussent en estat de justifier.

Sur cette assurance, les deux Deputez lui dirent les larmes aux yeux, qu'ils

avoient quitté leur patrie, & tout ce qu'ils avoient de plus cher, pour aller dans des terres inconnuës parmi des ſauvages, dont ils ne ſçavoient ni la langue ni les coûtumes, par le ſeul deſir de procurer la gloire de Dieu en leur annonçant l'Evangile : Que bien loin d'eſtre aidez dans une ſi ſainte entrepriſe par ceux de leur nation, comme ils avoient eu lieu de s'y attendre, ils y eſtoient tous les jours traverſez ; qu'ils ne ſongeoient qu'à s'y enrichir, & à faire des eſclaves pour travailler aux mines : Que les naturels du païs eſtoient traitez avec tant d'inhumanité qu'il en mouroit tous les jours un tres-grand nombre ; que l'on ne faiſoit en cela aucune difference entre ceux qui avoient embraſſé la Religion Chreſtienne, & ceux qui perſiſtoient dans leur infidelité : Qu'ils eſtoient tous également aſſujettis, & traitez avec la meſme cruauté : Que l'on avoit ouvert le ventre à pluſieurs Indiens pour aller chercher leur or juſques dans leurs entrailles : Que l'on avoit dreſſé des chiens pour aller à la chaſſe aux hommes ; que les Eſpagnols les y conduiſoient eux-meſmes ; & que les malheureux Indiens en eſtoient cruellement déchirez & mangez tous vifs ; Qu'il eſtoit arrivé ſouvent qu'eſtant ſur-

chargez d'esclaves, ils en nourrissoient leurs chiens, & les leur jettoient à manger; Que le Gouverneur, les Officiers & les Magistrats, bien loin de remedier à ces desordres, en faisoient autant: Que contre la foi publique, & la paix solemnellement jurée, ils avoient détruit des habitations toutes entieres, en brusslant tout vifs dans leurs maisons des Indiens alliez & fidelles; dont l'on n'avoit aucun sujet de se plaindre: Que les Caciques, leurs femmes & leurs enfans avoient esté traitez dans ces occasions comme les moindres de leurs sujets: Qu'il ne passoit en ce païs là que des gens perdus de crimes, de débauches & de dettes: Que la nation y estoit en execration, que cette excration estoit passée à la Religion Chrestienne; ces peuples ne pouvant s'imaginer qu'elle fût bonne, puisque ceux qui en faisoient profession, estoient si méchans: Qu'il n'en falloit point d'autre preuve que ce qu'ils disoient d'ordinaire, qu'ils ne voudroient pas aller en Paradis, s'ils sçavoient y trouver des Espagnols; que ces sentimens désavantageux estoient un obstacle invincible au progrez de l'Evangile; Que lors qu'ils s'estoient voulu plaindre, & procurer le remede à tant de desordres, on leur avoit répondu que les

Indiens n'eſtoient pas des hommes, qu'ils n'en avoient que la figure, & qu'eſtant ſans ame raiſonnable, tout eſtoit permis contr'eux : Que c'eſtoit perdre le temps que de leur prêcher la foi, & prophaner le Baptême & les Sacremens, que de les leur donner : Que c'eſtoit cependant des hommes fort bien faits, fort raiſonnables, fort doux & fort dociles, dont l'on pouvoit faire de bons Chreſtiens, & de fort bons ſujets de leurs Majeſtez Catholiques.

Ils ajouterent qu'ils avoient eſté témoins oculaires de la plûpart des choſes qu'ils venoient de rapporter : Que pour les autres, qu'ils n'avoient point vûës, ils en apportoient des preuves ſi convainquantes, qu'il ſeroit impoſſible de les nier : Qu'ils conſentoient d'eſtre traitez en calomniateurs, s'ils avoient ſeulement exageré, & qu'ils demandoient des Commiſſaires pour informer de la verité des faits contenus dans leur Requeſte ; ils la remirent en meſme-temps entre les mains de Ximenez.

L'Archevêque qui avoit eſté ſenſiblement touché de leur diſcours, ne ſe contenta pas de s'en charger, mais il leur promit qu'il employeroit tout ſon credit pour leur faire obtenir la ſatisfaction qu'ils eſtoient venus chercher de ſi loin.

Il leur tint parole : Dés le lendemain la Requeste fut lûë en plein Conseil ; & malgré l'opposition de ceux que l'or des Indes avoit gagné, il fit nommer pour Commissaires des personnes habiles & dés-interessées. François Ruiz fut de ce nombre : Quelque utile qu'il fût à Ximenez, il aima mieux s'en passer pour quelque temps, & mesme risquer de le perdre pour toujours, que de se fier d'une pareille commission à une personne moins capable de la bien soutenir. Leurs pouvoirs furent expediez dans la forme la plus ample, & leurs Majestez ne se reserverent pas mesme l'appel de ce qu'ils jugeroient à propos d'ordonner ; la distance des lieux, & le besoin d'une prompte justice les ayant persuadez qu'on ne pouvoit leur donner trop de pouvoir.

L'on vit dans cette occasion ce que peut l'Autorité Royale, quoique foible & desarmée, contre des sujets puissans, & en estat de resister, quand elle est entre les mains de gens qui sçavent la faire valoir. Les Commissaires arriverent à saint Domingue, & n'estant soutenus que du seul nom de leurs Majestez Catholiques, ils firent le procés à tout ce qu'il y avoit de personnes puissantes de cette grande Isle. Ce procés fut suivi de sanglantes execu-

tions,

tions, & de la destitution d'une partie des Officiers : & François Ruiz lorsqu'il revint à Seville quelque temps aprés, y fit conduire le Gouverneur de l'Isle, chargé de chaînes, pour y estre jugé par le Conseil Royal, & condamné aux peines qu'avoient merité d'aussi grands crimes que les siens : il s'appelloit François Bobadille.

Pendant que ces choses se passoient dans la saint Domingue, Ximenez avec la permission de leurs Majestez estoit allé à Alcala pour y donner ordre à ses affaires particulieres, & à celles de son Diocese. Il s'y occupoit à faire travailler aux magnifiques bastimens qu'il y faisoit faire, pour l'Université dont il avoit resolu d'y faire l'établissement, & qu'il y establit en effet quelque temps aprés. Ce n'est pas comme quelques-uns l'ont écrit, que Ximenez en soit le premier Fondateur, puis qu'il y fit lui-même ses premieres études ; mais outre qu'elle ne portoit pas le tiltre d'Université, c'estoit si peu de chose en comparaison de ce qu'elle devint depuis par ses soins, ses bienfaits, ses dépenses, les revenus qu'il lui donna, les privileges qu'il lui obtint, & les grands hommes qu'il luy attira de tous costez par ses libe-

ralitez ; que ce celebre Corps, qui ne le cede aujourd'huy à aucune des plus fameuses Universitez d'Espagne, fait gloire de le reconnoistre pour son Fondateur. Il y avoit déja quelques années qu'il en avoit fait dresser le plan, & jetter les fondemens, mais son absence ayant retardé cet ouvrage, il en pressoit lui mesme l'execution avec une application extraordinaire, lors qu'on reçut la nouvelle d'un second soulevement des Maures des montagnes de Grenade. Comme ils prirent pour pretexte ce qui s'estoit passé depuis peu dans la capitale au sujet de la Religion, & que le plus fort motif qu'ils avoient employé pour faire soulever les peuples avoit esté la crainte qu'on ne leur en fist autant ; cette revolte donna lieu aux ennemis de Ximenez de renouveller contre lui leurs anciennes plaintes.

Leurs Majestez Catholiques lui rendirent d'elles-mesmes justice dans cette occasion ; & comme elles estoient persuadées que l'affaire de Grenade ayant esté conduite avec toute la prudence imaginable, il ne pouvoit pas estre responsable des suites qui n'y avoient pas une liaison necessaire ; elles n'en perdirent rien de l'estime qu'elles avoient pour lui. La Reine lui écrivit aussi-tost qu'elle partoit

pour Grenade, & qu'elle souhaittoit qu'il s'y rendist incessamment, pour l'aider à son ordinaire de ses conseils.

Il se mit aussi-tost en chemin, mais il n'estoit pas encore arrivé à Grenade, qu'il apprit que les Maures avoient esté battus, & que la victoire que Ferdinand en personne avoit remportée sur eux estoit si complete, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il leur prist envie de se revolter de long-temps, ou qu'ils le pussent faire quand mesme ils en seroient tentez.

Ce grand succés estoit dû tout entier à l'experience de Ferdinand & à la diligence qu'il avoit faite pour prévenir les suites de cette dangereuse revolution. Il étoit à Cordoue lorsqu'il en reçut les premieres nouvelles : il apprit en mesme-temps que les Maures avoient compté sur deux choses ; sur l'hiver, qui n'estoit pas encore passé, & sur la difficulté des passages, qui estoit telle qu'un petit nombre d'hommes y pouvoient arrester des armées entieres. Ces deux obstacles, qui leur paroissoient invincibles, les avoient engagez à se declarer avant que d'avoir bien pris leurs mesures.

Ce fut ce qui les perdit : Ferdinand rassembla avec une diligence incroyable

les troupes reglées qui estoient dans les Garnisons : il en fit deux petits corps d'armée sous la conduite d'Alfonse Comte d'Aguilar, & leur donna ordre d'entrer en même-temps dans les montagnes par les endroits les plus difficiles, & par consequent les moins gardez : il marcha en mesme-temps à la teste des milices du païs, & de quelques troupes reglées qu'il avoit auprés de lui. Le chemin qu'il prit estoit justement celui auquel les Maures s'estoient attendus. Comme il estoit sans comparaison le plus aisé, & qu'ils s'attendoient qu'on y feroit le plus grand effort, presque toutes leurs troupes estoient occupées à le garder. Mais Ferdinand, qui ne se fioit pas aux milices, n'avoit dessein que de les amuser, jusqu'à ce que les troupes qui avoient pris le chemin le plus long & le plus difficile fussent en estat de les attaquer par derriere. Il demeura ainsi quelques jours en presence derriere ses retranchemens, au grand estonnement des Maures, qui ne pouvoient s'imaginer ce qui l'empêchoit de les attaquer. Mais aussi-tost que Ferdinand eut vû des feux sur les hauteurs, qui estoient le signal dont il estoit convenu, il sortit de ses retranchemens, & se mit en bataille. Avant qu'il fût en

estat de donner , le Comte d'Aguilar tomba sur l'arriere-garde des Maures : Cette attaque imprévûë les jetta dans la derniere consternation ; le Comte profitant de leur estonnement , sans leur donner le temps de se reconnoistre , les enfonce , perce jusqu'au corps de bataille , & les met dans un si grand desordre , que le Roy dans ce mesme temps les ayant attaquez de front , les Maures se voyant ouverts de tous costez , jetterent leurs armes par terre , & ne songerent plus qu'à s'enfuir : Mais comme ils se trouvoient entre les deux Armées Chrestiennes , & que la retraite estoit extrêmement difficile , ils furent presque tous taillez en pieces. Le Comte d'Aguilar rentra en mesme temps dans les montagnes , s'empara de tous les lieux qui estoient de quelque importance ; obligea les habitans à en détruire eux-mesmes les murailles ; se saisit des principaux ; les envoya prisonniers à Ferdinand pour lui servir d'ostages de la fidelité de leurs compatriotes ; & laissa par tout de sanglantes marques de sa victoire.

Tout avoit réüssi jusqu'alors au Comte d'Aguilar , & il s'en retournoit à Grenade tout couvert de gloire , lors qu'il fut rencontré par une troupe de Maures

qui ne le cherchoient pas ; il en fut reconnu ; & comme il estoit assez mal accompagné, ils resolutent de venger sur lui la désolation de leur païs. Le Comte fit dans cette occasion tout ce que le desespoir, soutenu d'une grande valeur, est capable d'inspirer; mais à la fin il fut porté par terre, & mourut percé de coups. Il estoit frere du grand Consalve de Cordouë, & passoit aprés lui pour le plus brave Cavalier de toute la Castille : il n'échapa personne de tous ceux qui l'avoient accompagné : tout fut taillé en pieces ; & l'on n'apprit les nouvelles de cet accident, que par les Maures qui s'en vanterent eux-mesmes. Il est vrai que cette imprudente vanité ne demeura pas impunie : presque tous ceux qui avoient contribüé à cette action furent severement punis ; mais cette vengeance ne repara pas la perte d'un aussi brave homme que le Comte d'Aguilar.

L'heureux succés des armes de leurs Majestez Catholiques fit cesser les plaintes que l'on avoit renouvellées contre Ximenez : jamais il n'en avoit esté mieux reçû qu'il le fut en arrivant à Grenade : il eut mesme cet avantage, qu'il fut le seul de tous les Grands de Castille & d'Arragon qui fut logé dans l'Alhambra avec

leurs Majeſtez. Cet honneur lui couta cher ; il y tomba malade d'une longue & dangereuſe maladie ; elle commença par quelque accés de fievre qui ſe tourna en continuë , & dégenera enfin en fievre lente. De tous les quartiers de Grenade, il n'y en a point de moins ſain que l'Alhambra particulierement en Eté ; cela vient de l'inégalité de l'air, qui quelquefois dans un meſme jour eſt exceſſivement chaud quand le vent vient de la mer ; & exceſſivement froid quand il ſouffle du coſté des montagnes, qui ne ſont pas éloignées de la Ville, & qui ſont en tout temps couvertes de neiges.

Que ce fût ou non la cauſe de ſa maladie, les Medecins, qui avoient épuiſé inutilement tous leurs remedes, ſe l'imaginerent ainſi ; le changement d'air fut reſolu ; & par l'ordre de leurs Majeſtez, Ximenez au Xeneralife Maiſon de plaiſance, qui avoit autrefois appartenu aux Rois de Grenade. Il y fut ſouvent viſité de leurs Majeſtez, & particulierement de la Reine ; mais, ni cet honneur, ni la bonté de l'air, ni les remedes qu'il continüa d'y prendre, ne rendirent point ſa ſanté meilleure. On eſtoit perſuadé qu'il alloit devenir étique, & cette maladie jointe à ſon âge, qui eſtoit de ſoixante &

cinq ans, faisoit déja desesperer de sa vie, lors qu'une femme Maure le vint trouver, & assura qu'elle le gueriroit entierement en huit jours, s'il vouloit se servir de ses remedes. Elle estoit connuë pour avoir réüssi souvent dans la guerison des maladies les plus desesperées, & bien des gens estoient persuadez qu'il n'y en avoit point à l'épreuve de ses receptes. Mais elle avoit souffert à cette occasion de si grandes persecutions des Medecins dont elle rendoit l'art inutile, qu'elle n'osoit plus se produire qu'en secret.

Toute la puissance de Ximenez ne pût la guerir de sa crainte : il estoit nuit lors qu'elle le vint trouver la premiere fois, & l'Archevêque ayant fait dessein de se servir de ses remedes, l'on ne la put resoudre à les lui apporter que de nuit ; encore exigea-t-elle un aussi grand secret, que s'il se fût agi de tuër l'Archevêque de Tolede, & non pas de le guerir. Quelques-uns ont prétendu qu'elle estoit Magicienne, qu'elle n'employoit que des paroles dans toutes le guerisons qu'elle entreprendroit, & que c'estoit l'unique raison qui l'obligeoit à se cacher, & à prendre tant de précautions : ils ont mesme voulu faire un crime à l'Archevêque d'avoir consenti qu'on le guerît d'une

maniere si peu permise. Comme l'on ne prétend pas que Ximenez ait esté incapable de manquer, l'on ne voudroit pas estre garand qu'il n'eût succombé à une tentation aussi délicate que celle de conserver sa vie ; & qu'ayant éprouvé inutilement tous les remedes de la Medecine, il ne se soit pas mis en peine de quelle maniere on le gueriroit, pourvû qu'on le guerît : C'est tout ce qu'on peut dire de pis ; car de prétendre qu'il eût voulu se servir de remedes magiques, les connoissant tels, c'est ce que la haute vertu dont il faisoit profession ne permet pas de soupçonner : On le doit faire d'autant moins, que les Auteurs qui paroissent les mieux informez, asseurent que cette femme employa pour sa guerison des simples dont la vertu specifique lui estoit connuë.

Tom. 3. Hisp. Illust. Gomez de vita Ximenis, lib. 2.

Quoi qu'il en soit, la Maure tint parole : au bout de huit jours l'Archevêque fut si bien gueri, que non-seulement il se trouva sans fievre ; mais qu'il ne lui resta presque rien de cette grande foiblesse qui ne lui permettoit pas de se soutenir. Comme son application continuelle aux affaires avoit esté une des causes de sa maladie ; on crut que pour s'empêcher de retomber il devoit quitter la Cour

pour quelque temps : Il en obtint, quoi qu'avec peine, la permission de la Reine, & il partit aussi-tost pour Alcala.

Il y trouva François Ferrera, Abbé de S. Juste, qui ne faisoit que de revenir de Rome. Il l'y avoit envoyé quelques années auparavant pour y solliciter les Bulles d'érection de l'Université d'Alcala. Ferrera les obtint d'Alexandre VI. depuis Jules II. & Leon X. y ajouterent, comme à l'envi, quantité de Privileges. Ximenez estoit deslors à Rome dans une fort grande estime : il y avoit peu de choses qu'il ne fût en estat d'y pouvoir obtenir par son seul credit: On verra ci-aprés les suites avantageuses de ces favorables dispositions.

Toutes choses estont ainsi disposées pour l'érection de l'Université d'Alcala, les soins de Ximenez à cet égard se reduisirent à deux choses ; l'une à achever les bastimens qu'il lui destinoit ; l'autre, à y attirer de tous costez par de grandes promesses & de bons appointemens quantité d'habiles gens en toutes sortes de sciences : Ils lui estoient absolument necessaires pour donner à cette nouvelle Université la haute reputation où il eut la satisfaction de la voir quelques années aprés. Ses liberalitez & ses dépenses vin-

rent bien-tost à bout de l'un & de l'autre : les bastimens quoique nombreux & magnifiques furent achevez en peu de temps ; & les Sçavans attirez par sa renommée, y vinrent en si grand nombre, que les plus anciennes & les plus riches Universitez d'Espagne n'en estoient pas mieux fournies. Les plus illustres de ces Sçavans furent Démetrius de Creste, Grec de nation ; Antoine de Nebrissa * ; Lopez Astuniga ; Ferdinand de Valladolid ; Alfonse d'Alcala ; Paul Coronelle ; Alfonse Zamora ; Jean Vergara ; & plusieurs autres dont les noms moins fameux sont échappez à l'histoire.

* Nebrissa est un Bourg d'Andalousie.

La conversation de ces sçavans hommes estoit la plus agreable occupation de Ximenez ; & il faisoit avec eux les projets dont l'on parlera ci-aprés, lors qu'il reçut des lettres de la Reine, qui l'obligerent de tout quitter pour se rendre à Tolede à l'occasion que l'on va raconter.

La mort de l'Infant Michel ne fut pas plûtost arrivée, que Ximenez, qui en porta la nouvelle à la Reine, & qui estoit bien-aise d'obliger les Archiducs qui devoient estre un jour ses Souverains, lui conseilla de leur écrire de passer promptement dans la Castille, pour y

estre reconnus en qualité de ses heritiers, & y recevoir le serment des peuples. Sa Majesté approuva ce conseil; elle le proposa à Ferdinand, & le pria d'écrire conjointement avec elle. La priere estoit des plus embarrassantes pour lui; d'un costé la Reine ne lui demandoit rien que de juste; les Archiducs estoient devenus par la mort de l'Infant Michel heritiers necessaires de la Castille, & présomptifs de l'Arragon: il sçavoit que c'estoit une loi de la Monarchie d'Espagne, que ses heritiers fussent reconnus Princes des Asturies, pour y regner un jour paisiblement: cette reconnoissance estoit d'autant plus necessaire à l'Archiduc, que la Princesse Jeanne en l'épousant ne s'estoit point reservé ses droits sur les Couronnes de Castille & d'Arragon: il en pouvoit naistre des inconveniens; & ces inconveniens ne pouvoient estre levez que par une reconnoissance expresse du vivant de leurs Majestez: D'ailleurs il avoit consenti lui-mesme qu'une pareille précaution fût prise en faveur de Manuël, Roy de Portugal, de l'Infante Isabelle sa femme, & de l'Infant Michel qui estoit sorti de leur mariage: ainsi il ne la pouvoit refuser aux Archiducs, sans leur faire une injure d'autant plus sensible, que

l'interest dont il s'agissoit estoit plus considerable.

Mais d'un autre costé Ferdinand avoit des vûës qui ne s'accordoient point avec cette reconnoissance : il estoit de seize ans plus jeune que la Reine : il estoit persuadé qu'elle ne pouvoit pas vivre longtemps : il avoit déja fait dessein de se remarier : il se flattoit d'avoir des fils d'une seconde femme : On ne pouvoit contester à ces Princes les Couronnes d'Arragon ; & les Archiducs estant éloignez, sans amis & sans forces dans la Castille, il ne desesperoit pas de leur enlever cette Couronne, & d'obtenir des Etats du Païs, de préférer un Prince né parmi eux, à un estranger qui ne sçavoit ni ni leurs Loix ni leurs Coutumes, & qui ne manqueroit jamais de donner les Charges, les Gouvernemens, & les Benefices à des estrangers comme lui, au préjudice de ceux du païs. Cette esperance lui paroissoit d'autant mieux fondée, qu'une pareille préferance n'estoit point sans exemple dans la Castille, qu'elle en avoit fait perdre la Couronne à la Reine Blanche, & à Saint Loüis son fils ; ce qui ne fût pas arrivé, si lorsque la succession du Roy Alphonse pere de cette Reine fut ouverte par sa mort, elle n'eût,

pas negligé la reconnoissance dont il s'agissoit.

Ces raisons avoient obligé Ferdinand d'user de tous les délais dont il avoit pû s'aviser; mais enfin, voyant que la Reine lassée de tant de retardemens, estoit resoluë d'écrire seule, & supposant que ses lettres ne seroient que trop suffisantes pour faire venir les Archiducs, il consentit à ce qu'elle desiroit, & leur écrivit conjointement avec elle.

L'avantage qui revenoit aux Archiducs de la reconnoissance qu'on proposoit estoit trop grand, & Jean Manuël leur principal Ministre pour les affaires d'Espagne trop éclairé pour n'en pas presser l'execution : Les Etats du Païs furent aussi tost assemblez, les Archiducs en prirent congé, & pour les mieux persuader de leur prompt retour, ils ne laisserent point de Gouverneur pour tenir leur place. Leur premier dessein estoit de faire le voyage par mer; mais la grossesse de l'Archiduchesse ne l'ayant pas permis, il leur falut traverser la France. Ils en obtinrent aisément la permission de Loüis XII. qui estoit le Prince du monde le meilleur & le plus honneste : il les fit recevoir à Paris avec autant de magnificence que si c'eût esté lui-mesme; L'Archi-

duc prit ſéance au Parlement en qualité de Pair de France : Leurs Majeſtez Tres-Chreſtiennes les regalerent à Blois pendant quinze jours, & les firent conduire juſques ſur la frontiere avec des honneurs qui n'avoient pas encore eſté pratiquez. On en peut juger par cette ſeule circonſtance, qui eſt, qu'ils eurent pouvoir de donner grace par tous les lieux où ils paſſoient, avec auſſi peu de reſerve que l'auroient pû faire leurs Majeſtez elles-meſmes.

Les Archiducs arriverent en Eſpagne le 19. de Janvier. Comme leur reconnoiſſance ſe devoit faire à Tolede ; ce fut ce qui obligea la Reine d'écrire à Ximenez de s'y rendre en diligence pour donner ordre à leur reception. Il s'en acquitta à ſon ordinaire, c'eſt à dire, avec une magnificence dont l'on n'avoit point encore vû d'exemple dans cette Capitale de la nouvelle Caſtille. La Reine & les Archiducs logerent dans ſon Palais ; il l'avoit fait meubler d'une maniere qui tenoit plus de la propreté que de la magnificence : car du vivant de la Reine il ne l'affecta jamais, ni dans ſes meubles, ni dans ſon train. Il vouloit le ceder tout entier ; mais la Reine qui vouloit apprendre aux Archiducs par ſon exemple, la conſide-

ration qu'ils devoient avoir pour un si grand homme, ne voulut jamais consentir qu'il quittast son appartement.

Elle fit mesme quelque chose de plus : car, outre qu'elle affectoit de faire paroistre qu'elle n'avoit aucun secret pour lui, & qu'elle avoit une déference absoluë pour ses sentimens, elle dit positivement aux Archiducs, que s'ils vouloient un jour regner heureusement en Espagne, elle n'en sçavoit point de moyen plus infaillible, que de prendre Ximenez pour leur premier Ministre, & d'avoir en lui la même confiance qu'elle avoit toujours conservée depuis qu'elle l'avoit appellé auprés de sa personne. L'Archiduc profita de cet avis, & tant qu'il vêcut, Ximenez eut toujours le mesme credit qu'il avoit eu du vivant de la Reine.

Le séjour de Tolede parut si agréable aux Archiducs qu'ils y demeurerent cinq mois entiers. Comme tout ce temps se passa en jeux, en festes & en divertissemens ; Ximenez que son âge, son humeur & son caractere éloignoient également de tous ces plaisirs, fit dessein de l'employer plus utilement & de commencer à executer les projets qu'il avoit fait à Alcala. Il fit venir pour cet effet d'Alcala à Tolede tous ces sçavans hom-

mes dont l'on a parlé dans le livre precedent.

Le premier projet qui les occupa & en mesme temps le plus beau & le plus digne d'un grand & sçavant Evesque comme Ximenez, fut celuy d'une Bible poliglotte, ou en plusieurs langues. Ce n'est pas sans raison qu'il passe pour en estre l'Auteur, puis qu'il ne se contenta pas d'en faire toute la dépense qui monta à des sommes immenses pour ce temps-là, mais qu'il y travailla luy-mesme avec beaucoup d'assiduité. Ce fut, à ce qu'il dit alors, dans le dessein de contribuer à ce grand ouvrage, qu'il avoit autrefois appris avec tant de soin le Grec, l'Hebreu & quelques autres langues, dont la connoissance est absolument necessaire pour la parfaite intelligence de l'Ecriture-Sainte.

Gomez Livre 2.

Quoyque cet ouvrage ne fut achevé que plusieurs années aprés, comme il fut commencé celle-cy, on a cru qu'on feroit plaisir aux lecteurs d'en donner icy non seulement le plan, mais d'en expliquer encore le dessein & d'en faire mesme une espece de critique.

On a mis dans cette Bible le Texte Hebreu & la Paraphrase Chaldaique sur les cinq livres attribuez à Moyse, la Ver-

ſion Grec des Septantes & la Vulgate Latine. Il n'y a point d'autre Verſion Latine ſur l'Hebreu que cette derniere verſion que l'on attribuë à S. Jerôme, au lieu que l'on a joint une traduction littérale au Grec des Septantes.

L'on voit à la teſte de cet ouvrage quelques Prefaces qui ſervent à en expliquer le deſſein. Dans la premiere, qui eſt une Epiſtre dédicatoire, addreſſée au Pape Leon X. on peut remarquer que Ximenez qui en eſt l'Auteur, y dit en termes exprés, qu'il eſt tres-utile à l'Egliſe de donner au public les originaux de l'Ecriture-Sainte. Il en rend deux raiſons; l'une qu'il n'y a aucune traduction qui puiſſe repreſenter parfaitement ces meſmes originaux; l'autre, que ç'a eſté le ſentiment de S. Jerôme, de S. Auguſtin & des autres Peres, qui ont cru qu'il falloit avoir recours au Texte Hebreu pour les livres de l'ancien Teſtament, & au Grec pour ceux du nouveau.

[X]imenez [P]reface à [L]eon X.

Dans la Préface ſuivante, qui eſt addreſſée au Lecteur, Ximenez ſemble détruire tout ce qu'il avoit dit dans la precedente en faveur du Texte Hebreu. Car il témoigne qu'il a placé l'ancienne verſion Latine de S. Jerôme entre le Texte Hebreu & le Grec des Septantes, comme

entre la Synagogue & l'Eglise Orientale, pour representer Nostre Seigneur entre deux Larrons.

L'on aura de la peine à croire qu'une mesme personne soit Auteur de ces deux Prefaces, puisque l'une donne au Texte Hebreu la preference sur toutes les Versions, & l'autre au contraire la détruit. Il y a d'autant moins d'apparence que Ximenez soit l'Auteur de cette seconde Preface, qu'en effet la methode que l'on a suivie dans tout cet Ouvrage, fait bien voir que l'on a jugé que le Texte Hebreu devoit estre la regle des Traductions Greque & Latine, puisque l'on n'a pas fait difficulté de les corriger sur ce Texte, souvent mesme assez mal à propos & sans aucune necessité. Cela est arrivé principalement dans la Version Greque des Septantes, qu'on a reformée ou plustost corrompuë en une infinité d'endroits, pour la rendre plus conforme à l'original Hebreu. Ximenez Preface au Lect.

L'on en a usé de mesme à l'égard de la Vulgate. Comme les exemplaires latins estoient fort deffectueux, on s'est donné aussi la liberté de la reformer, non seulement sur des anciens exemplaires latins, mais mesme sur le texte Hebreu, de sorte qu'on ne s'est pas contenté d'en oster les

fautes des Copistes, mais on en a retranché plusieurs choses qu'on a cru n'y devoir pas estre.

Preface sur le Nouveau Testam.

Pour ce qui est du Nouveau Testament, on y voit le texte Grec sans aucuns accens, parce que l'on a crû, comme il est vrai, qu'il n'y en avoit point dans les premiers originaux Grecs. Cependant il est certain que les accens & les esprits (comme parlent les Grammairiens) determinent le sens en beaucoup d'endroits. On les a mis neanmoins dans le Grec des Septantes, parce que c'est une simple version & non pas un Texte original : mais il ne falloit pas marquer par la mesme raison les points ou les voyelles dans le Texte Hebreu ; puisqu'il est certain qu'ils n'estoient point dans les premiers originaux de l'ancien Testament.

Il est à remarquer que Ximenez avoit d'assez bons exemplaires Grecs manuscrits de la traduction des Septantes; mais pour les avoir voulu reformer sur le texte Hebreu, il est certain qu'il les corrompit en plusieurs endroits, parce que l'on ne sçavoit pas alors la veritable maniere de corriger les exemplaires Grecs. Cependant on a réimprimé depuis cette mesme Edition d'Alcala, dans la Bible d'Anvers, ou de Philippe II. dans la Poliglot-

te de Paris & dans la Bible à quatre colomnes attribuée ordinairement à Vatable.

Il faut remarquer encore que la meilleure partie des corrections de la Bible d'Alcala a esté prise sur de veritables manuscrits Grecs,qui contenoient la version des Septantes, avec les mélanges ou additions d'Origéne dans ses Exaples. Ainsi ces réformations prétenduës n'ont pas tant esté faites sur l'Hebreu que sur ces sortes d'éditions meslées. On trouvera mesme que Ximenez au deffaut de celles-là, a eu plus souvent recours à la Vulgate Latine qu'à l'Hebreu ; c'est sur cette Vulgate qu'il compose quelquefois son Grec.

Pour ce qui est des Paraphrases Chaldaïques, Ximenez n'osa ou ne jugea pas à-propos d'en donner d'autres au public que celle d'Onkelos sur le Pentateuque. Il fit neanmoins traduire en Latin les autres Paraphrases, aprés en avoir retranché les Fables du Talmud, mais il se contenta de les mettre dans la Bibliotheque d'Alcala sans les publier.

Arias Montanus qui eut soin de l'Edition de la Bible Royale de Philippe II. ne fut pas si scrupuleux ; il les fit toutes imprimer sans autre précaution que d'en te- Bible d'Anvers en 1572.

trancher quelques fables ; il crut mesme satisfaire en cela au premier dessein de Ximenez, qui avoit résolu selon lui, si la mort ne l'eust prévenuë, de les faire imprimer séparément avec les versions Latines.

Ce dessein d'une Bible en plusieurs langues parut si grand à Philippe II. Roy d'Espagne, qui ne se piquoit que de desseins magnifiques, qu'il en fit imprimer une à Anvers sous son nom & sous son autorité. Ce qu'il y a de meilleur dans cette Bible est pris de celle de Ximenez.

Bible de Paris l'an 1645.

L'on imprima aussi sur le mesme modele d'Alcala une Bible en plusieurs langues, à Paris, par les soins & aux dépens de Monsieur le Jay. Mais comme cette Bible estoit incommode à cause de la grandeur des volumes, & que peu de personnes pouvoient faire la despense de l'achepter. Les Anglois entreprirent d'en donner une nouuelle Edition plus commode & plus utile aux particuliers. Valton en prit le soin & vint à bout de son dessein plus heureusement que Monsieur le Jay. C'est ce que l'on appelle la Poliglotte d'Angleterre ou la Bible de Londres. Mais l'on peut dire à la loüiange de Ximenez, qu'ayant entrepris le premier un si grand dessein, & les autres n'ayant

de res 657

fait que marcher sur ses pas, on luy est en quelque façon redevable de tous ces beaux Ouvrages, qui ont esté faits sur le modéle qu'il en a donné, & qui en effet, à quelque chose prés, n'en sont que des copies.

Outre la Bible dont on vient de parler, Ximenez qui n'entreprenoit rien à demi, fit faire encore un Dictionaire Hebraïque fort curieux & fort estimé des Sçavans. Il le fit imprimer dans le dessein qu'il servit de dernier volume à sa Bible. On l'y trouve en effet dans plusieurs exemplaires; mais il manque dans la pluspart par la negligence de ceux qui les firent relier aprés sa mort.

On peut juger de la dépense extraordinaire que fit Ximenez pour ce grand Ouvrage, par deux choses que rapportent ses Historiens; l'une, qu'il y eut tel manuscrit qui luy couta quatre mille ducats; l'autre, que la dépense totale ayant esté à peu prés suputée, elle se trouva monter jusqu'à cinquante mille ducats d'or & davantage. C'estoit alors une somme immense; aujourd'huy mesme que l'argent est sans comparaison plus commun, à peine trouveroit-on un particulier assez riche pour fournir à une pareille dépense.

Quelque grande qu'elle fût, elle ne borna pas la liberalité de Ximenez. Il fit imp-

primer plusieurs livres de pieté, & vouloit encore faire une nouvelle Edition des Ouvrages d'Aristote, plus ample & plus exacte qu'aucune de celles qui avoient paru jusques alors. Il avoit pour cela ramassé avec beaucoup de dépense quantité de manuscrits. Chaque page devoit estre partagée en trois colonnes ; la premiere contenoit le Grec d'Aristote, corrigé ; celle du milieu, la traduction latine, qui estoit pour lors en usage ; & la derniere, une nouvelle traduction faite sur le Grec. On avoit de son vivant commencé à travailler à cet Ouvrage ; il nous en reste encore les huit livres de Physique, trois de l'ame & quatorze de Métaphysique de la traduction de Jean Vergara. On les voit encore aujourd'huy dans la grande Eglise de Tolede, où ils sont conservez avec soin.

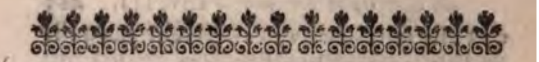
Jean Ferrera entreprit encore par son ordre & fit imprimer aux dépens de Ximenez un Traité de l'Agriculture. L'on y voit tout ce que les anciens & les modernes ont dit de curieux sur ce sujet, avec les observations particulieres qu'il avoit faites lui-mesme pendant plusieurs années qu'il s'estoit uniquement appliqué à cette étude. On peut juger de l'excellence de cet Ouvrage par la quantité d'Editions qui en

ont

ont esté faites; ce qui n'empesche pas qu'il ne soit aujourd'huy fort rare.

Il y a des Auteurs qui assurent qu'il fit encore imprimer à Venise à ses dépens les vingt-sept Volumes des Oeuvres de Tostat, Evesque d'Avila. Le Pere Oldoin Jesuite l'écrit positivement dans son Athenée Romain. Ce qui empesche de l'assurer est que la Chronologie semble y contredire. En effet Ximenez mourut au mois de Novembre de l'année 1517. Et les Oeuvres de Tostat ne furent imprimées à Venise qu'en 1596. c'est à dire prés de 80 ans aprés la mort de Ximenez. Imprimé à Perouse en 1676.

*Fin de la premiere Partie.*



## APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier l'*Histoire de la Vie du Cardinal Ximenez, corrigée & augmentée d'environ un quart; par Monsieur de Marsolier Chanoine d'Usez qui en est l'Autheur.* Comme ces Additions sont curieuses & ces corrections faites avec beaucoup d'exactitude & de jugement, elle serviront à rendre encore plus utile & plus agreable au public la réimpression d'un Ouvrage qu'il a déja constamment reçû avec tant de plaisir & d'applaudissement. Fait à Paris ce troisiéme jour du mois de Juillet 1703.

LA MARQUE TILLADET.

## *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requeſtes ordinaires de noſtre Grand Conſeil, Prevoſt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : Salut. GREGOIRE DUPUIS, Libraire à Paris, Nous ayant fait expoſer que le Livre intitulé : *Hiſtoire du Miniſtere du Cardinal Ximenez, Archeveſque de Tolede & Regent d'Eſpagne, par le ſieur Marſolier*, ayant eſté bien receu du public, il deſireroit lui en procurer une nouvelle Edition, corrigée & augmentée par l'Auteur, s'il nous plaiſoit luy en accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires: Nous avons permis & permettons par ces preſentes audit Gregoire Dupuis de faire réimprimer ledit Livre ſous le titre : *Hiſtoire du Miniſtere du Cardinal Ximenez, Archeveſque de Tolede & Regent d'Eſpagne, troiſiéme Edition, reveuë, corrigée & augmentée par l'Auteur*; en telle forme, marge, caractere & autant de fois que bon luy

ſemblera, & de le vendre ou faire vendre par tout noſtre Royaume, pendant le temps de quatre années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons deffenſes à tous Imprimeurs Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, faire imprimer, contrefaire, vendre, ni débiter ledit Livre, ſous quelque pretexte que ce puiſſe eſtre; meſme d'impreſſion étrangere, ſans le conſentement par écrit dudit Expoſant, ou de ſes ayans cauſe, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de 1500 liv. d'amande contre chacun des contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris & l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts. A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées és Regiſtres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans noſtre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans noſtre Bibliotheque publique, un dans celle de noſtre Chaſteau du Louvre & un dans celle de

nostre tres cher & feal Chevalier, Chancelier de France le sieur Phelyppeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empeschemens: Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est nostre plaisir. Donné à Versailles le quatriéme jour de Decembre 1703. & de nostre Regne le 61. Par le Roy en son Conseil.

LE COMTE.

*Registré sur le Livre de la Communauté*

*des Imprimeurs & Libraires, conformement aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust dernier. A Paris ce 17. Decembre 1703.*

Signé, P. EMERY, Syndic.

# CATALOGUE DES LIVRES imprimez chez Gregoire Dupuis.

*De Mre Esprit Flechier, Evesque de Nîmes.*

RECUEIL des Oraisons Funebres qu'il a prononcées, in 12.

La vie du Cardinal Commendon, nouvelle Edition, 2 vol. in 12.

L'Histoire de Theodose le Grand, *pour M. le Dauphin*, in 12.

Recueil des Oraisons Funebres, prononcées par Messire Benigne Bossuet, Evêque de Meaux.

Receuil des Oraisons Funebres, prononcées par Messire Julles de Mascaron, Evêque & Comte d'Agen, cy-devant Prédicateur ordinaire du Roy.

*De M. de Marsolier.*

La Vie de S. François de Sales, Evesque & Prince de Geneve, Instituteur de l'Ordre de la Visitation de Sainte Marie, seconde Edition, corrigée & augmentée par l'Auteur, in 12. 2 vol.

L'Histoire de Henry VII. Roy d'Angleterre, surnommé le Sage & le Salomon d'Angleterre, in 12. 2. vol.

L'Histoire du Cardinal Ximenez, Archevesque de Tolede & Regent d'Espagne, in 12. 2. vol.

